N° 503 — Tome CXXXIII 1er Juin 1919

MERCVRE

DE

FRANCE

Trentième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



HENRI ALBERT, MAURICE BOISSARD, JACQUES DAURELLE, GEORGES DUHAMEL,
DOCTEURS G. DUMAS ET HENRI WALLON, LOUIS DUMUR,
M. FONTAINE, JULES DE GAULTIER, JEAN DE GOURMONT, CHARLES-HENRY HIRSCH,
GUSTAVE KAHN, E. LALOY, CAMILLE MALLARMÉ, AUGUSTE MARGUILLIER,
CHARLES MERKI, PAUL MORISSE,
JEAN NOREL, BORIS SAVINKOFF, FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.

PRIX DU NUMÉRO

France... 1 fr. 50 | Étranger... 1 fr. 75

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

—

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXIX

SOMMAIRE

—

Nº 503. — 1er JUIN 1919

REVUE DE LA QUINZAINE

MANUSCRITS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

FEUILLETS D'ART

Revue bimestrielle de grand luxe

Éditée sur Hollande, Rives ou Arches

Le numéro : 20 fr. — Abonnement : 1 an : 90 fr.

SOMMAIRE DU PREMIER NUMÉRO :

Feuillets littéraires :

Une chronique de Jean Giraudoux.
Un conte d'Anatole France, orné de bois originaux de Daragnès.
Un poème d'Henri de Régnier.
Un poème de Paul Claudel.

Feuillets de la musique :

Une chronique de Camille Mauclair.
Un sonnet de Ronsard, avec la musique d'Orlando de Lassus.
Un poème musical de Claude Duboscq.
Une chronique de Longnon.

Feuillets du théâtre :

Une chronique d'Henri Duvernois.
Une pièce, à suivre, de J.-H. Rosny aîné.
Une maquette de costume par Bakst.

Feuillets des arts du dessin :

Une chronique de Vildrac.
Une étude sur Toulouse-Lautrec, par J.-L. Vaudoyer.
Une étude sur Bourdelle, par P. Mille.
Une étude sur le mobilier moderne et ancien.
Hors-texte en couleurs de Georges Lenane.
Des reproductions en trichromie de Goya, Toulouse-Lautrec, Bourdelle, Louis Süe.

Feuillets de la mode :

Des chroniques de Marcel Boulenger et Suzanne Davène et des hors-texte en couleurs de Ch. Martin, Benito Llano Florès.

Le tirage étant limité, une maquette éditée avec soin sera envoyée gracieusement à toute personne qui en fera la demande aux bureaux de la revue.

PARIS

11, rue Saint-Florentin

L'EXPÉRIENCE DE LA GUERRE

ET LA LOI DES TROIS ÉTATS

—

Au sein de la nature tout se transforme, rien ne se perd, toute dépense est récupérée. Axiome physique à peine entamé par la loi de dégradation de l'énergie. En mécanique, en physique, en chimie, utilisant les forces naturelles, le savant s'applique à ajuster avec un minimum de perte l'énergie qu'il libère à la destination nouvelle qu'il lui a fixée, et la meilleure machine est celle qui restitue, à la fin de l'opération, sous de nouvelles espèces, la quantité la plus grande de la force qui lui a été confiée. Ne serait-ce pas, dans le domaine de la sensibilité, selon un corollaire de cette loi générale que l'homme se console de la souffrance endurée si cette souffrance ne demeure pas stérile, si elle se manifeste comme un mode de l'énergie qui, transmué au creuset de l'expérience en quelque mode nouveau, enrichit l'individu et lui paie en joie ou en puissance l'ancienne douleur ?

C'est un fait psychologique que l'homme se console des fléaux, des catastrophes et de tous les événements qui l'ont fait pâtir par la revanche qu'il prend sur eux en tirant, de l'expérience qu'ils lui apportent, des conditions nouvelles de bonheur et de sûreté. Qu'une souffrance n'ait pas été subie en vain, qu'elle indemnise le patient et celui-ci reprend sur elle ses avantages.

I

Ces réflexions ont été suscitées au cours de ces quatre années dernières par le spectacle de la guerre. Elles ont revêtu un caractère obsédant. Il a semblé qu'un événement de cette grandeur ne devait pas tenir tout entier dans les résultats les plus apparents auxquels il aboutit, victoire de l'un corrélative de la défaite de l'autre, fixation de frontières nouvelles, création de nouveaux États, formes nouvelles de gouvernements. Il a semblé que des hécatombes telles qu'aucune époque n'en connut de semblables, des hécatombes accompagnées de souffrances indicibles pour des millions d'hommes, ne pourraient être justifiées que si elles déterminaient un changement d'une grandeur égale à la leur dans les sociétés humaines, que si, pour attribuer à cette conjecture toute sa force, elles suscitaient dans le psychisme de l'animal humain, par l'éclosion d'un mode d'évaluation et comme d'un sens nouveau, une métamorphose analogue à celle qui fait jaillir brusquement l'insecte ailé de la larve où il s'élabora. Or reconnaissant, ainsi qu'on va l'exposer par la suite, les causes profondes de la guerre dans une aberration formidable d'ordre religieux, au sens catégorique qui sera attribué à ce terme, on a été amené à considérer la vaste hypothèse formulée par Auguste Comte sous la dénomination de *loi des trois états*, on s'est demandé si, à la faveur de l'expérience dégagée par un fléau dont l'homme est à la fois l'auteur, l'acteur et la victime, si, à la suite de cette énorme gésine, l'homme, selon l'espoir du philosophe, ne verrait pas se réaliser l'ultime transformation de sa mentalité évoluant de l'état religieux vers l'état positif.

Que la vue d'Auguste Comte traduise un pressentiment grandiose et prophétique ou qu'elle trahisse une géniale utopie, c'est un fait que la dernière transformation qu'elle implique ne s'est jusqu'ici jamais réalisée. A peine en pourrait-on distinguer l'ébauche dans le cerveau de quelques individus exceptionnels, et ces cas solitaires ne peuvent, sans témérité, être considérés comme le présage d'une transformation analogue dans l'espèce elle-même. L'individu exceptionnel, l'homme de génie, est-il un précurseur ou un aberrant? c'est une question que l'on ne saurait résoudre. C'est une méprise dangereuse, celle qui consiste à croire que les grands exemples sont suivis, tôt ou tard, par la foule, de même nature à peu près

que celle-ci, qui persuade à tout auteur d'un système social ou moral que le fait d'avoir démontré dans une brochure, dans un livre ou dans un discours la vérité et l'efficacité d'une doctrine (et toutes les doctrines sont efficaces et vraies au regard de celui qui les invente), entraîne l'adhésion des hommes à cette doctrine. La transformation des croyances et de la mentalité d'un groupe humain reconnaît, quand elle se produit, des causes autrement profondes que l'action du verbe et du syllogisme et où la logique sans doute a bien peu de part.

En réalité donc, jusqu'ici, l'homme n'a pas abdiqué l'état religieux, et ceux-là seuls qui entendent ce terme dans un sens singulièrement étroit peuvent se persuader que l'homme contemporain s'est dégagé, plus que celui des âges précédents, de la mentalité propre à cet état. Le fait est que le sentiment religieux, pour se mieux conserver, change d'aspect et que, s'il se manifeste tour à tour, selon la distinction d'Auguste Comte, sous les formes du fétichisme, du polythéisme ou du monothéisme, s'il se dissimule en dernière instance sous le déguisement métaphysique, c'est en réalité pour se rajeunir, pour mieux conquérir les consciences à la faveur d'un travestissement inusité. C'est en réalité sous ses travestissements nouveaux, sous ses formes les dernières venues, sous ses formes où il s'ignore et se méconnaît, qu'il vilipende avec le plus d'ardeur ses formes anciennes et qu'il conserve en même temps son caractère religieux le plus essentiel et sa virulence la plus grande.

Aucune période de l'Histoire ne nous offre donc le spectacle d'une humanité dégagée de l'état religieux et émergeant vers une conception positive des phénomènes moraux et sociaux. Mais si le passé ne nous montre pas d'exemples de cette sorte, il faudra concevoir, sous le bénéfice de la signification qui va être attribuée au terme religieux qui va s'éclairer bientôt d'une définition précise, que notre époque, bien loin de nous donner des gages d'une transformation de cette nature, témoigne au contraire de cet état de religiosité exaspéré qui renouvelle son ardeur en changeant de nom et en adoptant un déguisement. Avec plus d'éclat qu'à aucune autre époque on y peut voir, selon le procédé que l'on vient de décrire, une sensibilité religieuse qui s'ignore renier ses formes antérieures et bénéficier

de l'engouement de certains esprits pour ce qui paraît nouveau et pour les gestes qui semblent briser des chaînes.

Que faut-il donc entendre par l'état religieux, au sens où Comte l'opposait, dans son rapport avec le développement de la civilisation, à l'état positif ? A quel trait, à quelle particularité d'anatomie psychologique est-il possible de distinguer *l'homo religiosus* de *l'homo sapiens* (1)? A quel fait saisissable parmi les manifestations de leur activité mentale? A ce fait que le premier cesse d'être sensible à l'expérience dans un domaine où le second s'y montre encore sensible, à ce fait que le premier fonde son opinion sur la croyance, qui n'est que la forme extrême du désir, alors que le second fonde la sienne sur l'expérience, mesure de l'objectivité des choses. *L'homo religiosus* est celui qui, *dans l'ordre de la moralité*, conçoit les choses telles qu'il veut qu'elles soient, croyant qu'elles sont telles en raison du vœu secret de sa sensibilité dont la force irrésistible constitue la substance de sa foi et mue sa croyance en certitude. Insensible à l'expérience, il préfère toujours, dans ce domaine réservé du monde moral, aux avertissements du fait enseignant la façon dont les choses se passent, la voix secrète de son désir. Le retentissement dans sa conscience de cette voix intérieure étouffe tout bruit du dehors et l'enferme dans une suggestion qui abolit toute relation entre ses décisions et les causes extérieures. Cette surdité et cette cécité à l'égard du fait sont absolues, au sens de la surdité et de la cécité physiologiques la plus complètes, dès que ce fait lui notifie que les choses se passent autrement qu'il ne veut qu'elles se passent et quelles que soient d'ailleurs, dans toutes les autres circonstances, l'acuité de ses sens et la force de son pouvoir logique.

Un tel phénomène, l'insensibilité à l'expérience résultant de la force du désir, marque un arrêt de l'évolution, un arrêt de l'adaptation d'un être aux conditions du milieu. Il le faut comparer, si l'on en veut pénétrer la signification profonde, à l'insensibilité pareille que produit la cristallisation en instinct d'un geste d'utilité suscité d'abord par l'intelligence, c'est-à-dire par une réaction appropriée à un changement du milieu en

(1) On attribue à ce terme, *homo sapiens*, une signification moins vaste que ne fait le langage scientifique qui embrasse sous cette dénomination, — est-il besoin de le signaler? — les deux catégories que l'on oppose au cours de cette étude.

vue d'un but à atteindre. Dans un remarquable chapitre de *la Physique de l'Amour*, Remy de Gourmont, étudiant les rapports et les différences de l'Instinct et de l'Intelligence, a illustré ce fait de cristallisation de l'intelligence en instinct de quelques exemples typiques empruntés à la psychologie de l'insecte. « L'insecte », dit-il, analysant les modes de son activité, « ne peut pas s'interrompre. S'il y est obligé par une cause extérieure, il reprend l'œuvre, non pas au point où il la retrouve réellement, mais au point où il l'avait réellement laissée. Ainsi on enlève tout entier le nid qu'un chalicodome était en train de maçonner sur un galet, l'abeille revient, ne trouve rien, puisqu'il n'y a plus rien, mais, au lieu de recommencer son édification, la continue. Il ne restait plus qu'à fermer l'ouverture : elle la ferme, c'est-à-dire qu'elle dépose sur le dôme idéal d'un nid absent la dernière bouchée de mortier, puis, l'instinct satisfait, sûre d'avoir assuré sa postérité, elle se retire, s'en va mourir... Les chenilles processionnaires ont coutume de faire de longues courses à la file indienne sur les branches de leur pin natal, en quête de nourriture : qu'on les place sur le rebord d'une vasque, elles tourneront stupidement pendant plus de trente heures sans que l'une d'elles jamais ait l'idée d'interrompre le cercle en inclinant sur la tangente. Elles mourront sur leur piste, fermes dans leur obéissance; à mesure que l'une tombe, les rangs se resserrent et c'est tout (1). »

Que se passe-t-il dans ces deux cas comme dans beaucoup d'autres? Ceci, qu'une série de gestes dictés à l'origine par des réactions intelligentes aux circonstances diverses du milieu se sont soudés en un seul bloc indissociable, en une phrase continue dans laquelle aucun mot ne peut plus être substitué à un autre pour répondre à une objection survenue. Il y a là la différence d'un personnage réel qui, pour atteindre un but, déterminer une conviction, modifie son langage au gré des arguments qu'on lui oppose, à un acteur qui récite un rôle sans y rien changer. L'intelligence a créé le rôle pour des circonstances déterminées, elle le modifierait pour des circonstances différentes, mais l'instinct, constitué par la répétition du même rôle dans des circonstances identiques un grand nombre de fois, l'instinct, en même temps

(1) *La Physique de l'Amour*. Ed. du *Mercure de France*, p. 253.

qu'il dotait l'animal d'une sûreté, d'une précision, d'une rapidité dans les réactions que l'intelligence ne possédait pas, le privait de la faculté de s'adapter à des circonstances modifiées, limitait son pouvoir d'évoluer, le rendait insensible à l'expérience, incapable de réagir à l'action du monde extérieur et des circonstances. Ainsi de l'acteur qui, averti par un spectateur trop zélé du danger qui menace son personnage dans le drame, ne modifie ni les reparties, ni les gestes, ni les décisions que le texte de l'auteur lui prescrit.

Dans l'état religieux, le désir, avec le pouvoir qu'il possède de réaliser son objet dans l'esprit des hommes, crée cette même insensibilité aux avertissements du monde extérieur et du fait historique que crée la cristallisation de l'intelligence en instinct dans les cas que l'on vient de citer. L'une et l'autre tyrannie, celle de l'instinct, celle du désir, sont des faits d'inhibition intellectuelle qui déterminent la même rupture de l'être avec le milieu.

La sensibilité à l'expérience, selon qu'elle se manisfeste chez l'homme ou qu'elle ne s'y manifeste pas, — *dans le domaine moral*, — telle est donc la ligne précise de démarcation qui sépare l'état religieux de l'état positif. Or, par domaine moral, on entend celui où l'homme se trouve aux prises avec les modes de sa propre activité par opposition au domaine physique où se développent des forces qui n'émanent pas de lui et que l'on nomme les forces de la nature. Mais cette définition même n'est valable entièrement que du point de vue de l'état religieux, et c'est un trait caractéristique de l'homme parvenu à l'état positif, et dont on ne traite ici que comme d'une hypothèse ou d'une exception, qu'il ne distingue pas entre les forces du monde moral et celles du monde physique. L'homme religieux, qui reconnaît son impuissance à l'égard des forces du monde physique, croit que les forces du monde moral, émanant de lui, peuvent être modifiées par une intervention directe de sa volonté. Il croit qu'il peut faire dans ce domaine que les choses soient autres qu'elles ne sont, qu'elles le deviennent du moins. C'est cette croyance qui, chez lui, fait échec au fait d'expérience. L'homme parvenu à l'état positif croit que les modes de l'activité humaine sont pourvus de la même constance dont les autres modes de l'activité universelle sont pourvus. Il estime que le

fait d'expérience possède à leur égard la même valeur qu'à l'égard de tout le reste, et que, dans ce domaine comme dans l'autre, on n'agit sur la réalité qu'en reconnaissant la fixité de ses lois, en leur obéissant et en prenant les mesures, en construisant les dispositifs propres à les exploiter dans un but. Apportant dans le domaine moral la même appréciation que le savant a appliquée dans le domaine physique, et sur laquelle il a fondé la science et son empire sur la nature, il tient l'activité humaine, telle qu'elle se manifeste au cours de l'histoire, comme un phénomène qui se répète, comme un fait d'expérience duquel il est permis de déduire des lois et auquel s'appliquent les mêmes mesures qui s'appliquent aux phénomènes de l'ordre physique.

Sous le jour de cette définition de l'état religieux et de l'état qui s'y oppose, les différentes étapes envisagées par Comte n'apparaissent plus, y compris l'état métaphysique, que comme les différentes catégories d'un unique état, l'état religieux. Or, si la grande loi d'Auguste Comte, « succession constante et indispensable des troits états généraux, primitivement théologique, transitoirement métaphysique et finalement positif, par lesquels passe toujours notre intelligence en un genre quelconque de spéculations » (1), si cette loi, dit-on, s'est réalisée en ce qui touche les rapports de l'intelligence avec les phénomènes physiques, et si elle projette sur l'évolution de la connaissance dans cet ordre une grande clarté, on ne saurait accorder qu'il en soit de même en ce qui touche les rapports de l'intelligence avec les faits moraux, sociaux et philosophiques. Si, en 1838, le philosophe, sans tirer de ce constat argument contre le principe de la loi, reconnaissait le non accomplissement actuel de l'évolution totale à l'égard d'un tel ordre de conception (2), on ne peut que renouveler aujourd'hui ce constat. Dès que l'on considère les phénomènes de cette nature, on est contraint de s'apercevoir que l'homme ne s'est pas élevé à leur égard au-dessus de cet état métaphysique où le philosophe positiviste ne voyait qu'un état révolutionnaire et dangereux, un état de transition dont la raison d'être se justifiait seulement par la nécessité de bouleverser et de détruire les anciennes croyances, afin de faire

(1) *Cours de philosophie positive*, tome IV, p. 344, Schleicher frères.
(2) *Id.* p. 345.

place nette pour l'état nouveau. Or, à suivre attentivement le jeu des croyances et des idées, il apparaît par surcroît que l'état métaphysique, au sens où Comte l'entendait, s'est réalisé en un nouvel état de croyance couvé de longue date par les philosophes des périodes précédentes, l'état de croyance idéologique où l'élan du désir, érigeant en réalités ses postulats, montre qu'il n'a rien perdu de sa puissance, mais qu'il a renforcé, au contraire, parallèlement au développement de l'esprit critique, son pouvoir d'aveuglement.

§

La croyance idéologique, tel est le phénomène religieux que visaient plusieurs études composées avant la guerre destinées à être réunies en un volume sous ce titre même : *la Croyance idéologique*. Tel est le phénomène considérable sur lequel l'expérience de la guerre a fixé mon attention avec un redoublement d'insistance : phénomène engendré, parmi les développements de la métaphysique platonicienne, sur la souche de ce mouvement chrétien destiné à bouleverser le monde et dont l'esprit lucide d'un Julien, gardien des traditions positives du droit romain, avait deviné le caractère ruineux pour la civilisation, sans réussir à en entraver l'essor. Attaquer de front un mouvement de cette profondeur constitue une entreprise d'une audace téméraire et peut-être désespérée. On risque d'avoir contre soi les tenants des religions dérivées du christianisme, protestants et catholiques même, ceux-ci ne se rendant pas compte toujours des modifications apportées par l'Eglise aux principes fondamentaux du christianisme, modifications qui, poussées jusqu'à l'inversion, ont tiré des prémisses anarchiques de la doctrine des conclusions propres à fonder l'ordre et à organiser les sociétés. On risque plus sûrement encore d'avoir contre soi les esprits révolutionnaires et les démocrates de toutes nuances, véritables catéchumènes de la nouvelle croyance, chez lesquels le ferment religieux, se développant comme en un organisme vierge et d'une merveilleuse sensibilité, engendre, avec une illusion plénière, un fanatisme intolérant. On risque de n'avoir avec soi que les sceptiques et les esprits raisonnables dont on ne sait s'il est conforme à la nature des choses qu'ils soient destinés à prévaloir un jour et à l'emporter sur les passion-

nés. Quel que soit le doute critique que l'on puisse concevoir sur l'efficacité d'une telle entreprise, on ne saurait se dérober à la tâche de la tenter. Et peut-être y aurait-il autant de présomption à s'y soustraire, l'estimant vaine avant toute expérience, qu'à fonder sur le pouvoir de la logique des espérances absolues. On ignore après tout quelles possibilités de réaction sont incluses dans la sensibilité humaine et on ne saurait se dispenser d'accorder quelque crédit, dans un pays de culture ancienne comme le nôtre, à une catégorie d'esprits chez lesquels le sens critique, après avoir atténué la sensibilité religieuse sous ses formes antérieures, a pu les mettre en garde contre les assauts de cette même sensibilité sous ses déguisements les plus récents.

Quel que soit l'événement, d'ailleurs, et à supposer que l'avertissement contenu dans cette étude soit impuissant à détourner de son cours le torrent de la sensibilité religieuse contemporaine, il n'apparaît pas sans intérêt, du point de vue d'une philosophie qui subordonne l'activité morale de la vie à un but esthétique et ne conçoit le jeu de cette activité morale, avec l'illusion qui la mène, que comme le moyen théâtral de cette réalisation esthétique, il n'apparaît pas sans intérêt de dérober à l'écho des âges quelques accents de la voix prophétique de Cassandre révélant en son temps aux Troyens inattentifs les destins qui les attendaient. Impuissants à modifier les formes du futur, ces accents de la Sibylle témoignaient alors que, derrière les événements indomptables et sourds qui se développent à travers l'activité et les passions humaines, se tient parfois un personnage initié pour qui cette activité cinématographique a du moins, par avance, sa valeur spectaculaire.

Si elles doivent être sans action sur l'esprit des hommes et sur le cours des proches événements, ces réflexions assumeront du moins, à l'égard de ces formes futures du drame historique, la signification de ces propos de Cassandre. En face des forces humaines qui, comme les forces de la nature, le peuvent écraser demain, le roseau humain accomplit par anticipation son office. Un point de vue qui réserve une telle retraite en prévision des pires insuccès permet du moins d'envisager le problème dans les termes où il se pose sans atténuer leur valeur tragique.

On dira donc sans détour que la croyance idéologique, aboutissement de la révolution métaphysique envisagée par Comte, loin de marquer l'avènement d'un état d'esprit positif, est l'expression dernière, reconstituée sous un nouvel aspect, de l'état religieux, qu'il est, de cet état, en raison de sa nouveauté, la forme la plus virulente et la seule, à vrai dire, redoutable, les formes confessionnelles ayant été assimilées au cours des diverses évolutions nationales par les groupes sur lesquels elles se sont développées et ayant été, dans la plupart des cas, mises au point de l'utilité pratique. Cette croyance s'exprime dans la triple idéologie du Droit, de la Justice et de la Paix. Sous le premier et sous le dernier de ces aspects, elle est une des causes les plus déterminantes de la dernière guerre. Sous l'invocation de la Justice, elle menace le monde de la pire des tyrannies. « Toute fiction s'expie, car la vérité se venge », cet aphorisme d'Amiel se confond ici avec une loi d'ironie qui veut que les idées trop générales, et qui ont perdu tout contact avec le fait, se réalisent à rebours de la tendance qu'elles tentent d'exprimer.

La croyance idéologique est un fétichisme de l'abstrait. Elle consiste à attribuer à une idée qui n'existe que dans le mot dont on lui fait un tabernacle un pouvoir autonome de réalisation. Et cette attribution de pouvoir selon laquelle les idées sont pourvues d'une force latente qui amène fatalement leur accomplissement témoigne de la nature religieuse de la croyance au sens qui a été assigné à ce terme. Par son caractère arbitraire, démenti par les faits, elle atteste qu'après avoir construit ses objets au mépris de la logique, forme générale de l'expérience psychique, elle les a construits à l'encontre de l'expérience historique, qui ne laisse voir en aucun temps le jeu de ce pouvoir miraculeux. La croyance idéologique, à la façon de toutes les grandes entreprises de falsification religieuse, conçoit le monde avec les lois qui le gouvernent, tel que le désir humain voudrait qu'il fût, au mépris de ce que le fait montre qu'il est en réalité.

Mais la critique des idées qu'elle invoque gagnera en efficacité à être poursuivie parallèlement à la description des réalités concrètes qui, déformées par le mécanisme de l'intelligence abstraite, ont engendré la fable idéologique à la façon dont l'imagination hindoue a façonné ses divinités multiformes en dénaturant l'anatomie des animaux et des hommes. Cette

confrontation aura pour effet d'opposer des sentiments humains qui constituent la plus précieuse réalité qui ait trouvé dans l'homme son accomplissement à des idées abstraites, dont la nature chimérique témoigne du privilège d'être absurde, qui, greffé sur le don de l'intelligence, distingue l'homme de tous les animaux. Elle témoigne encore que, si, en critiquant la croyance idéologique, on attaque de front un fanatisme religieux auquel sa nouveauté confère une violence extrême, on professe le plus grand attachement pour les réalités concrètes qui ont donné prétexte à ce délire. Il apparaîtra enfin que le dogme idéologique dont, en un livre antérieur à la guerre (1), on a montré la genèse dans le milieu contemporain, constitue un danger pour les sentiments humains, expression suprême de la civilisation, auxquels il emprunte son apparence et à la faveur desquels il forge le mirage par où il hallucine et séduit. L'antagonisme qui existe entre la croyance idéologique et la réalité de ces états de sensibilité justifie l'urgence de cette confrontation, avec la critique et l'apologie qu'elle implique, en un temps où l'humanité affronte les risques les plus extrêmes.

§

On a dénoncé comme tributaires de la Croyance idéologique les idées du Droit, de la Justice et de la Paix. Est-ce à dire que l'on entende condamner les aspirations qui se cachent derrière ces idées ? Mais c'est, au contraire, dans le but de sauvegarder et de réaliser, dans la mesure du possible, ces aspirations que l'on croit nécessaire de signaler le vice idéologique qui menace de les étouffer et de faire triompher des états de sensibilité antagonistes.

Des états de sensibilité : sous ce terme on désigne une réalité concrète des manières de sentir propres à des êtres humains et qui présentent une grande analogie avec les idées morales que l'on vient de désigner. Analogie nécessaire, puisque chaque individu ou chaque groupe humain donne le nom de ces idées à ses propres états de sensibilité. Mais de ce qu'il s'agit avec ces réalités d'états de sensibilité particuliers arbitrairement généralisés par ceux qui les éprouvent, il suit qu'elles reçoivent des contours et des reliefs différents de la diversité des sensi-

(1) *Comment naissent les dogmes.* Ed. du *Mercure de France.*

bilités sur lesquelles elles se forment, il suit qu'elles ne sont pas réalisées dans le même temps, de la même façon, par les hommes de différentes races ou de différents degrés de civilisation.

Il suit qu'à l'égard de ces réalités comme à l'égard de tout ce qui n'est pas situé par le sens métaphysique de l'humanité dans l'absolu, en dehors du domaine de la relation, il appartient à l'homme qui les engendre comme des conséquences, comme des pétitions et comme des vœux de sa sensibilité, de les soutenir de l'effort de son activité, de les sculpter selon la forme de sa sensibilité, au lieu de soumettre sa sensibilité à un fantôme dépourvu de toute réalité et sous l'aparence duquel se cachent les pétitions et la volonté d'une autre sensibilité. C'est le procédé essentiel et invariable de toute tentative religieuse et qui a été minutieusement signalé ailleurs de donner comme un commandement émanant de la volonté divine, de la nature des choses, de quelque entité imaginaire, ce qui est la volonté particulière d'un individu ou d'un groupe d'individus. Par ce bluff, qui agit toujours sur les multitudes, on tente de persuader que ce que l'on veut qui soit est et commande, on fait l'économie d'une lutte, on remporte, si l'on persuade, une victoire sans combattre. Mais cette victoire fondée sur la fraude n'est que provisoire, car les sensibilités intéressées à donner une autre forme à la loi morale ou religieuse ne manquent pas d'user du même subterfuge. On lutte et on se bat pour faire croire que quelque chose est vrai, au lieu que l'on se batte et lutte pour faire triompher directement le vœu d'une sensibilité. C'est là le caractère de toutes les luttes religieuses. Elles interposent, avec l'idée de vérité, une fiction ; elles fardent les buts de la lutte qu'elles ne suppriment pas, mais à laquelle elles confèrent un caractère de fanatisme et d'intransigeance que ne connaissent pas les simples luttes entre intérêts opposés ; car ceux-ci franchement confessés, et la question de vérité ôtée, acceptent le plus souvent des arbitrages, des compromis et des conciliations. Mais celui-là court toujours un grand danger qui, dans cette lutte frelatée, prend le fétiche, l'idole ou l'idée pour une réalité et ne distingue pas, derrière le fantôme, l'esprit et le bras qui le font agir et parler au gré d'un intérêt concret et hostile.

Les idées de la Justice, du Droit, de la Paix sont à l'heure

actuelle ces grands fantômes. Elles ne sont pourvues par elles-mêmes d'aucune espèce, d'aucun semblant de réalité. Rien n'est juste et aucun droit n'existe, pas plus le droit à la vie que le droit de posséder. La force de celui qui s'arroge un droit ou la force de la société à laquelle il appartient et qui lui garantit l'exercice de ce droit, voici les faits positifs qui décident si un droit existe ou s'il n'existe pas. Là où ces faits de force se produisent, le prétendu droit s'exerce et la force ici fonde le droit. Là ou ces faits de force font défaut, le prétendu droit disparaît. Rien n'est plus vain que d'affirmer l'existence d'un droit qu'aucune convention sanctionnée par la force ne protège. Quant à la justice, car il faut établir des distinctions et des nuances entre les formes diverses de la croyance, c'est une idée qui n'est même pas concevable dans le monde des phénomènes relatifs qui est le nôtre, qui ne correspond à aucun état de fait imaginable ou saisissable pour l'esprit, de quelque façon qu'il s'y prenne pour lui prêter une apparence. Le monde de la relation est en effet le monde de la différence, et aucune mesure commune ne permet de comparer ces différences entre elles ni d'établir, par conséquent, entre elles des relations conformes à l'idée d'une justice dont ce qu'on peut dire de plus clair est qu'elle exige une équivalence pour tous les êtres quant à la répartition du plaisir et de la douleur. Une telle pétition n'est en effet réalisable que dans l'identité entre tous les êtres, dans l'absolu, dont l'idée ne se distingue pas pour notre esprit de celle de néant.

Mais si, en tant qu'abstraction, en tant qu'archétypes platoniciens, les idées de droit et de justice présentent cette vacuité et cette impuissance à se constituer par elles-mêmes, ces objets de la croyance idéologique n'en renferment pas moins une réalité intense en tant qu'on découvre en eux des états de sensibilité qu'il importe infiniment en tous les cas d'identifier.

Il n'existe pas de droit en soi, mais l'humanité, sous ses formes les plus évoluées, à la faveur de l'état social et de l'organisation des égoïsmes, a ciselé des droits là où la nature n'avait donné que la matière du fait. Elle a créé le droit de vivre en faveur d'individus que leur faiblesse physique met à la merci d'autres individus plus forts. Elle a créé le droit de propriété qui conditionne en partie le droit de vivre et qui conditionne absolument l'exercice de la vie supérieure en quoi consiste la

civilisation. La propriété est en effet la réserve et l'épargne des choses nécessaires à la vie et qui permet de consacrer à la production de l'inutile, de l'art, de la beauté sous tous ses aspects, l'énergie libérée du souci de faire face au jour le jour aux besoins immédiats de l'organisme. L'homme enfin a créé par delà le droit strict à la vie, en faveur d'individus qui ne pourraient pas toujours se les procurer par eux-mêmes, des conditions d'indépendance, des garanties réciproques, dans le règlement des relations humaines, par lesquelles la vie sociale, à défaut de la tâche utopique de faire régner la justice, s'efforce du moins d'instaurer des modalités où les diverses formes de l'injustice, qui composent la substance même de toute vie, sont réduites au degré où elles sont le moins choquantes pour les sensibilités.

Or, on le répète, et on ne le répétera jamais avec trop d'insistance, ces conceptions positives du droit et de la justice, fondées sur des contrats et sur des textes que la force rend exécutoires, *sont liées au destin des groupes humains qui les ont forgées*. Elles ne peuvent être détachées de ces sensibilités et les philosophes, — qui, depuis qu'il y a des hommes et qui bovarysent, qui abusent du pouvoir de concevoir les choses autrement qu'elles ne sont et d'opposer les mots aux réalités — les philosophes ont accompli la plus funeste des besognes lorsqu'ils ont montré du doigt les idées volant dans le ciel abstrait de leur propre mouvement d'ailes, lorsqu'ils les ont fait apparaître parmi les nuées de la dialectique aux hommes hallucinés. Les idées n'ont pas plus d'existence en dehors du contenu positif que leur attribuent des états de sensibilité greffés sur des systèmes nerveux que n'en ont des chevelures brunes ou blondes indépendamment des êtres physiologues sur lesquels elles se développent. En propageant cette superstition de l'Idée, les philosophes ont préparé, depuis les temps les plus lointains, cette religion idéologique, destinée à prendre d'autant plus de force que les autres formes de l'état religieux perdaient de leur ascendant sur les esprits, témoignant par là peut-être de l'impuissance humaine, — c'est le problème que l'on met ici en question, — à s'élever de l'état religieux à l'état positif. En attribuant aux idées une existence indépendante et un pouvoir automatique de réalisation qu'elles ne possèdent pas, ils ont tendu dans chaque groupe humain, à l'en-

contre des états de sensibilité les plus parfaits et où s'inscrivent les conquêtes les plus précieuses, les plus chèrement acquises de la civilisation, le piège le plus perfide. La croyance au pouvoir propre de l'idée engendre une inertie à l'égard de ces réalités qui réclament le plus d'entretien, le plus de soin et l'énergie la plus tendue, parce que, les dernières apparues, elles sont les plus fragiles.

En créant un état d'hypnose chez l'homme fasciné par l'idée les philosophes ont développé, en outre, dans l'humanité, et par delà cette inertie déjà ruineuse, un état pathologique à la faveur duquel, sous le masque vide des idées, les pires instincts et les plus grossiers, qui sont aussi les premiers instaurés, les plus solidement enracinés et les derniers à disparaître, commandent avec une autorité d'autant plus irrésistible qu'ils rencontrent dans la nature humaine de plus puissants auxiliaires. Pour l'amour de la Paix, au nom du Droit et de la Justice, avec ou sans la sanction du bon vieux Dieu, les hommes s'entretuent, s'égorgent, se martyrisent, inventent pour donner la mort ces raffinements de cruauté dont la guerre d'abord avec ses appels à la chimie, et son cortège de crimes de droit commun, dont le fléau bolchevik ensuite, avec ses orgies et ses massacres, et ses statues de glace aux arbres des forêts et ses sylves sous-marines de cadavres humains dressés et pressés et oscillant comme des algues, nous sont de trop proches illustrations.

Avec plus d'éclat que toutes les autres formes de l'idéologie, l'idéologie pacifiste a témoigné, à la lueur des derniers événements, du danger qu'est pour la civilisation, de l'appoint qu'apportent aux instincts les plus grossiers et à la cause de la barbarie, qui n'est jamais morte au cœur humain, la croyance à la réalité des fantômes.

Identifiant un désir avec une réalité, l'idéologie pacifiste pose en principe, selon la façon invariable dont s'instaure tout dogmatisme religieux, que ce qu'elle veut qui soit déjà existe, et qu'en l'espèce, l'humanité, sous l'influence du pouvoir de réalisation propre à l'idée, a atteint un degré de développement au cours duquel la guerre est devenue un phénomène périmé. Toute nation qui se prépare à la guerre, qui fait des armements témoigne, au gré du dogme, d'un esprit rétrograde, dépense pour un but imaginaire une activité perdue pour des

tâches utiles. Il arrive alors que les nations parmi lesquelles la croyance pacifiste s'est emparée des esprits refusent ou qu'elles négligent de s'armer et qu'elles deviennent des proies pour les nations indemnes de cette croyance ; car, obéissant à des mobiles plus humains, trop humains, on le veut bien, mais pourvus d'une existence réelle, celles-ci se ruent de préférence sur des moutons que sur des loups. C'est ce que font apparaître les événements de la dernière guerre au regard de tout esprit demeuré sensible à l'expérience, et ce n'est pas trop dire que les hommes par qui des nations ont été gagnées à l'idéologie pacifiste, ont joué, en stricte psychologie, le rôle d'agents provocateurs. La responsabilité de la guerre leur incombe à aussi juste titre qu'à ceux-là qui, de l'autre côté des frontières, ont prémédité la guerre, se sont armés, ont ourdi avec persévérance de longues intrigues en vue de triompher. La sottise, la naïveté excessive, ne sont pas moins fertiles en désastres que la barbarie des instincts et la cupidité. Les défaillances intellectuelles se fondent d'ailleurs presque toujours sur des défaillances morales et, dans un monde où, qu'on le veuille ou non, les meilleures comme les pires des choses se réalisent par la force et non par l'opération mystique des Idées, c'est une lâcheté criminelle aussi de ne pas mettre au service de ses désirs les plus hauts la même énergie que d'autres emploient au profit de désirs et d'instincts plus grossiers. De telles défaillances, non seulement mettent en péril le groupe humain dans lequel elles se manifestent et constituent un danger national, mais elles sont aussi un fléau plus vaste, un fléau humain. Car, en attribuant la prédominance à des groupes plus proches de la barbarie primitive, elles compromettent le fait même de la paix qui, dans la mesure où elle est compatible avec le train des choses humaines, ne peut être réalisée et maintenue que par la prédominance des groupes humains les plus pacifiques.

Les mêmes remarques se pourraient faire d'après de grands exemples récents, à propos de l'idéologie du Droit. C'est parce qu'ils attribuaient sans doute à l'idée du Droit un pouvoir autonome de réalisation que les hauts personnages réunis aux congrès de la Haye et aux diverses conférences relatives au droit international et à la neutralité des petits Etats négligèrent de sanctionner leurs décisions par la constitution

d'une force propre à en garantir l'exécution. Cette fiction fut cruellement expiée, et l'Histoire, si le sens critique ne fait pas entièrement défaut aux futurs historiens, montrera la part de responsabilité qu'ils encourent à côté de ceux qui violèrent en 1914 le territoire neutre de la Belgique et respectèrent, de la façon qui a été méthodiquement constatée et décrite en des enquêtes officielles, les conventions internationales relatives aux lois de la guerre et au droit commun.

Si cette violation de droit fut réparée, ce ne fut pas par une réaction métaphysique de l'idée, mais par l'indignation de sensibilités humaines qui, s'électrisant de proche en proche, et jusque par delà les océans, assemblèrent, au prix de sacrifices exorbitants la force propre à faire triompher une conception des relations humaines digne des peuples civilisés.

II

Cette brève analyse pourrait être rehaussée d'un grand nombre d'exemples de nature à montrer quelle était avant la guerre, en particulier dans notre pays, la force de la croyance idéologique. Dans sa généralité concise, elle suffit à manifester le principe d'ironie qui se cache sous l'attitude religieuse de l'idéologue et en raison duquel son action réalise le contraire de l'idée qu'il fait mine de vénérer, tandis qu'il ne lui dédie qu'un culte platonique et verbal. Ce qu'il faut retenir, c'est que l'idée, si noble, si attrayante, si désirable qu'on la suppose, est dépourvue de toute force qui lui permette de se réaliser par elle-même. L'idéologue qui croit à ce pouvoir de réalisation se repose commodément sur cette fiction, mais la vérité se venge et cette vengeance s'exerce sur les réalités morales qui conféraient à l'idée son prestige emprunté.

C'est de ce point de vue que l'on considère la guerre actuelle comme le produit direct de l'idéologie. Des hommes ont pensé, et ils ont enseigné qu'une force immanente poursuivant son développement au cours de l'évolution humaine assurait automatiquement le règne de la paix, de la justice et du droit. Des peuples ont cru à cet enseignement, ils ont agi conformément à cette croyance et il s'en est fallu de peu que cette présomption, après avoir permis pendant plus de quatre années aux instincts les plus barbares de se traduire par des crimes, n'ait déterminé le triomphe du groupe humain qui assuma sur lui l'horreur de ces forfaits.

Il s'agit de savoir si l'homme mettra cette expérience à profit. Il s'agit, a-t-on dit, d'une question plus générale encore. Si l'on considère l'énormité, le caractère extraordinairement exemplaire de cette expérience de la guerre mondiale, il semble que l'on puisse lui attribuer la valeur d'un criterium décisif et, selon qu'elle engendrera à sa suite ou qu'elle n'engendrera pas une réforme de l'esprit et de la croyance d'une grandeur égale à la leçon qu'elle comporte, il semble que l'on sera autorisé une fois pour toutes à répondre à cette question : L'homme, considéré dans sa constitution psychologique et morale, fonction de sa physiologie, est-il, dans le domaine moral, un être capable de recueillir et d'appliquer les données de l'expérience ?

Problème considérable et qui met en question l'idée même du Progrès. Or l'idée du Progrès est la dernière grande hypothèse, depuis que l'explication religieuse a cessé d'apparaître avec une valeur suffisante, sur laquelle, dans le monde de l'imagination, qui est son domaine, l'homme a fondé ses espoirs, par laquelle il a donné à l'existence une signification plus vaste où il se réconforte, rehaussant sa valeur et sa dignité par la considération d'une fin que son activité tendrait déjà à réaliser, en sorte qu'il en jouit et la possède par anticipation. Accessible au commun des hommes qui l'adopte avec la même foi naïve, — cette foi du charbonnier, — qui allait naguère aux dogmes des diverses formes religieuses, on ne saurait nier qu'elle n'ait hanté aussi de nobles esprits. Elle suppose pour les uns comme pour les autres, avec des degrés de transposition et des modes d'expression différents de la même conception, que l'humanité, se transmettant indéfiniment de génération en génération les acquisitions intellectuelles et morales réalisées, les retrouvant et les récupérant quand elles ont subi une éclipse, progresse ainsi sur une route pavoisée, accumulant ces trésors et s'élevant d'une façon continue vers un état de perfection toujours croissant.

Après Condorcet, Comte a donné à la conception du Progrès humain indéfini une précision remarquable avec cette loi des trois états que l'on évoque ici, selon laquelle, passant tour à tour, au cours de l'état religieux, de la croyance fétichiste au polythéisme et au monothéisme, l'humanité ne s'attarderait ensuite à un état de croyance métaphysique que

pour atteindre enfin l'état positif, où elle réaliserait la perfection de son organisation. Chez aucun grand esprit la croyance au Progrès, comme à une loi naturelle poursuivant à travers le règne humain son développement inéluctable, ne se manifeste avec plus de force et plus d'assurance que chez Auguste Comte. Or, il faut bien se demander si une part de fétichisme n'entre pas dans cette croyance théorique que Comte a exposée et propagée dans ses ouvrages avec tant de ferveur. Si l'on peut accepter, en effet, sous le bénéfice de quelques critiques, l'analyse des diverses étapes du progrès humain à travers ses phases religieuses, si l'accession à la phase métaphysique ne saurait être l'objet d'une contestation, on a observé déjà, et la contemplation du panorama historique le plus vaste confirme cette observation, que jamais l'humanité ne s'est élevée jusqu'à l'état positif conçu par Comte comme l'apogée de son évolution. Dès lors on peut se demander s'il est exact que l'Humanité soit destinée, spécifiquement et en raison de sa nature propre, à atteindre l'état positif, ou si la croyance qu'elle le peut atteindre ne fait pas partie elle-même des symptômes qui caractérisent l'état métaphysique et ne témoigne pas purement et simplement de la persistance, même chez de très hautes intelligences, de cet état.

Réunissant en un même genre les diverses formes de l'état religieux caractérisées par Comte, ajoutant à celles-ci, pour la confondre avec elle en ce genre unique, l'état métaphysique dont la manifestation dernière est l'état idéologique où il s'est cristallisé, on a constaté que ce genre unique, l'état religieux, est défini, sous la multiplicité de ses aspects, par un trait commun, un fait de croyance engendrant une insensibilité partielle à l'expérience. Or, cette classification, qui ne laissait subsister pour les opposer l'un à l'autre que deux états de l'esprit humain, l'état religieux et l'état positif, manifeste, sous le jour des développements que l'on vient de faire, l'identité des deux questions que semble poser la guerre actuelle quant à la répercussion qu'elle aura sur l'esprit humain : L'homme, dans le domaine moral, est-il un être pour qui l'expérience existe ? L'humanité est-elle susceptible de s'élever de l'état religieux, caractérisé plus expressément sous son aspect le plus évolué par la croyance idéologique, à l'état positif ?

§

L'état positif s'exprime essentiellement dans le pouvoir d'échapper à la mystification de l'absolu, dont ce fut l'œuvre de l'entreprise religieuse de créer le mirage à travers toutes ses phases. Cette entreprise, poursuivie avec une force croissante, a atteint sa réalisation parfaite au cours de la phase idéologique. L'état positif exige donc de l'humanité contemporaine qu'elle considère avec la défiance la plus circonspecte les idées trop générales, les grands principes où se reflète l'éclat trop vif qui réussit à l'halluciner. Il exige d'elle qu'elle s'habitue à situer les objets du monde moral et à les distinguer dans le domaine de la relation où aucun objet n'a de valeur fixe, définitive et immuable, mais où tous les objets reçoivent leur valeur des rapports qu'ils nouent avec les autres objets.

A travers la substance nébuleuse des idées, les hommes, du point de vue positif, devront donc rechercher les états de sensibilité, les manières d'être, les façons de concevoir la vie, les attitudes psychologiques individuelles et collectives qui composent le tissu du monde moral, les reconnaître dans la diversité et selon les nuances qu'elles affectent en fonction de la diversité des groupes humains sur lesquels elles se développent. Il n'existe pas de nuances dans l'absolu, non plus que dans le vide. Mais les nuances composent toute la substance concrète du réel : des nuances et des différences qui seules permettent de distinguer entre les choses *des ressemblances*, de les opposer, de les grouper, de les hiérarchiser, de les organiser. Des différences et des ressemblances, au lieu de l'identité que postule toute logique de l'absolu et où les choses s'absorbent et s'évanouissent, telle est bien la trame où s'inscrit le rêve positif de l'existence. Ainsi caractérisées, ces réalités morales existent, et le destin de la civilisation humaine est lié à leur qualité, à leur valeur sociale, au degré de force dont disposent les groupes humains sur lesquels les plus utiles, les plus hautes et les meilleures de ces réalités se sont développées. L'accession de l'humanité à l'état positif ne va donc pas déterminer *ipso facto* le règne sur la terre d'un état de perfection, ni même une amélioration fatale des relations humaines. Cette amélioration dépend d'un état de fait qui est ou qui n'est pas, de l'existence, chez certains groupes humains, de hautes réalités morales et sociales, de la prépondérance ou de l'abaissement de ces

groupes humains. Une partie est engagée qu'il faut jouer. Mais, de ce point de vue du fait, il est permis de concevoir quelques espérances. Il semble que dans certains groupes humains des conceptions morales et sociales se soient formées qui seraient propres à soutenir un état de civilisation supérieur, il semble que par un jeu de fortune extraordinaire ces groupes humains disposent actuellement de la prépondérance nécessaire pour imposer au monde civilisé ces conceptions morales et sociales.

On va s'efforcer de fixer ici quelques traits de ces réalités morales, attitudes de sensibilité développées au cours d'une longue culture, états concrets dont la réalité et l'intensité conditionnent en partie le destin de la société humaine tout entière. Et c'est tout d'abord, en regard de la croyance pacifiste, qui laisse à l'idée le soin de se réaliser par le jeu de son pouvoir métaphysique, ou, procédant par voie de prédication évangélique, livre, désarmés, ceux qu'elle a convaincus à ceux que la grâce n'a pas touchés, c'est, en contraste avec cette croyance platonique, l'amour sincère de la paix, fruit de l'expérience de la guerre et des maux qu'elle entraîne. C'est l'amour de la paix, non parce que la paix est conforme à l'ordre naturel, ce que contredit l'expérience historique tout entière, mais parce qu'aux instincts de cupidité et de proie, aux joies de la conquête et de la domination, — instincts positifs, joies certaines, dont il serait puéril de nier la réalité fondamentale, — se sont substitués chez quelques groupes humains, du fait de la culture et de prédispositions spéciales, des instincts plus forts et dont la satisfaction engendre, chez les individus parvenus à ce degré d'évolution, des joies intenses. Ainsi des instincts esthétiques, de tous les instincts de l'ordre de la connaissance, dont la guerre, avec les bouleversements qu'elle détermine, avec l'emploi qu'elle requiert de toutes les forces d'une nation, suspend l'exercice. Une telle disposition mentale, un tel état de sensibilité dans un groupe humain sont une garantie en faveur de l'établissement et de la conservation de la paix, parce qu'ils sont des désirs qui tendent à se réaliser et non des raisonnements en contradiction avec l'expérience.

Quand la force d'un individu ou d'un groupe humain ne s'emploie plus à opprimer les autres hommes ou les autres groupes humains, lorsque cette force est réelle et n'est pas une forme de la faiblesse, elle se transpose, et il arrive qu'elle se

dépense, ayant assuré ses propres besoins et ses propres désirs individuels ou nationaux à doter les autres individus ou groupes humains des bienfaits dont elle s'est à elle-même assuré la possession. Elle se dépense ainsi parce qu'il faut qu'une force ne reste pas sans emploi et qu'ayant cessé de s'exercer dans une direction, il faut qu'elle s'oriente dans une autre. Tout ce qui existe de bon dans le monde se fonde sur cette transposition de la force. Un fait de puissance est à la base de toutes les vertus morales. C'est après avoir fait face à l'assouvissement de ses besoins matériels que l'homme, individu ou société, s'il lui reste encore de la force par surcroît, invente des besoins supérieurs d'ordre esthétique, intellectuel, contemplatif, où il trouve une joie plus haute, mieux adaptée au degré d'évolution, au degré de puissance auquel il est parvenu. C'est sous les mêmes conditions qu'il est capable de sympathie, et que c'est pour lui une joie, une joie égoïste, — et cet égoïsme garantit de cette joie la réalité, — de procurer aux autres la jouissance des biens matériels, intellectuels et moraux dont il a réalisé pour lui-même la conquête. Un tel individu ou un tel peuple, du fait des vertus qui se sont développées en lui par les transformations successives de la force, a l'horreur de la tyrannie, qu'elle vienne d'en haut ou d'en bas, il déteste la cruauté, et, l'abus de la force, à la suite de l'expérience qu'il a faite des métamorphoses ascendantes de la force, lui apparaît comme le plus grand des crimes, parce qu'il lui apparaît comme un crime contre la force, comme une limitation de la force entravée dans son essor vers ses réalisations supérieures.

III

Qu'un tel peuple existe, qu'un tel groupement humain existe, et qu'il dispose encore de la force qui lui permettra de propager ses propres attitudes parmi les autres nations, ce serait là une réussite extraordinaire, par où le climat de l'existence, adouci et amélioré pour des siècles, pourrait devenir apte à produire les fruits les plus vermeils de la civilisation.

Or, on envisage précisément ici la dernière guerre comme une rencontre entre deux groupements humains dont l'un a réalisé les formes supérieures de la force sous l'aspect dont on vient de fixer quelques traits, dont l'autre, dans le domaine des mœurs, — on ne songe pas à nier la grandeur intellec-

tuelle de l'Allemagne qui, dans quelques ordres, est réelle, — en est demeuré aux stades inférieurs de l'évolution de la force. A la suite de cette rencontre, la victoire, par un jeu de fortune d'une prodigieuse importance, est demeurée l'apanage de celui de ces groupements auquel on a attribué une moralité supérieure, et cette constatation de la victoire est du domaine des faits acquis. Que les qualités morales, hautement civilisatrices dont on a tracé l'esquisse appartiennent en réalité ou qu'elles n'appartiennent pas au groupe des puissances victorieuses, c'est là encore une question de fait et sur laquelle la façon dont celles-ci se comporteront au cours de leurs relations réciproques jettera sans doute quelque jour, c'est une question de fait et à laquelle rien ne peut plus être changé. Il en est ainsi ou il n'en est pas ainsi, et le progrès humain est subordonné à l'existence ou au défaut de cette moralité supérieure parmi le groupe des peuples victorieux. Mais, à supposer ce fait réalisé comme le précédent, comme le fait même de la victoire, les conséquences que l'un et l'autre comportent seront modifiées de la façon la plus critique par cet autre fait, d'un caractère aléatoire et futur, que l'on a mis en question dans tout le cours de cette étude : l'accession de l'humanité à l'état positif ou son impuissance à franchir ce dernier stade de l'évolution, sa cristallisation dans l'état idéologique.

Selon que les conséquences à tirer de la défaite des empires centraux seront déduites du point de vue positif ou du point de vue idéologique, le destin de l'Humanité revêtira un masque absolument différent et qui peut être, dans le second cas, du caractère le plus tragique.

Or le danger est grand d'une confusion entre ces deux points de vue. Les états de sensibilité qui viennent d'être décrits offrent en effet quelques traits de ressemblance pour des yeux prévenus avec l'Idée pacifiste, avec les idées de la Justice et du Droit. Nécessairement, car, la caractéristique de ces idées étant précisément d'être vides de tout contenu, il faut bien que chacun les remplisse avec la substance de sa propre sensibilité, et chacun fait ainsi, chacun agit avec des yeux prévenus, parce que chacun pense rehausser, ennoblir et fortifier le vœu particulier de sa sensibilité de ce prestige de l'universel et de l'absolu que l'illusion religieuse introduit dans le vide de l'idée pour le combler. Il en résulte que les

Idées sont un déguisement uniforme, un domino tragique sous lequel se dissimulent, mêlés aux plus honnêtes et aux meilleurs, des malandrins de toutes les catégories, depuis l'escarpe jusqu'au politicien de mince ou de grande envergure, jusqu'à tous ceux-là qui, menant les hommes avec des paroles dans un but bon ou mauvais, exploitent l'Idée dont ils ont reconnu le pouvoir de fascination. L'Idée générale présente donc ce danger pour les honnêtes gens qu'ils risquent, sous son travesti, de recevoir un coup de couteau du compagnon auquel ils ont abandonné leur main sans défiance. C'est ainsi qu'à l'heure actuelle, sous l'invocation des mêmes idées générales et des mêmes principes, qui n'ont à leur disposition pour s'exprimer que les mêmes mots, qu'ils soient prononcés par le Président Wilson, par un Lénine ou un Trotzki, par nos hommes politiques les plus retentissants ou par les chefs des républiques ou des soviets germaniques, on ne saurait distinguer quels intérêts égoïstes, au détriment du troupeau des dupes, ressuscitent, sous l'identité des vocables, les différences réelles par lesquelles les hommes se distinguent et s'opposent entre eux.

La prépondérance du point de vue positif sur le point de vue idéologique ne sera donc réalisée que dans la mesure où les Idées, les formules et les principes seront considérés avec la circonspection qui s'impose à des hommes avertis lorsqu'ils s'avancent sur un terrain semé d'explosifs, — l'Idée est, à l'heure actuelle, la mine à retardement du type le plus perfectionné, — dans la mesure où des textes précis règleront des questions définies, où les intérêts opposés produiront au grand jour leurs revendications au lieu de les couvrir du masque des principes. Si cette prépondérance se réalise, l'opportunisme et le sens du relatif l'emporteront sur l'intransigeance dogmatique et sur la présomption de l'absolu, les principes perdront leur caractère rigide et fléchiront, en cas de conflit, devant les pétitions de ces états de sensibilité où s'expriment les véritables et concrètes réalités morales. On comprendra que les conquêtes de la civilisation ne tiennent pas dans des mots abstraits faisant apparaître devant les esprits des fantômes, mais qu'ils tiennent dans ces états de sensibilité supérieurs auxquels se sont élevés quelques groupes humains. Mais ces groupes eux-mêmes, auxquels la guerre vient de remettre le

sceptre de la Force, devront se reconnaître les détenteurs de cette réalité morale, l'aimer et concevoir que sa persistance est liée à la persistance de leur propre suprématie, et qu'elle n'a de force que par eux. Il leur faudra rompre en visière avec le dogmatisme rationaliste, et assumer, en faveur de cette réalité, l'attitude impérialiste condamnée par les idéologues et qui seule peut assurer le triomphe d'une cause quelle qu'elle soit, fût-ce celle de la raison. Entre les groupes les moins évolués au point de vue des transformations de la force, et les groupes plus évolués dont ils sont les représentants, ils devront donc, par les moyens les plus pertinents, et au besoin les plus rigoureux, créer une disproportion de puissance qui puisse procurer au monde, pour une période durable, après la guerre effroyable qui demeurera la caractéristique du règne de l'Idée pacifiste, la paix, qui, signifiant l'état de fait où la plus grande douceur est impliquée, doit être garantie par la plus grande force. Enfin la notion du Droit, dépouillée de son travestissement idéologique, sera fondée sur le contrat, dont elle recevra une signification précise; le contrat lui-même sera fondé sur la force, qui en garantira, par des sanctions rigoureuses, la stricte application. La substitution du respect du contrat à l'idolâtrie du Droit, ce serait là le plus sûr des symptômes auxquels se manifesterait en voie de s'accomplir cette transformation mentale, dont on demande si l'expérience de la guerre aura le pouvoir de la déterminer.

De telles attitudes vont-elles prévaloir dans les discussions entre plénipotentiaires traitant de l'établissement de la paix et des formes nouvelles de la vie internationale? Vont-elles prévaloir dans les assemblées parlementaires des différents pays alliés qui, disposant aujourd'hui de la Force, peuvent dispenser au monde ses proches destinées? Vont-elles prévaloir dans la littérature, dans les milieux intellectuels de ces mêmes nations, vont-elles prévaloir parmi les innombrables cellules populaires dont la volonté obscure détermine sans doute, en bien et en mal, pour les aventures heureuses ou néfastes, le cours des événements et les formes de l'Histoire?

Telle est la question que l'on pose, non aux hommes, — ni même aux sociologues, — mais aux événements qui, à l'heure où ces lignes seront publiées, auront livré déjà peut-être quelques fragments de leur réponse.

JULES DE GAULTIER.

ITALIA, CARA !

FRAGMENTS DE LETTRES ÉCRITES D'ITALIE ENTRE 1914 ET 1918

—

A ma belle nourrice de Lucca,
qui me fit boire avec la vie l'amour
de l'âme italienne.

C. M.

1914.

20 septembre, Florence.

...Je ne pouvais plus rester en Corse, j'y serais morte de mélancolie. Songez que la guerre m'a surprise là-bas, dans un petit village de la côte, alors que j'ignorais même qu'il y eût une possibilité de conflit en Europe. J'entends encore ce glas du 2 août qui m'a réveillée en pleine sieste pour nous annoncer la « mobilisation » ; je savais à peine ce que cela signifiait !

Puis j'ai vu des jeunes gens qui hurlaient *la Marseillaise*, une femme devenir subitement folle sur la route parce qu'on lui enlevait son mari ; un vieux bandit, caché dans le maquis depuis vingt ans, aller s'offrir comme volontaire à une caserne d'Ajaccio. Mais le ciel restait si limpide, la mer si calme et bleue, que tous ces épisodes me semblaient des scènes théâtrales sans aucun rapport avec la guerre entre la France et l'Allemagne. Celle-là, j'y pensais sans cesse, j'imaginais... tout ce qu'on peut imaginer quand on ne connaît pas la guerre : mais, pendant plusieurs semaines, je ne suis pas arrivée à *y croire*. Quand une impression n'existe que dans le cerveau et n'a point fait vibrer les nerfs, elle ressemble à une plante viable et sans âme.

Puis, de jour en jour, les communications avec le continent

devenaient plus rares et difficiles : officiellement nous n'avions droit qu'au communiqué affiché de temps à autre à la mairie ; nos lettres étaient lues au passage ; nous ne recevions aucun journal. Toute l'île était sujette au régime militaire. Quand j'appris que le service de bateaux pour voyageurs s'interrompait entre la Côte d'Azur et la Corse, l'épouvante de rester prisonnière dans cet exil à la Robinson me décida instantanément à user du dernier moyen de retour par l'Italie. D'ailleurs cela réduisait la traversée à très peu d'heures, ce qui valait mieux à tous points de vue, car, plus d'une fois, les collines de notre côte avaient répété l'écho de canonnades sur mer.

Donc, le 12 septembre, j'ai quitté la Corse en poussant un soupir de délivrance, je l'avoue.

Le voyage aurait été facile sans ces maudits cheveux blonds, que je ne vous recommande pas aux époques où la foule voit une espionne en chaque passante, et croit témoigner de son héroïsme en lui courant sus : bien que j'eusse renoncé à prendre des notes de route pour éviter les suspicions, je n'esquivai qu'à grand'peine une arrestation sensationnelle dans le plus extraordinaire patelin corse perché sur la montagne. Je vous raconterai un jour cette histoire de vive voix, elle est trop comique.

A Bastia, autre chanson : on exigeait un passeport pour entrer en Italie, et, naturellement, je ne possédais même pas l'ombre d'une pièce d'identité avec moi ; par bonheur, le sous-préfet connaissait mon nom et, grâce à son obligeance, les difficultés s'éliminèrent une à une : je pus m'embarquer à minuit.

Le lendemain matin, à 6 heures 1/2, nous étions en vue de la terre sans une oscillation : arrêt à Livourne où se déroulaient des manifestations en l'honneur de la France. Et ce fut là que je commençai seulement à réaliser l'énormité du danger que nous avions couru. Les vendeurs de journaux hurlaient comme des fous les détails de la contre-offensive sur la Marne. Une victoire ? Mais naturellement ! En Corse, nous n'escomptions que des victoires jusqu'au triomphe final ! Seule, la fuite du gouvernement à Bordeaux nous avait un peu dégrisés ; mais très vite, à l'aide de raisonnements convaincants, on s'était expliqué cette peu louable manœuvre. Et voilà qu'ici les Italiens

paraissaient tellement surexcités parce que nos soldats repoussaient l'envahisseur sur la Marne! Je vous jure que, pour un peu, je m'en serais offensée... Vous êtes surprise? Hélas, je commence seulement à me demander moi-même jusqu'à quel point cet étrange isolement durant le mois d'août m'a soustraite à l'épreuve de la France. Je comprends que vous avez dû traverser des jours horribles... et des jours magnifiques : et combien je regrette de les avoir manqués!

Depuis mon arrivée à Florence, je ne fais que dévorer des journaux. On en vend du matin au soir, de toutes « couleurs » : mais les anti-autrichiens dominent, car la *germanophobie* se transforme en *austrophobie* pour les Italiens. Leurs protestations contre la neutralité se multiplient; tout à l'heure encore, devant l'ambassade d'Autriche proche de ma rue, des soldats étaient chargés d'arrêter les manifestants, qui, en l'honneur du 20 septembre (entrée des Italiens à Rome), voulaient arracher le drapeau des Habsbourg. On prévoit une bagarre pour ce soir et je ne manquerai certes pas ce beau coup d'œil.

Par bonheur je n'ai rencontré aucun Allemand depuis que je suis ici, ni en voyage, du reste. Eux qui encombraient tout semblent avoir disparu de la surface de la terre. (Ainsi soit-il!)

Dans le peuple, on croit la guerre imminente, mais on ne la désire pas : la violation de la Belgique fait pencher la balance en notre faveur, et le jour où le gouvernement prendra une décision, nous marcherons ensemble, cela va de soi. Pourtant, chacun déclare que l'Italie n'est pas prête : surtout chacun préférerait former un peu mieux son opinion. N'oubliez pas avec quelle patience et quelle ruse l'Allemagne a travaillé l'esprit public de ce pays, depuis quarante ans. Il ne serait pas inutile de lutter contre tous ces préjugés avec franchise et courage.

17 octobre, Florence.

Vous voudriez savoir plus exactement ce qu'on pense autour de moi? Il faudrait que je le sache moi-même et que les Florentins le sachent eux-mêmes. D'une façon générale on commence à découvrir une France que le Tout-Paris avait trop longtemps masquée; une France silencieuse, brave, unie, et vous n'imaginez guère le prestige de cette révélation. En outre

nous bénéficions par contre-coup du ridicule que s'attire le Kaiser avec ses proclamations emphatiques et bouffonnes.

Mais, au fond, les Italiens (les Florentins du moins) me donnent à peu près tous cette impression : sympathie et j'm'en fichisme. La guerre ne les a pas secoués. Vous me demandez « pourquoi l'Italie ne se décide pas à s'en mêler » ? Voilà une des raisons : on n'en a aucune envie. Rien n'aurait pu décider la majorité des Italiens à marcher *contre* nous (et j'en pourrais citer bien des preuves touchantes), mais ils ne désirent guère non plus marcher *pour* nous, ni même pour eux. Et quand on se rappelle l'état d'esprit de la masse, en France, avant le mois d'août 1914, on ne peut guère leur en vouloir : aussi longtemps qu'un pays n'est pas atteint, il reste passif.

D'ailleurs, l'impression que je vous communique là n'est exacte, peut-être, que pour Florence. En Italie, chaque ville conserve sa mentalité, son action et sa vie distinctes. Je vous dirai si Rome pense différemment, puisque je vais m'y établir à la fin du mois.

25 octobre, Rome.

... Si X... désire ne pas s'attirer trop d'inimitiés à Rome, et en général dans toute l'Italie, il vaudrait mieux qu'il renonce dès l'abord à sa prédilection pour les sphères vaticanes. Le haut clergé romain est presque entièrement germanophile, et même, ce qui semble plus bizarre lorsqu'on ne réfléchit pas, austrophile : ou, dans les meilleurs cas, très pessimiste sur la guerre des Alliés. Les journaux font ce qu'ils peuvent pour donner l'illusion de la concorde et y pousser ; en réalité personne ne s'y trompe : la neutralité du Vatican est hostile à la guerre de l'Entente. La violation de la Belgique n'a ému personne parmi eux, sauf le pauvre Pie, X qui en est mort de crève-cœur.

Mais : « *morto un papa se ne fa un altro* », et les papes se suivent et ne se ressemblent pas. Quant aux Monsignore qu'il m'est arrivé de rencontrer dans une maison amie (que pour cette raison je ne fréquente plus guère), ou aux autres personnages de l'ambiance papale, ils ne prennent même point la peine de déguiser leur malveillance ; j'ai entendu des phrases aussi fantastiques que celles-ci : « Pauvre Allemagne, seule à lutter contre tous. Et on s'étonne qu'elle ne soit pas

encore à Paris ! » Lorsque je répliquai que ce « seule contre tous » signifiait une absurdité, puisque sur notre territoire ne combattaient que la minuscule armée belge et l'embryon d'armée anglaise avec nos soldats, tandis que l'Allemagne avait lâché sur nous deux millions et demi d'hommes armés jusqu'aux dents et s'appuyait sur une Autriche-Hongrie militarisée comme elle, on m'objecta encore :

— Vous oubliez les Russes.

— Les Russes ne se battent pas chez nous, et sait-on *quand* ils pourront envahir l'Allemagne ?

— Oh ! l'Allemagne les vaincra auparavant, déclara péremptoirement le Monsignore.

Ajoutez à l'affirmation le ton plein de secret orgueil, et vous vous demanderez comme moi qui s'exprime ainsi : un neutre ou un adversaire ? C'est simplement un « vatican ».

Eh bien, X.., les aime trop, les « vatican », soit dit sans animosité contre lui. S'il peut surmonter le dégoût de parler à des gens à ce point dominés par la terreur ou l'admiration du casque à pointe, c'est bien son affaire. Mais peut-être ne serait-il pas superflu de lui faire comprendre, avant qu'il ne se compromette, qu'en Italie la question Vatican garde une actualité nationale : que c'est encore et toujours « l'épine dans l'œil ». Nous ne gagnons rien à l'ignorer : la méfiance instinctive d'une grande partie de l'opinion italienne à l'égard de la France provient de certains souvenirs fâcheux dont on ne se rend pas assez compte chez nous.

Ne m'objectez pas immédiatement Magenta et Solférino, puisque vous savez comme moi qu'aucune fraternité d'armes ne nous fut jamais si royalement payée ; la cession de Nice et de la Savoie a bien acquitté la dette de gratitude de l'Italie. Garibaldi, en 1870, nous offrit en surplus son geste chevaleresque... Mais l'entêtement de Napoléon III à maintenir des troupes françaises à Rome pour s'opposer à la complète unité italienne, et Mentana « où les chassepots firent merveille », et d'autres épisodes qu'il vaut mieux laisser dans l'ombre, bref, toute notre politique réactionnaire dont les Italiens du Risorgimento eurent tant à se plaindre, par quel chauvinisme inintelligent nous obstinons-nous à croire que les Italiens d'aujourd'hui aient pu l'oublier ? Gardons-nous donc de leur donner la moindre inquiétude à ce sujet. J'observe si bien, moi

qui vis au milieu d'eux, comme ils savent gré à une Française de regretter ces erreurs du passé, librement, au lieu de les nier ; avec quel abandon, quelle double sympathie ils compatissent aussitôt à son anxiété personnelle et détestent l'ennemi commun de notre race. Croyez que le meilleur moyen de lutter contre l'influence allemande de par le monde consiste simplement à nous montrer *justes ;* et ici, en particulier, la plus sûre propagande en faveur de la France se résume en une seule phrase : connaître et estimer l'Italie moderne comme elle le mérite.

12 novembre, Rome.

Vous n'avez aucune idée là-bas de la mainmise de l'Allemagne sur ce pays. Un travail sourd, inlassable, d'une habileté diabolique, autrement plus efficace que les bruyantes manifestations francophiles que nos partisans organisent de temps à autre avec une ingénuité dont nos adversaires se font des gorges-chaudes. Il y a un abîme entre l'Italie que nous imaginons et l'Italie réelle, et par malheur cet abîme ne nous est pas toujours favorable.

Cela n'empêche ni les sympathies individuelles, ni les admirations populaires, mais explique l'attitude de stricte neutralité conservée par le gouvernement.

Il ne veut se battre ni contre, ni pour nous; il attend, et c'est justice, le moment de se battre « pour l'Italie ».

A dire vrai, de jour en jour les Allemands perdent du terrain, au moral comme au matériel, les journaux deviennent d'une neutralité bienveillante aux Alliés, sauf les quelques-uns qu'on sait notoirement achetés par l'Allemagne. C'est le martyre de la Belgique qui fait le plus pencher la balance en notre faveur, et aussi l'incendie de la cathédrale de Reims; toute l'Italie intellectuelle et artiste en a frissonné d'indignation. En outre les victoires russes obscurcissent le soleil germanique ; les agents du Kaiser avaient si bien travaillé l'opinion publique qu'on croyait l'Empire invincible. Il n'y a pas quinze jours, je discutais encore avec un journaliste qui affirmait : « Géographiquement, la Belgique et la Hollande *doivent* être absorbées par l'Allemagne. Et l'Allemagne, s'en étant emparée, ne les rendra plus. » J'ai répondu : « Aucune des nations alliées ne déposera les armes avant que la Belgique ne soit redevenue indépendante. » Maintenant, le même journaliste se demande...

si les Russes ne vont pas marcher bientôt sur Berlin. — Et la Belgique ? ai-je dit, sans obtenir de réponse.

14 novembre, Rome.

A dire vrai, nous avons l'impression que, depuis le roi jusqu'au dernier député, tous les responsables sont anxieux et ne savent quelle voie suivre ; que Salandra n'a *pas* de politique arrêtée.

L'Italie oscille entre différentes résolutions; beaucoup de gens pensent qu'il vaudrait mieux prendre un mauvais parti que de ne pas en prendre du tout. Et, malgré les difficultés que je prévois à notre alliance, je m'obstine à la désirer; surtout depuis que la Turquie semble vouloir s'en mêler et que les Balkans s'agitent ; il serait indispensable de s'assurer le concours de l'Italie.

Au fond, la presse ne demande qu'à soutenir une opinion ferme, un programme précis ; cette neutralité indécise que certains dénomment la « chape de plomb » finit par rendre l'âme malade.

20 novembre, Rome.

... Vos reproches me donnent envie de sourire, non sans un peu de mélancolie. Vraiment, vous croyez que le meilleur moyen d'aimer la France consiste à s'opposer aveuglément à toute critique contre sa politique d'autrefois, au besoin même à soutenir nos erreurs comme des gloires ? Si vous viviez à l'étranger vous penseriez assez vite le contraire ; car nous ne sommes pas seuls au monde, vous savez : il y a tout le reste de l'univers qui juge le passé et le présent avec une intelligence aussi lucide qu'avertie. Et je me suis aperçue sans plaisir que notre savant lycée avait laissé trop de lacunes dans mon instruction scolaire, surtout au point de vue historique.

Mais l'ignorance est plus pardonnable qu'un chauvinisme intransigeant.

Lorsque vous vous étonnez de ne pas voir l'Italie à nos côtés dès maintenant je vous réponds en toute simplicité : Et si cela ne favorise pas ses intérêts ? Que nous *doit*-elle ? On ne peut décider pour un peuple étranger du fond de son propre horizon, c'est dément : surtout dans un cas de cette importance, et quand il s'agit de l'Italie, dont vous ignorez les véritables intérêts, les rancunes, les ambitions, les difficultés

intérieures et internationales. Lisez donc quelques journaux italiens actuellement : vous verrez combien de contradictions, aussi sincères les unes que les autres, fluent et refluent entre les lignes : tableau fidèle de l'opinion publique ballottée d'influence en influence, et qu'il vaut mieux, croyez-moi, laisser libre de décider à sa guise. Les récriminations de certains journalistes parisiens me font supposer qu'il court de l'or du Rhin dans quelques-unes de nos salles de rédaction : il n'est pas possible de se rendre plus odieux à force de manque de tact. Quand on ouvre par malheur une de ces feuilles où l'ignorance alterne avec une vanité, un pompiérisme et une fausse sentimentalité à vous retourner les nerfs, on comprend que les poilus se refusent rageusement à les lire.

Mais n'y a-t-il donc plus personne d'assez intelligent à Paris pour protester ? A quoi sert la censure, si elle ne comprend pas le déplorable contre-coup que produit tant de sottise sur les pays voisins ? Les Italiens sont extrêmement sensibles à l'injustice et en particulier à l'injustice française. Si l'on désire les décider à entrer dans la guerre, il semblerait au moins nécessaire de ne pas les offenser chaque jour que Dieu nous accorde, non ? D'autre part, le bruit court et court très sérieusement que l'Allemagne va nous gratifier du prince de Bülow en mission extraordinaire, afin de maintenir la chancelante alliée dans la neutralité. C'est à la fois très adroit, — le prince de Bülow étant lié par son mariage avec les membres les plus considérables de l'aristocratie romaine, — et très imprudent, car les Italiens ont conservé de leurs longues souffrances sous les dominations étrangères une susceptibilité farouche contre toute intervention du dehors dans leur politique. On peut donc espérer qu'une fois de plus l'habileté germanique heurtera un « impondérable psychologique » qui retournera sa précaution contre elle-même.

1915.

7 janvier, Rome.

J'ai fait, avant-hier, mes débuts de conférencière au foyer de l'Argentina, devant une belle assemblée de dames et d'intellectuels, et sans aucun trac, je dois l'avouer.

C'était une simple « *Causerie sur la littérature enfantine* » au profit des orphelins belges. Comme je me sentais environ-

née de sympathie et sûre de ma voix, je me suis amusée à fleurir le texte préparé d'épigrammes et d'allusions politiques qui m'ont semblé beaucoup distraire mon public. Mais de tous les éloges, un seul m'a directement atteinte au cœur : un vieux sénateur s'en allait répétant tout ému à qui voulait (ou ne voulait pas) l'entendre :

— Voilà, il n'y a que la France qui puisse produire cela... que la France !

Rien au monde n'aurait pu récompenser plus largement ma peine, et je me suis résolue à travailler dans ce sens-là : convaincue que la meilleure façon de garder vivante la sympathie des Italiens cultivés pour la France ne consiste pas à dire du mal de l'Allemagne, ni à nous vanter de telle ou telle supériorité, ni à évoquer de périlleux souvenirs d'histoire, ni à invoquer des liens de fraternité que la politique rompt à tout bout de champ ; — mais simplement à montrer le meilleur côté de la France (après son héroïsme que nos soldats prouvent silencieusement chaque jour), à rappeler sa constante vibration intellectuelle.

Je rêve d'une série de causeries sur nos belles figures d'écrivains ou de poètes, sur quelques-uns de nos savants, de nos inventeurs, de nos explorateurs aussi, et sur l'influence de nos salons à travers les siècles.

Tout cela sans trace de pédanterie, ni de vantardise, bien entendu, en restant assez près de la vie pour conquérir, presque à leur insu, l'amitié de ceux qui m'écouteront.

11 janvier, Rome.

La guerre flotte dans l'air ; la guerre éclatera sans doute au printemps, malgré les intrigues plus ou moins secrètes de Giolitti avec le prince de Bülow. Les interventionnistes espèrent que le bon sens des ministres et le puissant courant populaire l'emporteront sur la politique des coulisses : mais vous savez assez combien peuvent les chefs de parti ; et Giolitti domine depuis tant d'années ce pays qu'il tient plus de personnages dans sa main qu'un Caillaux. Or, ce n'est pas le peuple qui gouverne, ni même le président du Conseil, et encore moins le roi : il faut que les Chambres se décident les premières et Montecitorio n'y semble pas plus enclin que le Sénat.

Voilà pourquoi des manifestations grandioses comme celle

du 6 janvier — où cent mille Romains escortaient la dépouille de Bruno Garibaldi tué en Argonne, et ramené de France, — si émouvantes et si significatives qu'elles nous semblent, ne prophétisent rien, au point de vue diplomatique.

Cependant les journaux et partis qui ne sont ni cléricaux, ni socialistes, ni giolittiens se sont mis d'accord pour l'intervention.

Et surtout le public s'agite, furieux des menées sournoises du prince de Bülow, et couvre Giolitti d'injures... Que sortira-t-il de toute cette fièvre ?

14 janvier, Rome.
(Tremblement de terre.)

Cette minute, rien ne peut en donner une idée. Si : un changement de décors instantané au Châtelet ; tout qui s'effondre, s'affaisse, vacille, craque à la fois. Pendant 37 secondes (j'ai eu le temps de me coiffer entièrement) voir les maisons les plus massives *balancer*, sentir le sol onduler comme un tapis roulant, éprouver, au milieu de meubles qui se sauvent, la sensation et l'impuissance du mal de mer en pleine terre, — il y a de quoi perdre la raison !

18 janvier, Rome.

Les proportions du désastre croissent chaque jour et l'on n'a pu encore parvenir partout.

Les morts dépassent 35.000 jusqu'ici ; il y a une cinquantaine de petites villes absolument rasées à terre, y compris les gros châteaux du XIVe siècle comme celui d'Avvezzano, et des millions de dommages dans les agglomérations qui se trouvaient le long de la zone la plus secouée. Il paraît que nous l'avons échappé belle, à Rome, grâce au sous-sol de tuf qui est élastique ; mais pourtant, si l'oscillation durait une seconde de plus, la Ville Eternelle ne serait plus aujourd'hui qu'un monceau de ruines.

Les détails sur la catastrophe donnent l'impression d'une série de contes à la Edgar Poe : hier, on me parlait d'une ensevelie vivante avec ses quatre enfants qui sont morts à tour de rôle sur ses genoux, dans quelles souffrances ! Et après trois ou quatre jours, quand on a pu arriver jusqu'à eux, la femme est devenue folle subitement devant l'évidence.

D'ailleurs, les cas de démence sur et sous ces ruines-sépul-

cres où l'on entend hurler des êtres humains sont innombrables. Il y a là, réunies, toutes les horreurs et toutes les pertes d'une guerre, sans défense possible, sans gloire, sans bénéfice : et cela peut recommencer demain.

12 février, Rome.

Un rayon de soleil! On l'enfermera vite au musée pour montrer ce phénomène rarissime aux générations à venir! Je ne sais si Paris ressemble à Rome (car je reçois aujourd'hui une lettre d'un combattant de France qui parle de la douceur « printanière » du temps!), mais ici c'est à croire à la fin du monde. Pluie, pluie, rafales, vent, pluie, orage, pluie, tempête, vent, pluie, pluie, pluie...

Personne n'y comprend rien : voilà près de cinq mois qu'on se demande si l'on habite à Copenhague ou dans le sud de l'Italie, et, dame! le doute n'a rien de réjouissant.

Dimanche dernier, bénéficiant d'une invitation, j'ai assisté à la prière pontificale en l'honneur de la paix, à Saint-Pierre.

Quinze mille personnes massées dans une glacière, une menace de syncope et un début de fluxion de poitrine pour entendre nasiller que la guerre est un fléau et que la paix vaudrait mieux... Merci : nous sommes d'accord. Adressez-vous aux Boches.

14 mars, Rome.

Vous me réclamez des nouvelles de la neutralité : il y aurait tant, tant à dire! La neutralité en elle-même agonise et mourra ces jours-ci peut-être. Les derniers articles du *Giornale d'Italia* (organe ami de Sonnino) préparent le public à la guerre *d'ici peu*. Mais, entendons-nous bien : à une guerre *italienne*, pour réaliser des aspirations vieilles de plusieurs siècles : d'abord achever l'œuvre d'unité du Risorgimento; puis obtenir dans l'Adriatique les garanties indispensables à la sécurité des côtes italiennes.

Or, personne ne peut avoir confiance dans les promesses germaniques.

Nos journalistes parisiens accorderaient toute l'Autriche, eux, pourvu que l'Italie se décide ; mais en même temps ils ne manquent aucune occasion d'adjurer la « sœur » latine de se mettre en guerre « pour la France ». Quittes, plus tard, à lui susciter n'importe quels rivaux dans l'Adriatique,

et à lui reprocher d'avoir *profité* de notre guerre, je le prévois sans peine...

17 mars, Rome.

L'heure de ce peuple approche, mille indices en font foi. Certains bruits annoncent même la mobilisation pour le 20 mars; sans préciser autant, je crois que Salandra et Sonnino ont suffisamment écouté les propositions alléchantes de Bülow (comme le leur ordonnait leur plus strict devoir de gouvernants), et désirent maintenant laisser la parole au canon. Certes, ni le roi ni la reine, ici, ne s'y opposeront. La reine racontait dernièrement devant un de mes amis l'attentat des aéroplanes autrichiens contre sa famille monténégrine, à Cettigné. Les bombes sont tombées à deux pas des jeunes princesses, ses sœurs, mais n'ont tué qu'un vieillard, un jeune homme de 18 ans, et une femme qui passaient. On ne respire donc pas l'amour boche à la cour d'Italie. D'ailleurs, dans le pays, les neutralistes ou même les indifférents diminuent chaque jour. Une étrange excitation s'infiltre de classe en classe et les gens au pouvoir commencent à se convaincre, paraît-il, que si l'on refusait la guerre aux Italiens, échauffés comme ils le sont maintenant, il y aurait à craindre des troubles intérieurs.

De tous côtés on n'entend parler que de rixes, de disputes, de duels, de polémiques, suivant les personnalités et les régions. On sent autour de soi une vibration latente, un énervement prêt à se transformer en voies de fait pour un oui ou pour un non, un esprit de rébellion violent comme le Printemps qui court dans l'air. C'est un phénomène étrange, impossible à sanctionner par son inconscience même. Jusqu'aux femmes qui tremblent de voir partir leur mari, leurs frères, leur amant, leurs amis, se sentent envahies par cette nécessité de la lutte. On dirait qu'elles possèdent deux cœurs, dont l'un proteste : « Je veux garder mon amour », et l'autre crie : « C'est tout le destin et l'avenir de l'Italie qui sont en jeu. »

Aux premières rumeurs des pourparlers Bülow-Giolitti-Salandra, je n'ai entendu que des exclamations de révolte : « Cette honte-là, nous ne la subirons pas ! » Et Bülow connaît trop son peuple italien pour se faire beaucoup d'illusions, je suppose, sur l'issue des négociations.

Enfin, d'ici peu, tout se décidera. On nous annonce déjà un

« pain de guerre » pour la fin du mois : nous n'en mourrons pas.

Quant au reste, je vois bien qu'on commence à exproprier les locaux allemands et autrichiens, mais on ne touche à rien de la France.

7 avril, Rome.

...Répété ma « causerie sur la Littérature enfantine », au Lyceum. Eleonora Duse m'a donné la joie d'y assister. A la sortie, elle me disait de sa belle voix pathétique, si étrangement voilée :

— Vous ne pouvez pas savoir comme cela nous fait du bien et du mal tout ensemble, d'entendre du français !

Je voulais la remercier, elle m'interrompit :

— Comprenez-vous ? Nous *étouffons*, nous *étouffons*, depuis un an. On n'en peut plus...

Chère douce créature, son âme est tellement faite de nostalgie, d'harmonie, de noblesse, que la plupart des êtres semblent des plantes ou des brutes, lorsqu'on la quitte — déjà, hanté par le désir de la revoir.

10 avril, Rome.

La politique reste stationnaire, personne n'y comprend plus rien. Les casernes regorgent de soldats, les officiers ne jurent que mort et massacre : tout le monde répète que la neutralité devient une honte, un péril, un étouffoir. Et pour finir, rien ne bouge.

22 avril, Rome.

Je croyais bien vous annoncer la mobilisation générale dans cette lettre-ci : depuis quelques jours on ne vit plus, on trépide autour de moi, et puis ces ébullitions se calment comme si je ne sais quel couvercle retombait sur la chaudière ; et le lendemain, ça recommence. Dans cette allégorie culinaire, le public représente le liquide et le gouvernement le couvercle. Quant à la vapeur, elle est faite de sueur et même de sang, car les séditions et bagarres deviennent presque journalières. Lorsque Rome se tait, Milan s'insurge ; si Milan retrouve son calme, Empoli et Prato sabotent les voies ferrées ; quand Empoli et Prato sont douchées, Gênes prépare sa manifestation grandiose en mémoire du départ des Mille de Garibaldi... et ainsi de suite.

Les Italiens, par tradition, sont passés maîtres en l'art des

mouvements insurrectionnels ; et la police, encore dirigée par des séides de Giolitti, tape sur le public aussi consciencieusement que les anciens sbires autrichiens; durant la dernière émeute, un des manifestants est mort du coup de gourdin qu'un agent lui avait appliqué sur la nuque : c'est la première victime de la guerre. Il n'en coûte donc pas rien de se déclarer Interventionniste en Italie ! Et, en même temps, chacun possède la certitude, aussi bien raisonnée qu'intuitive, que la guerre est imminente. Il suffit de recueillir les mille indices épars dans l'atmosphère ; il suffit de voir défiler les interminables convois d'artillerie, de munitions, et les troupes qui ébranlent les vitres de leur musique, du matin au soir.

Sept nouvelles classes viennent d'être appelées ; un officier me disait que deux millions d'hommes entraînés attendaient le signal. Peut-être celui-ci dépend-il de la fonte des neiges qui rendent encore les montagnes impraticables ; peut-être de la fin des négociations diplomatiques.

De toutes façons, au-lieu de s'impatienter et de remplir les journaux de tant d'articles irritants et maladroits, les Parisiens feraient mieux de chercher à comprendre l'angoisse du moment que traverse l'Italie ; n'oublions pas qu'à titre officiel elle fait encore partie de la Triplice ; que la rupture avec l'Allemagne, quand la guerre est encore tellement indécise, peut se transformer en désastre pour l'avenir du pays. De plus, il y a le drame intérieur.

On dit que le roi lui-même subit une dure épreuve à l'idée qu'il faudra revenir sur sa signature. Cet honnête homme, qui hait l'Autriche et veut ardemment la plus grande Italie, souffre à l'idée de dénoncer l'alliance autrichienne et de créer la plus grande Italie ; par ce seul conflit psychologique, jugez des innombrables autres. Et rien n'est plus naturel. Voilà quarante ans que l'Allemagne étudie et flatte son alliée. De nombreux liens se sont créés entre les deux pays : par les mariages, les universités, les affaires, la politique. Et les Italiens y apportaient toute leur bonne foi, admirant chez les Allemands des qualités qu'ils croyaient ne point posséder. Et puis, brusquement, un coup de théâtre les oblige à rompre avec cette longue habitude d'esprit, jette toute une génération, qui a choisi ses maîtres en Allemagne et qui en subit encore l'influence, de l'admiration à la haine. Quoi qu'on prétende (si

ridiculement) du « machiavélisme » italien, une grande partie de cette génération-là *résiste* par fidélité, par reconnaissance, par pudeur de son ancien sentiment, par réaction contre les intempestifs enthousiasmes francophiles. Et parmi cette génération-là se trouvent beaucoup de professeurs de l'Université, de médecins, d'officiers, d'hommes politiques.

Naturellement la nouvelle génération, dans laquelle la Kultür et le culte tudesques n'ont pas eu le temps de planter des racines trop profondes, s'est libérée très vite : elle boycotte les professeurs germanophiles, elle organise des boucans effroyables contre les Allemands encore en chaire (il y en a !), elle court aux bagarres à propos de tout et rien, elle siffle le timoré Salandra, elle arrache les drapeaux autrichiens et les enseignes allemandes, elle se bat en duel avec une férocité médiévale, elle créé des journaux de bataille, elle acclame les Belges et les Français en tournées de conférences, enfin elle hurle à la guerre nuit et jour; or, comme c'est elle qui doit s'y faire tuer tout d'abord, cette attitude ne manque pas d'une certaine crânerie. Oui, il y a ces jeunes; mais il y a aussi les autres. Tout ceci me paraît extrêmement logique et je m'étonne que le bon sens français ne s'en rende pas compte. Exiger qu'un pays qu'on a systématiquement ignoré depuis des années se déclare d'un coup, en bloc, votre satellite, parce que cela devient commode (quand ce pays est un des plus fiers, un des plus susceptibles du monde), me paraît naïf, pour ne pas employer d'expression trop sévère... Heureux encore qu'au début du conflit le sentiment spontané de ce peuple qu'on accuse si facilement de « traîtrise » se soit déclaré *pour nous* sans hésitation... Car elle ne nous fut guère marchandée, cette neutralité, qui, suivant le critique militaire du *Times*, a « sauvé la France de l'anéantissement ». Le gouvernement italien lui-même n'en a pas joué, comme il pouvait si bien le faire et comme certains de nos ex-favoris n'y manquent pas.

Nous oublions un peu vite ce que nous leur devons, pour ne songer qu'à leur réclamer ce que nous désirons, à ces Italiens... Laissons-les donc se décider à leur aise, et, s'ils vont au massacre, admirons-les avec reconnaissance.

14 mai, Rome.

Hélas, ce matin je vous écrivais une carte pleine d'enthou-

siasme sur nos « journées dignes de la Révolution ». En un éclair cette fanfare s'est muée en glas : il a suffi qu'on apprenne la démission du ministère Salandra. Pauvre Italie, vers quels désordres marche-t-elle! Nous savions les intrigues Giolitti-Bülow, et les Italiens d'honneur les redoutaient et les haïssaient, car ce Giolitti est le mauvais génie du pays depuis plus de vingt ans : créateur de la camorra électorale, ayant trempé dans les pires scandales, sans foi, sans honnêteté, sans véritable intelligence,on le savait uniquement affamé de pouvoir à n'importe quel prix, fût-ce en désespérant sa patrie. Quoique hors du gouvernement pour l'instant, il trouve le moyen de réunir une majorité à la Chambre : 300 députés élus par ses intrigues, qui lui restent dévoués comme ses âmes damnées. Or ces trois cents députés qu'on insulte depuis quelques jours dans les rues, qu'on jette à bas des trains, et qu'on finira par poignarder s'ils s'obstinent dans leur giolittisme, tiennent aujourd'hui l'avenir du pays entre leurs mains. Bienfaits du régime électoral ! Les interventionnistes espéraient que Salandra et Sonnino seraient forts, qu'ils déclareraient la guerre *avant* l'ouverture de la Chambre et imposeraient un fait accompli. Ils avaient pour eux l'unanimité du Conseil des ministres, le roi, les classes sociales qui jadis firent le Risorgimento, et une certaine masse populaire. Ils savaient d'autre part que, de l'Autriche, l'Italie ne peut attendre que des dérisions, de l'Allemagne qu'une mainmise honteuse ; ils avaient déjà signé un accord avec l'Entente; l'armée, la marine étaient plus que prêtes... pouff! la menace d'une opposition parlementaire suffit à bloquer la conscience scrupuleuse de Salandra-Sonnino : ils ne se sentent plus le droit de jeter le pays dans une aventure aussi formidable avec ces mécontents à la maison.

La fureur des Italiens qui m'entourent est inimaginable : ils ont l'impression d'être vendus, bafoués, trahis. J'en ai vu pleurer comme des enfants. Même les gens les plus tièdes jusqu'ici éprouvent une obscure déception et montrent un visage inquiet. Personne ne peut tenir en place ; dans les rues, sur tous les murs, on lit : « *Abasso Giolitti, abasso l'Austria, fuori i barbari !* »

Tout à l'heure, devant l'immeuble du *Messaggero* (journal francophile), se pressait une foule de quelques centaines de

personnes agitant le drapeau italien, élevant une immense pancarte sur laquelle était inscrit : *Arrosto Giolitti !* (Brûlons Giolitti !) Et en effet, après que le directeur du *Messaggero* eut prononcé quelques paroles du haut de sa fenêtre, la foule entonna l'hymne de Mameli en mettant le feu à l'affiche. A deux pas de là, les troupes barraient l'entrée de la Piazza Colonna où siège l'Ambassade d'Autriche ; et le long du chemin, en rentrant, j'ai vu des boutiques fermées avec cet écriteau :

POUR DEUIL NATIONAL.

Les rues qui conduisaient à la villa des Roses, de Bülow, étaient gardées par des soldats ; autour du Nord Deutscher Lloyd et des rédactions de journaux vendus à l'Allemagne des manifestants sifflaient. Le cocher de fiacre qui me conduisait à domicile, un vrai plébéien de Rome, en brandissant son fouet s'exclamait :

— Ah ! ça ne finira pas comme ça, signorina ! Nous aurons la guerre civile d'abord, puis l'autre ensuite. On fusillera les traîtres ! Quant au *maiale* (le porc), gare à lui, qu'il se cache bien !

Le peuple hait Giolitti, maintenant. Donc on ne peut prétendre que seule la classe des intellectuels veut la guerre.

Il fallait voir la foule se masser sous le balcon de d'Annunzio, le premier soir où il a parlé : il y avait des étudiants par centaines, des ouvriers tenant en main leur torche enflammée, ce qui donnait à cette scène nocturne un aspect grandiose bien digne de Rome. Quant à d'Annunzio, il a révélé une énergie, une promptitude de paroles et de décision, un *esprit de chef* stupéfiants.

La reine-mère Marguerite assistait derrière une fenêtre entr'ouverte de son palais à cette démonstration fantastique, en face de l'hôtel de d'Annunzio. Or il se trouve que, dernièrement, Guillaume II lui ayant demandé d'user de son influence pour empêcher l'Italie de rompre avec la Triplice, elle avait refusé fièrement en écrivant elle-même :

« *I Savoia regnano uno alla volta.* » (Les princes de la maison de Savoie règnent chacun à son tour.)

Et d'Annunzio rappelait ce mot vraiment royal en désignant la Reine à la foule, laquelle se tourna vers le palais plongé dans l'obscurité.

Seule une fenêtre entr'ouverte était éclairée et, de là, Marguerite de Savoie dut voir cette marée humaine refluer vers elle avec un grand cri : « *Viva la Regina!* »

De même, des milliers de manifestants sont allés hurler leur volonté sous les fenêtres de Victor-Emmanuel III.

Que lui faut-il donc pour se décider?

25 mai, Rome.

Quels jours, quels jours nous vivons! Il est impossible de se figurer cette réalité quand on ne la traverse pas. Je ne sais par où commencer à vous raconter ; je sens une telle fièvre dans mes doigts, qu'ils guident à peine ma plume. Et je suis raisonnable en comparaison des autres! « Quelle angoisse! » me télégraphiait Eleonora Duse, de Florence. C'est plus que de l'angoisse. L'idée qu'un politicien se joue de l'honneur et de l'avenir de son pays par ambition personnelle est *insoutenable*... Devant la fenêtre je vois un monde de gens affolés, des groupes qui gesticulent et discutent ; tout à l'heure passait un cortège chantant, des femmes pleurant... On n'existe plus soi-même : c'est la rue qui vibre, qui crie, qui acclame, qui maudit, qui vocifère, qui s'entretue...

Et l'on fait partie de la rue, on y descend du matin au soir et pour certains, aussi, du soir au matin, on attend les éditions des journaux avec une impatience frénétique, on subit les charges de la police comme un divertissement, on élève des barricades sous les maisons suspectes, on crache au visage des députés neutralistes, on soufflette les germanophiles avec des poignées de sous, on les insulte, on les poursuit, on chante les hymnes nationaux à cent mille voix... On... qui *on* ? Personne et tout le monde ; chacun oublie sa propre personnalité pour se fondre dans la foule et je me demande souvent si je vis la réalité ou simplement une résurrection d'histoire... La Révolution !

Jamais je n'ai compris la Révolution comme ces jours-ci : partout des cœurs bouleversés, ardents, partout des discours improvisés, partout des anathèmes répétés en refrains grandioses... On a vraiment l'impression de quelque chose de plus fort que la volonté humaine qui passe sur cette ville ; une espèce de folie, de vertige, de merveilleux esprit de sacrifice, et on éprouve la certitude qu'il n'y aura aucun moyen de décevoir ni de tromper un peuple pareil. Il *veut* sa guerre, il

l'aura, ou la monarchie courrait grand risque. Mon cocher de fiacre me disait hier :

— En France, vous êtes révolutionnaires ?

— Non, républicains seulement.

— Nous aussi nous le deviendrons *s'ils* ne savent pas faire... Puis, claquant son fouet :

— Nous ne donnons pas 16 millions par an à Victor-Emmanuel pour ne rien comprendre.

Dommage que le roi, qui était populaire, n'entende pas cette voix plébéienne : il y a des quartiers de Rome et des régions d'Italie où l'on crie bien facilement : « Vive la République ! » A Milan, l'automobile du comte de Torino a été outrageusement sifflée. Et de jour en jour, que dis-je, d'heure en heure, de minute en minute s'accroît l'exaspération populaire contre cette politique vacillante. Que le roi se décide à prendre un parti, et vite ! Sinon ce sera la guerre entre citoyens.

Un de mes amis se trouvait à la tête d'un groupe d'étudiants, l'autre jour, dans la grande manifestation de la place Borghèse où la cavalerie a chargé contre la foule. Il me racontait que l'officier qui commandait le mouvement était pâle comme un mort et avait des larmes pleins les yeux ; et les femmes, en face des cavaliers, hurlaient : « C'est pour votre honneur que nous manifestons, c'est pour votre honneur, soldats ! » N'empêche. La charge a dû s'effectuer : des gens ont roulé sous les pattes des chevaux.

Mais tout cela n'est *pas* inutile. Je sais de source certaine que pour les ministres « la décision dépend en grande partie de la foule ». Il faut donc que la foule *prouve* sa volonté ; et elle ne réclame que des chefs, car la violence, l'enthousiasme, l'esprit belliqueux y sont déjà. J'assiste à ce paradoxe merveilleux d'un peuple qui se bat pour obtenir la guerre la plus sanglante, par sentiment d'honneur... Ah ! il peut être fier du résultat de ses intrigues, ce Bülow terré comme un chien dans sa villa des Roses !

D'Annunzio a été l'âme et la voix de cette passion nationale. C'est lui qui a déchaîné les énergies latentes, les indignations qui grondaient en sourdine depuis si longtemps.

La veille de son arrivée, un quart du public pensait à l'intervention, en silence ; une moitié ne savait à quelle opinion

se raccrocher; un dernier quart était irréductiblement neutraliste. Dès le premier discours à Gênes, le quart belliqueux, augmenté des deux quarts indécis, hurlait à gorge déployée en faveur de la déclaration de guerre, et le dernier quart cachait son mécontentement...

Et maintenant d'Annunzio dirige le formidable orchestre d'un geste précis, sans crainte, sans recul, avec sa parole incisive, impitoyable et tranchante comme une épée. Il a dénoncé publiquement Giolitti, comme ennemi de la patrie, il l'a voué à la vengeance de la foule, il l'a *exécuté* d'une manière admirable. Aussi d'Annunzio est-il plus roi que le roi en Italie, en ce moment. Et si l'Angleterre et la France voient cette nouvelle alliée à leurs côtés pendant la guerre, elles la devront à Sonnino d'abord, à d'Annunzio ensuite.

18 mai, Rome.

Connaissance directe du poète à la suite d'un éloquent petit discours où il décrivait devant une salle frémissante l'horreur des destructions commises par les Barbares en France, et sa visite à cette cathédrale de Reims « dont la beauté devenait plus profonde et sacrée maintenant qu'il n'en restait qu'une ossature d'âme ».

Au moment de rejoindre l'escalier de sortie avec des amis italiens, je me trouvai sur le passage du flot humain qui entourait d'Annunzio : nous étions face à face. Un ami me nomma : Gabriele d'Annunzio eut une amicale expression de surprise, s'inclina pour me baiser la main, et me dit avec son accent singulier :

— On m'avait tellement parlé de vous!

Puis, sur ma demande, il commençait à raconter ses voyages à Reims bombardée, lorsqu'on l'interrompit. Il me pria de nous retrouver ces jours-ci. Mais il est plus pris qu'un empereur, jamais seul, jamais libre. Je me demande s'il trouvera le temps de tenir sa promesse, et, certes, malgré l'extrême plaisir que j'aurais à l'entendre, je ne le persécuterai pas...

30 mai, Rome.

L'état-major italien refuse des volontaires ne sachant comment les employer. Hier encore Salandra écrivait une lettre ouverte aux députés pour les prier de transformer leur ardeur guerrière en assistance civique : « Car, disait-il, notre armée

est suffisante pour parer à tous les besoins, sur tous les fronts de bataille. »

C'est beau, quand même, un pays aussi riche en hommes : cela donne une impression d'avenir, de sécurité, de puissance.

La guerre semble avoir bien commencé. Je dis *semble*, parce que nous sommes soumis à notre tour au régime des communiqués, c'est-à-dire que nous ne savons plus grand' chose. Les journaux se mettent à concourir avec ceux de Paris pour le creux patriotard.

20 juin, Rome.

Encore d'Annunzio : j'aurais beaucoup à vous raconter, mais les lettres passent par la censure et les détails sur lui se retiennent et se répètent avec une telle avidité, que je ne veux pas l'exposer à cette indiscrétion. On n'imagine guère la puissance que dégage cet homme en ce moment : quand nous sommes sortis ensemble, je voyais des jeunes gens se retourner, pâlir, rougir, feindre de monter en voiture, se cacher derrière des portes, revenir sur leurs pas comme des amoureux, afin de nous voir passer... Et pas une seconde je n'ai eu l'illusion que c'était pour moi, croyez-le bien ! Les femmes se jettent littéralement à sa tête. Il reçoit des fleurs et des cadeaux comme une jeune princesse la veille de ses noces, quotidiennement. Et il supporte tout cela avec l'indifférence et la simplicité d'un enfant, tellement habitué à toutes les louanges qu'aucune, bien entendu, ne peut plus l'émouvoir. Il m'a même confessé qu'elles l'irritaient souvent, ces adulations qui s'adressaient plus à sa gloire qu'à son œuvre.

En effet, si peu, parmi ceux qui le flattent, l'ont lu dans le texte ou connaissent ses poèmes qui forment sa véritable grandeur : on feuillette tout juste ses romans, non pas même en italien — son magnifique italien, — mais en traduction, et on croit pouvoir le juger là-dessus ! Je comprends son amertume et son dédain.

Autre genre de popularité. On me raconte des détails intéressants sur le courage du roi aux armées. Il se trouve partout à la fois, surveille les moindres organisations, partage la gamelle de ses soldats, s'habille comme eux, les réconforte, et se fait toujours suivre d'un officier aux poches bourrées d'argent afin de soulager discrètement quelques misères. Sérieux,

affable,simple,« bon comme le pain »,disent les gens du peuple, il est adoré et on tremble pour lui, car il s'expose perpétuellement en première ligne avec un sang-froid impressionnant. L'autre jour, il regardait un jeune lieutenant d'artillerie qui pointait sa pièce vers les ennemis, en pleine montagne ; les obus pleuvaient autour d'eux. Le lieutenant tire, réussit, fait sauter un repaire autrichien. Le roi, enchanté, l'embrasse et s'éloigne. Deux heures plus tard, il raconte cette scène, encore plein d'enthousiasme, à un général, qui lui demande le nom du lieutenant. Le roi le dit, voit le général se troubler, demande une explication.

« Le lieutenant vient d'être tué, il y a une demi-heure, avec trois de ses servants, au point même où se trouvait Votre Majesté »,lui répond-on. Les anecdotes de ce genre abondent. Et pendant ce temps, le petit prince Humbert, qui atteint à peine douze ans, pleure de désespoir parce qu'on ne lui permet pas de rejoindre son père en première ligne. Je crois d'ailleurs que si l'autorisation ne dépendait que de la reine Elena, celle-ci ne refuserait point.

(*A suivre.*)

CAMILLE MALLARMÉ.

IN MEMORIAM

ADRIEN MITHOUARD

1864-1919

—

Ton beau regard bleu comme un ciel d'avril,
un clair ciel d'Ile-de-France ;
ta certitude ;
ta foi virile,
ta foi qui sait et pense
et crée ton attitude
devant le rêve immense
du passé, dont toute l'ombre s'effiloche
entre les peupliers pleins de frissons,
révélant en sa matinée
ce beau jourd'hui, le nôtre ! et, jusqu'aux horizons,
l'espoir chantant des cloches
où l'éternelle joie palpite, devinée !...

Ton pas réel, sur la route qui monte,
sonore et qui s'appuie au sol de la patrie ;
ton oreille attentive à ce que conte
le berger, de son chien et de la bergerie ;

Ta Voix, sous le porche gothique aux courbes sûres
où tu reconnaissais la force et la mesure

qui balançaient ton cœur et ton âme aux cadences
de ton pas rituel sur la route de France ;

Mais, de ce donjon grave aux pierres tièdes,
soucieux du ciel d'orage, courroucé,
évoquant l'avenir qui bondira à l'aide,
selon la loi fatale et forte du passé,
de l'œuvre humaine menacée,
ton sûr geste, élargi, dessine ta pensée
qui fait de ton grand cœur l'égal des mots qu'il chante,
regroupe en Nation les marches frémissantes
pour, prophétique au gré de ta clarté, poète,
acclamer l'Occident, par delà la tempête.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.

avril 1919.

L'AFFAIRE KORNILOFF

RÉPLIQUE A M. KÉRENSKY

—

Je ne crois pas que le moment soit venu d'entamer des polémique autour de l'affaire Korniloff (1). Tous les documents ne sont pas encore publiés, peut-être même tous les documents ne sont-ils pas encore connus. Beaucoup de témoins et d'acteurs n'ont pas encore exprimé publiquement leur opinion. J'espère, en outre, que, lorsque la Russie sera libérée du bolchévisme, tout le matériel d'enquête réuni par la « Commission Extraordinaire » sera publié. Alors seulement cette affaire, si obscure encore, s'éclaircira.

Je serai donc aussi bref que possible et me garderai de suivre M. Kérensky dans la voie de l'injure. Je ferai seulement observer qu'à Pétrograd, immédiatement après que j'eus donné ma démission, et sur ma prière, des amis communs proposèrent à M. Kérensky de s'expliquer avec moi en leur présence. Il s'esquiva.

M. Kérensky s'arrête longuement à des détails. Ils lui paraissent essentiels (pp. 201, 202, 204, 205, 207, 209, 210, 211). Moi, je ne leur attribue point une telle importance. Il me paraît que Lebedev a fait sa dénonciation sous l'empire du désarroi auquel le Palais d'Hiver était en proie ; M. Kérensky assure qu'il l'a faite en pleine connaissance de cause. J'affirme que le ministère de la Guerre, c'est-à-dire le général Iakoubovitch, feu le général prince Toumanov, le colonel Baranovsky et moi, nous convainquîmes M. Kerensky de la néces-

(1) Voir *Mercure de France* du 1er avril et du 16 mai.

sité de faire ce que demandait le Généralissime, c'est-à-dire de proclamer l'état de siège à Pétrograd et d'y amener un corps de cavalerie ; M. Kérensky affirme qu'il prit cette décision de lui-même. J'affirme que je priai le général Korniloff de ne pas mettre le général Krymoff à la tête du corps de cavalerie et de ne pas envoyer la Division « sauvage » comme avant-garde ; M. Kérensky affirme que je fis cela sur son initiative. J'affirme que le général Korniloff n'avait derrière lui ni cavalerie, ni artillerie, ni infanterie, mais seulement quelques officiers, et qu'il fallait tenir compte de cela à la « Stavka » et à Pétrograd ; M. Kérensky affirme que non seulement lui, mais moi et d'autres n'en tinrent pas compte.

Admettons, un instant, que M. Kérensky ait raison et que j'aie tort. Cela change-t-il le fond de « l'affaire Korniloff » ? Aucunement.

Il y a dans « l'affaire Korniloff » un certain nombre de points essentiels. C'est ceux-là qu'il s'agit d'élucider le plus nettement possible :

1° M. Kérensky fut-il prévenu à temps du complot de la Stavka et, s'il le fut, prit-il des mesures en conséquence?

2° Le général Korniloff prit-il part au complot avant sa marche sur Pétrograd ?

3° M. Kérensky s'assura-t-il de l'authenticité de l'ultimatum de Lvoff, et, s'il ne le fit pas, pourquoi?

4° Envoya-t-il un télégramme annonçant la mise à la retraite du général Korniloff suivant une décision du Gouvernement Provisoire ou à ses risques et périls, et ce télégramme ne fut-il pas une des causes qui poussèrent le général Korniloff à agir ?

5° Quel est le rôle véritable de Lvoff et quel fut le sujet des conversations qu'eut avec lui M. Kérensky ?

Ces questions-là sont d'une très grande importance.

Le rôle exact de M. Kérensky durant les « journées Korniloff » pourra se déterminer d'après les réponses qui y seront faites.

Première question : *M. Kérensky fut-il prévenu à temps du complot de la Stavka, et, s'il le fut, prit-il des mesures en conséquence ?*

M. Kérensky (p. 203 et 209) affirme qu'il ne fut pas prévenu

et que le commissaire attaché à la Stavka, M. Filonenko, à la fin de juillet, lui rapporta seulement qu'il n'avait pas confiance dans le chef d'Etat-Major, général Loukomsky.

J'affirme le contraire. J'affirme que le rapport de Filonenko, fait en ma présence, ne concernait pas seulement le général Loukomsky, mais dénonçait aussi l'existence d'un complot à la Stavka. J'affirme que Filonenko expliqua sa méfiance à l'égard du général Loukomsky justement parce qu'il le soupçonnait *de faire partie de la conjuration*. Donc, même si la méfiance de Filonenko à l'égard du général Loukomsky était injustifiée, et même si le général Loukomsky n'a point prit part au complot, *M. Kérensky fut cependant averti à temps de l'existence d'un complot*. J'affirme aussi que personnellement j'ai plus d'une fois, dans le courant d'août, au cours de mes conversations avec M. Kérensky, soulevé la question du complot. M. Kérensky prit-il les mesures indispensables ?

Aucune quelconque jusqu'au 20 août. Cela ne signifie-t-il pas qu'il permit au complot de se développer ?

Deuxième question : *Le général Korniloff faisait-il partie de la conjuration, avant sa marche sur Pétrograd ?*

M. Kérensky assure que oui (p. 206). J'affirme que non. Je m'appuie sur des paroles du général Korniloff, à moi adressées. Le 22 août, à la Stavka, il me pria de dire à Kérensky que « quelle que fût son attitude personnelle envers le Président du Conseil, il servirait fidèlement le Gouvernement Provisoire, dans l'intérêt supérieur de la Patrie ». En outre, le général Korniloff déclara à l'instruction qu'il n'avait pas participé au complot. Je crois à ce que disait le général Korniloff ; M. Kérensky n'y croit pas (le général Korniloff n'est-il pas, lui aussi, un menteur, à ses yeux?) Mais si M. Kérensky n'y croit pas, il lui reste à prouver que le général Korniloff a fait une déposition fausse. Pour cela, il ne suffit pas de faire état de la lettre de feu le général Alexeieff, en date du 12 septembre 1917 (page 206).

Au moment de sa marche sur Pétrograd et après, le général Korniloff, alors qu'il avait lié son sort à celui des conjurés, devait nécessairement être mis au courant de « toute la préparation, et de tous les pourparlers avec certaines personnes et certains milieux ». Cela veut-il dire *qu'il connaissait* tout cela avant le 26 août, c'est-à-dire avant sa marche sur Pétro-

grad ? M. Kérensky ne se hâte-t-il pas d'accuser ? Ne profite-t-il pas de ce que le général Korniloff n'est plus là pour lui répondre ?

Troisième question : *M. Kérensky a-t-il vérifié l'authenticité de l'ultimatum de Lvoff, et, si non, pourquoi ?* M. Kérensky assure qu'il l'a vérifiée (pp. 194, 195, 196, 197). Pour le prouver, il affirme que bien qu'il n'ait pas communiqué au général Korniloff le texte de l'ultimatum de Lvoff, ce texte lui a été confirmé indirectement. Cette confirmation indirecte consisterait en ce fait que le général Korniloff aurait reconnu avoir prié verbalement Lvoff de demander de sa part à M. Kérensky de se rendre avec moi à Mohilev. Pourquoi M. Kérensky voit-il là-dedans une confirmation indirecte du texte de l'ultimatum de Lvoff ? Lui seul le sait. N'est-il pas évident que le général Korniloff pouvait nous prier, M. Kérensky et moi, de venir à la Stavka sans qu'il eût la moindre intention de lancer un ultimatum ? Jusqu'à présent M. Kérensky est convaincu qu'il a tendu un piège au général Korniloff et que le général Korniloff s'y est laissé prendre. Je ne soulèverai pas la question de savoir s'il sied à un Président du Conseil de tendre des pièges au Commandant en chef des armées et s'il n'est pas préférable d'agir franchement. Je ne saisis du reste pas en quoi consistait la ruse de M. Kérensky. N'y a-t-il pas plutôt de sa part naïveté, pour ne pas dire autre chose ? Et quelle nécessité y a-t-il, si M. Kérensky est réellement convaincu que le général Korniloff a confirmé le texte de l'ultimatum de Lvoff, de s'appuyer en outre sur ma conversation par fil direct avec le général Korniloff ?

Il est clair jusqu'à l'évidence que le général Korniloff pouvait juger indispensable l'établissement d'une dictature en Russie, qu'il pouvait estimer que M. Kérensky n'était pas à la hauteur de sa tâche, sans poser d'ultimatum pour cela. On ne juge pas les convictions. On juge les faits. M. Kérensky doit prouver non pas que le général Korniloff avait d'autres opinions que les siennes, cela tout le monde le sait, non pas que le général Korniloff n'avait pas confiance en M. Kérensky, — cela tout le monde le sait aussi, — mais il doit prouver que le général Korniloff avait chargé Lvoff d'exiger de M. Kérensky, sous la menace de la force armée, « la remise immédiate de tout le pouvoir civil et militaire ». Cela M. Kérensky

ne peut pas le prouver, même en s'appuyant sur mon télégramme à Filonenko. Oui, j'ai télégraphié : « Vous êtes mal renseigné. Le général Korniloff, au cours de sa conversation par fil direct avec Kérensky, a confirmé les paroles de son ambassadeur. » Mais quelles paroles? Pourquoi M. Kérensky ne cite-t-il pas le texte *entier* de mon télégramme ? Y est-il question du texte de l'ultimatum de Lvoff ? Et n'ai-je pas le droit — après avoir pesé tout le peu que M. Kérensky avance pour sa justification — d'affirmer qu'il n'a rien vérifié ? J'ajoute que je n'ai pas compris, que je ne comprends pas pourquoi, dans une affaire d'une telle importance, M. Kérensky a agi d'une manière pour le moins aussi légère.

Quatrième question : *M. Kérensky a-t-il envoyé, au nom du Gouvernement Provisoire, un télégramme concernant la mise à la retraite du Général Korniloff ou bien, outrepassant ses pouvoirs, l'a-t-il fait à ses risques et périls et ce télégramme n'a-t-il pas été une des raisons qui ont poussé le général Korniloff à marcher sur Pétrograd ?*

Il va de soi qu'il s'agit ici du télégramme du 26 août dont M. Kérensky lui-même ne conteste pas la forme illégale (sans n°, sans signature validée). Il va de soi aussi que le second télégramme, une sorte de « manifeste » du Gouvernement Provisoire, lancé le 27 août, dont M. Kérensky parle si longuement dans son article (pp. 203, 204) ne joue qu'un rôle secondaire dans la question. Le 26, le général Korniloff est victime d'une « insulte grave » : on lui retire le commandement en chef, par télégramme, sans aucune explication des motifs. Le 27, au matin, sa réponse arrive : il refuse de remettre ses pouvoirs et de se soumettre. Ce même matin du 27, je prie de retarder la publication du soi-disant « manifeste », dans lequel on annonçait dans toute la Russie la rébellion du général Korniloff jusqu'au moment où je me serais expliqué avec ce dernier par fil direct. M. Kérensky promet. Je vais au fil direct et, lorsque je rentre au Palais d'Hiver, Nékrassoff me dit que le « manifeste » est déjà publié, c'est-à-dire que *M. Kérensky n'a pas tenu la promesse qu'il m'avait faite*. Et le 28 seulement, après avoir passé toute la nuit avec feu le général Alexeieff et Terestchenko dans de stériles tentatives pour essayer d'éteindre l'incendie qui s'allumait, après avoir reçu la proclamation du général Korniloff annonçant sa marche sur

Pétrograd, je répétai de mon côté, comme gouverneur général de Pétrograd, à peu près les paroles du texte officiel : « A cette heure grave pour la Patrie..... », etc. M. Kérensky, dans sa réponse, a confondu deux documents qui n'ont pas la même valeur. Si le général Korniloff n'a pas pris part à la conjuration, s'il n'a pas envoyé d'ultimatum par l'intermédiaire de Lvoff, *le télégramme inattendu, offensant et immérité de sa mise à la retraite* (le télégramme du 26 août) *a pu être la raison déterminante qui l'a poussé à marcher sur Pétrograd.* De ce fait, il devenait réellement un « émeutier » et le « manifeste » se justifiait en partie. M. Kérensky affirme qu'il envoya ce télégramme décisif après la séance du Gouvernement Provisoire, dans la nuit du 26 au 27 août. C'est possible. Mais, s'il en est ainsi, la décision du Gouvernement Provisoire, relative à la mise à la retraite du général Korniloff comme Généralissime, doit être inscrite au protocole de cette séance. Pour moi, je l'avoue, les conditions dans lesquelles ce télégramme fut envoyé ne sont pas claires. Je n'affirme que ce qui suit : *le 26 août, entre 9 et 10 heures du soir, dans son cabinet de travail du Palais d'Hiver, M. Kérensky m'a dit devant MM. Wyrouboff et Balavinsky qu'il était trop tard pour s'entendre avec le général Korniloff, car il lui avait déjà télégraphié pour lui signifier sa mise à la retraite et pour lui ordonner de quitter immédiatement l'armée.* Je n'ai pas affirmé autre chose dans mon article. J'admets cependant que M. Kérensky ait pu m'induire sciemment en erreur pour couper court à mon insistance au sujet d'un accord possible avec le général Korniloff. C'est pourquoi je ne sais si M. Kérensky a envoyé ce télégramme avant la séance de nuit du Gouvernement Provisoire, à ses risques et périls, ou s'il l'a envoyé après cette séance, partageant ainsi la responsabilité avec les autres membres du cabinet. Pendant ce temps, j'étais en train de parler par fil direct avec Filonenko et je n'ai assisté qu'au commencement de la séance. M. Kérensky, en parlant de l'heure de l'arrivée de son télégramme à la Stavka (p. 201), ne jette pas une lumière suffisante sur ce point qui reste obscur et qui mérite d'être éclairci plus exactement et plus complètement.

Cinquième question : *En quoi consiste le rôle véritable de Lvoff et quelles conversations M. Kérensky a-t-il eues avec lui ?*

Je dois avouer que ce point aussi reste obscur pour moi. M. Kérensky ne l'élucide pas. Cependant le général Korniloff affirme : « Ce n'est pas moi qui ai envoyé le membre de la Douma Lvoff au Gouvernement Provisoire, mais c'est lui qui est venu chez moi *en qualité d'émissaire du Ministre-Président.* »

Le fait que le général Loukomsky télégraphia que « Korniloff a pris une décision définitive après l'arrivée de Savinkoff et de Lvoff, qui ont fait une proposition au général Korniloff en votre nom » (page 198), ne prouve pas, je suppose, que M. Kérensky n'ait pas eu de pourparlers avec Lvoff. M. Kérensky sait parfaitement que la proposition faite par moi au général Korniloff consistait dans la demande d'envoi d'un corps de cavalerie à Pétrograd, mais M. Kérensky ne dit pas quelles propositions Lvoff fit en son nom. Pourtant tout est là. Si Lvoff n'était pas délégué par M. Kérensky et si M. Kérensky n'avait pas entamé des pourparlers avec Lvoff au sujet d'un Directoire, d'une dictature désirable ou d'un changement de ministère, alors toute la responsabilité retombe sur Lvoff. Si M. Kérensky, sachant que Lvoff transmettrait ses paroles au général Korniloff, laissait espérer à Lvoff que lui, M. Kérensky, consentirait à une modification de la composition et de la forme du gouvernement dans le sens souhaité par le général Korniloff, alors la responsabilité retombe sur M. Kérensky. Comment qualifier la conduite d'un Président du Conseil donnant à entendre au Commandant en Chef des armées, par l'intermédiaire d'un tiers, qu'il est prêt à favoriser ses plans dans le domaine de la politique gouvernementale, puis, mettant brusquement ce Commandant en Chef à la retraite, en prenant prétexte du fait que, par l'intermédiaire du même tiers il expose ses désirs au Président du Conseil ? Je m'abstiendrai d'approfondir cette question. Je ne connaissais presque pas Lvoff, je ne savais rien au sujet de ses pourparlers avec M. Kérensky, son rôle fut pour moi une surprise et tout ce que je sais là-dessus je le tiens d'autres personnes. L'accusation qui pèse ici sur M. Kérensky est très lourde. Ce n'est pas à moi de définir le véritable rôle de Lvoff. C'est à Lvoff lui-même qu'il incombe de l'établir complètement, clairement, sans réticences d'aucune sorte. Ses déclarations devront être confrontées avec celles de M. Kérensky. Alors

seulement il sera possible d'établir un jugement définitif sur cette question obscure et ambiguë. J'espère que la « Commission Extraordinaire » dispose de tous les documents nécessaires.

Ainsi donc, sur les cinq questions fondamentales qui sont à la base de « l'affaire Korniloff », je suis obligé de répondre trois fois dans un sens défavorable à M. Kérensky.

Oui, M. Kérensky fut informé à temps du complot de la Stavka et ne prit aucune mesure.

Non, le général Korniloff ne prit pas part au complot.

Non, M. Kérensky n'a pas vérifié le texte de l'ultimatum de Lvoff.

Pour les deux autres questions je suis dans le doute. Je ne sais pas si M. Kérensky ne m'a pas induit sciemment en erreur lorsqu'il m'a dit, le soir du 26 août, avoir déjà envoyé le télégramme de mise à la retraite du général Korniloff. Je ne sais pas non plus si, en réalité, M. Kérensky n'a pas provoqué le général Korniloff, par l'intermédiaire de Lvoff, à se prononcer au sujet d'un changement de ministère, et de l'établissement d'un Directoire ou de la dictature. Je suis persuadé que, tôt ou tard, M. Kérensky sera obligé de répondre à toutes ces questions, non pas dans un livre ou dans un article de revue, mais en présence de tous les documents et de toutes les dépositions des témoins.

Et je comprends la question que me pose M. Kérensky : « Comment se fait-il, M. Savinkoff, que connaissant l'attitude pour le moins double de Kérensky au cours de sa lutte avec Korniloff, comment se fait-il que vous ayez été avec Kérensky et non pas avec Korniloff? » J'ai déjà répondu à cette question dans mon article. Mais je le répète une fois encore : je défendais le Gouvernement Provisoire, non pas parce que j'avais confiance en M. Kérensky ou que je ne croyais pas au général Korniloff, je défendais le Gouvernement Provisoire parce que j'estimais que l'insurrection armée du général Korniloff était une faute, sinon un crime.

Que M. Kérensky se souvienne de notre dernière conversation le 31 août, au Palais d'Hiver. Je lui dis alors que non seulement j'estimais le général Korniloff, mais que j'avais une grande sympathie pour lui et que lui — M. Kérensky — je ne l'estimais pas. Je lui dis aussi que, malgré cela, durant les

« journées Korniloff », j'étais avec lui et non pas avec le général Korniloff, car l'intérêt de la Russie primait tout et que la patriotique et valeureuse insurrection de l'intègre général Korniloff ne pouvait fatalement avoir que les conséquences qu'elle eut en réalité : la désorganisation définitive de l'armée russe, et j'ajoutai que dorénavant je ne travaillerais plus jamais avec M. Kérensky.

L' « affaire Korniloff », et le problème du rôle qu'y joua M. Kérensky, sont-ils épuisés par les questions posées plus haut ?

Il reste une question encore, la plus importante peut-être : *Qu'a fait M. Kérensky, comme Président du Conseil et comme Ministre de la Guerre, pour lutter contre le bolchévisme menaçant et, s'il n'a rien fait, cette coupable inertie n'a-t-elle pas poussé le général Korniloff à un acte de désespoir, à l'insurrection armée ?*

Le « prikaze » n° 1 a commencé la désorganisation de l'armée russe. Cette désorganisation s'est révélée d'abord dans les combats du Stokhod, puis dans l'insuccès de l'offensive de juillet, puis à Tarnopol, puis à Moonsund et à Riga. L'armée est devenue la proie des Bolchéviks. L'arrière aussi. Les troubles persistants dans les régiments de réserve et la tentative de soulèvement bolchévique de juillet en fournissaient la preuve. La Russie vacillait. On pouvait pressentir déjà la honte de Brest-Litovsk et l'effondrement d'un grand Etat.

Qu'a fait M. Kérensky pour empêcher ces calamités? La réponse n'est que trop claire. Je rappellerai cependant trois cas. En mai 1917, lorsque, comme commissaire auprès de la VIIe armée, je me trouvai en présence des troubles du 7e corps sibérien et lorsque la moitié de ce corps décida de quitter le front pour rentrer dans ses foyers et que 10.000 hommes, avec des fusils et des mitrailleuses, se rendirent à l'arrière, j'ai télégraphié plusieurs fois à M. Kérensky en demandant des instructions. *Je n'en reçus point. M. Kérensky ne répondit à aucun de mes télégrammes.* J'arrêtai la marche des insurgés par la force, sous ma responsabilité propre, et je ne reçus de M. Kérensky ni approbation, ni blâme. Voilà le premier cas. Voici le second. En juillet, les Bolchéviks firent une tentative d'insurrection à Pétrograd. Elle fut écrasée. Les chefs furent-ils punis ? Non. *Deux mois après ils étaient remis en liberté.*

Voici enfin le troisième cas. Fin août, la garnison de Viborg se révolta et procéda à la noyade de ses officiers. Sur les lieux, on placarda une affiche : « Ecole de Nage des Officiers ». *Les auteurs de cette noyade furent-ils punis ? Jamais.*

M. Kérensky a fait preuve d'inertie envers les Bolchéviks. Mais quel concours un véritable patriote, comme le général Korniloff, rencontra-t-il auprès de lui ? Trouva-t-il le moindre encouragement dans ses efforts pour faire renaître l'armée russe ? Trouva-t-il une aide ? Non. Il ne rencontra que méfiance, apathie et, qu'il me soit permis de le dire : *bavardage*. M. Kérensky a-t-il compris ses fautes et ses crimes à l'heure où le général Korlinoff, offensé et souffrant pour la Russie, se décidait à marcher sur Pétrograd ? A-t-il essayé de s'entendre avec le général Korniloff ? *Non.*

Il fit mettre le général Korniloff aux arrêts, à Bykhov, et se rendit aux « Soviets » pour prononcer des discours et se vanter d'avoir écrasé « l'hydre de la contre-révolution ».

En étudiant l' « affaire Korniloff », l'historien futur établira les responsabilités de chacun : celles de M. Kérensky, celles du général Korniloff et les miennes. Peut-être découvrira-t-il quelques circonstances atténuantes pour M. Kérensky ? Je veux l'espérer. Mais je suis persuadé qu'en lisant ce qu'écrit aujourd'hui M. Kérensky, l'historien futur qui traitera de son rôle dira que presque deux ans après les « journées Korniloff », le pauvre M. Kérensky n'avait pas encore compris ce qu'il avait fait, que dans la conscience de sa lourde responsabilité devant la Russie le pauvre M. Kérensky ne souffrait pas de ses fautes et ne se condamnait pas pour ses crimes, mais qu'il tentait au contraire d'accuser et d'injurier ceux qui ne partagèrent pas ses fatales erreurs. Et je plains M. Kérensky.

BORIS SAVINKOFF.

LES TROUBLES MENTAUX DE GUERRE

—

La guerre a multiplié les désastres et les désordres, auxquels le rétablissement de la Paix exige qu'il soit promptement porté remède. Les combattants, qui rentrent diminués dans leur personnalité physique ou même intellectuelle et morale, peuvent estimer qu'entre toutes les victimes il n'y en a pas dont le cas mérite davantage des mesures de réparation. Tandis que pour leurs camarades valides la vie reprend avec ses chances diverses, mais ses espoirs toujours possibles, eux sentent sur leurs désirs d'action, de succès, de jouissance peser l'entrave de leur infirmité.

Mutilés, ils passent devant les Commissions de Réforme et c'est tant pour la perte d'un bras, tant pour une jambe, tant pour la vue, compensations bien insuffisante, même si le taux de la pension pouvait combler exactement l'écart des gains avant et après la blessure. Du moins l'infirmité de l'amputé ou de l'aveugle est-elle facile à constater et partielle. Son cas réglé, il peut développer tout ce qui lui reste d'aptitudes, se trouver une situation professionnelle, s'y consolider.

Mais le déficit peut être à la fois moins apparent, et beaucoup plus funeste dans ses conséquences. Sans avoir supprimé ni un organe ni une fonction particulière, il peut atteindre la constitution mentale du sujet, compromettre son activité virtuelle et le rendre impropre aux formes plus ou moins complexes de la vie professionnelle ou sociale. Ni l'examen pour ainsi dire statique du sujet par une Commission ou par un Jury, ni même sa mise en observation dans un établissement hospitalier ne peuvent toujours faire dépister des troubles,

que la pratique de l'existence, la nécessité d'une adaptation continue aux conditions changeantes de la vie ne tardent pas à révéler, mais au détriment du malade et en le mettant trop souvent dans l'attitude la plus défavorable. Les insuffisances dont il souffre ont vite fait, dans les relations normales des hommes entre eux, de s'appeler vice, paresse, inconduite, fraude et simulation.

La guerre n'a fait que multiplier des cas déjà connus. Un ouvrier couvreur tombe d'un toit ; bien qu'il guérisse en apparence parfaitement bien, il semble ensuite qu'il y ait en lui quelque chose de cassé ; il ne peut plus se remettre à la besogne ; il garde pour tout ce qui est de son métier une sorte de phobie dont il ne veut pas convenir et qu'il prend l'habitude de cacher en gouaillant et d'oublier dans l'ivrognerie : cette observation d'une vérité puissante est celle de Coupeau dans l'*Assommoir*. Les conséquences d'un accident ne mènent pas nécessairement l'ouvrier à cette extrême déchéance. Mais souvent, il en garde, très longtemps après le moment où il est physiquement rétabli de ses blessures, des troubles pour lesquels Brissaud avait créé le nom de sinistrose. La sinistrose s'apparente de près à une variété d'accidents, dont la floraison sous l'influence des combats a été si abondante qu'elle a parfois fait méconnaître certains désordres plus profonds : il s'agit de ces manifestations dont les travaux de Babinski sur le pithiatisme nous avaient fait déjà concevoir le mécanisme et les méthodes curatives.

§

Sont pithiatiques les manifestations qui guérissent par simple persuasion. Mise à l'épreuve de cette formule, l'hystérie n'a plus rien conservé de ses fanstasmagories singulières, qui se sont toutes résolues en symptômes pithiatiques. La thérapeutique, qui supprime l'infirmité en supprimant la croyance du malade à son infirmité, a révélé quelle en était la véritable origine ; l'effet disparaît avec sa cause et persisterait s'il n'était pas un simple résultat de la suggestion. Le succès a donc justifié Babinski du reproche qui lui fut adressé de commettre une sorte de paralogisme en définissant une maladie par son traitement. En réalité, sa définition n'est autre chose qu'une hypothèse expérimentale, une formule d'expérience. L'hypothèse est vérifiée puisque l'expérience a réussi. Mais les cas

innombrables de pithiatisme que la guerre a produits, le milieu qu'elle leur créait, les méthodes de guérison rapide et de récupération précoce qu'elle semblait exiger, ont appris à reconnaître que si l'accident hystérique s'explique par la suggestion, la suggestion elle-même dépend d'un terrain et de circonstances qui lui sont antérieurs, et sur lesquels la persuasion ne peut donc pas avoir d'influence.

Des hommes qui sortaient de la zone des combats sans fin, qui avaient été pris dans des bombardements, des éclatements d'obus, des spectacles de mutilation, de sang et de mort, arrivaient dans les ambulances, blessés ou non, mais incapables de remuer leurs membres, le tronc cassé, ou disant ne plus sentir, ne plus entendre ou ne plus voir ; aphones, muets ou aphasiques ; sans souvenirs, ayant perdu la mémoire de leur accident, de leurs campagnes, de leurs connaissances professionnelles, de leur propre histoire, de leur nom, de leur personnalité ; et l'examen révélait que ces hommes n'étaient plus actuellement victimes que de leur conviction d'être véritablement infirmes. Mais leurs paralysies, leurs attitudes vicieuses, leurs anesthésies, leurs amnésies, dont ils ignoraient l'origine purement imaginaire, avaient pour effet de les soustraire à l'existence de périls et d'effrois dont ils gardaient encore sur eux l'impression terrifiante ; et dans le calme de l'hôpital beaucoup restaient fermés à des arguments qui, en les guérissant, les renvoyaient à leur poste de combat. Combien leur résistance inconsciente au rétablissement des fonctions atteintes ne devait-elle pas l'emporter encore sur celle que Brissaud dénonçait jadis chez les accidentés du travail en instance d'indemnités ou de pensions !

De là vient que les méthodes d'abord préconisées par Babinski ont subi durant la guerre d'assez grosses déformations. Il avait insisté sur la nécessité de traiter par la persuasion plutôt que par la suggestion les victimes de la suggestion. Opposer suggestion à suggestion ne pouvait aboutir, pensait-il, qu'à les débarrasser d'un accident particulier en développant l'espèce de crédulité d'où précisément vient le mal ; c'était aménager le terrain pour toute une éclosion d'autres accidents. Il recommandait par suite de s'adresser à la raison du malade, il voulait qu'on lui démontrât par le fait et par l'exemple que ses organes étaient parfaitement en état de fonctionner et

qu'on le soutînt dans l'effort à donner, en prenant pour point d'appui les motifs d'ordre pratique ou moral qu'il pouvait avoir de souhaiter sa guérison. Mais ce point d'appui faisant le plus souvent défaut, tant que la guerre menaçait ses victimes de les ressaisir sitôt rétablies, le souci de récupérer dans le minimum de temps un nombre maximum de combattants fit qu'à la persuasion fut substitué dans bien des cas l'emploi de la coercition.

Il faut dire que les résultats immédiats ont pu sembler tenir du prodige. Sous l'effet de la décharge électrique, le paralytique se mettait à marcher, le courbe-tronc se redressait, le sourd entendait, le muet parlait, l'étudiant se rappelait son latin. Certains s'émerveillaient de leur propre guérison et n'estimaient pas l'avoir payée trop cher de la souffrance qu'ils avaient dû subir. Mais l'espèce d'intimidation qu'elle avait exercée sur les centres nerveux du patient, cette cure catastrophique, surajoutant ses effets à ceux de la catastrophe qui les avait d'abord mis à mal, ne semble pas avoir accru leur résistance. Les récupérations ainsi obtenues ont été des plus précaires. L'ébranlement qui sert à supprimer les accidents a bien des chances de porter une nouvelle atteinte à l'intégrité psychique du sujet.

§

Une démonstration directe de ce fait restera impossible, tant que nos méthodes seront trop grossières pour atteindre les conditions physiologiques des états mentaux. Pourtant que le pithiatisme, purement fonctionnel dans le détail de ses manifestations, relève de prédispositions ayant un substratum organique, l'hypothèse non seulement paraît vraisemblable, mais elle a reçu, des cas nombreux produits par cette guerre, un commencement de démonstration. Constitutionnelles, elles se dérobent à l'analyse, mais, acquises et surgissant d'un accident connu, elles ont la même évidence qu'un résultat d'expérience.

Sans doute il ne serait pas encore très probant de noter que très souvent un trouble pithiatique, c'est-à-dire guérissant par la persuasion, a commencé par être organique : un paraplégique, par exemple, présente d'abord des signes certains de méningo-myélite, puis les signes rétrocèdent, disparaissent et l'impotence fonctionnelle persiste. Certains tremblements pi-

thiatiques ont une origine analogue, le sujet ayant d'abord tremblé pour des raisons organiques ou émotives et ayant continué à trembler alors que toute cause émotive ou organique a depuis longtemps disparu. Beaucoup d'anesthésies sensorielles ou sensitives relèvent encore de la même cause, et notamment certaines anesthésies auditives, d'abord rebelles à toute cure par la persuasion, puis y cédant un beau jour. On pourrait citer bien d'autres exemples d'un accident organique ou d'un accident émotionnel se muant en accident d'auto-suggestion : le malade y hérite de lui-même, suivant l'expression de Lasègue, et il réalise d'autant mieux un trouble paralytique ou anesthésique qu'il n'a qu'à le continuer. Mais pour si facile et si naturel que paraisse le passage de l'un à l'autre, l'hiatus est pourtant irréductible, car il reste que, la cause initiale ayant disparu, l'effet persiste, et il faut, de toute évidence, qu'il y ait eu substitution insidieuse ou du moins inaperçue d'une autre cause à la première.

La nécessité de la définir est, sinon plus impérieuse, du moins plus manifeste dans les cas où les accidents, guérissables par la persuasion, ont été dès le premier instant des accidents d'auto suggestion ; c'est-à-dire que le malade les a eus d'emblée, comme tels, non pas en héritant d'un trouble organique, mais en prenant pour point de départ de ses auto-suggestions la difficulté légère et réelle qu'il a rencontrée dans l'exercice de telle ou telle fonction. Les muets guéris, par exemple, donnent de leur mutisme des raisons très différentes, mais invoquent presque toujours pour l'expliquer une cause à la fois insuffisante et réelle. Un certain nombre parlent d'une constriction de la région œsophago-pharyngo-laryngée quelquefois si forte qu'elle leur paraît gêner considérablement la déglutition. Cette constriction est en rapport manifeste avec l'émotion initiale, et comme elle gêne plus ou moins les mouvements du larynx, les sujets s'imaginent que la phonation est devenue impossible : ils font par auto-suggestion de la paralysie des cordes vocales. D'autres invoquent une gêne respiratoire, une oppression qu'on peut constater *de visu* : « manque d'air », expliquent-ils avec un certain laconisme. Il arrive aussi qu'un peu de laryngite détermine à chaque tentative de phonation une légère douleur, qui est interprétée par le sujet comme une impossibilité absolue de parler. La douleur égale-

ment crée les courbe-troncs. Ce sont habituellement des hommes qui ont été pris dans un éboulement; sur lesquels est tombé une forte charge, dont l'attitude ployée et comprimée a pu se prolonger quelques instants ou quelques heures : la contusion reçue, l'élongation forcée de muscles vertébraux, avec l'anémie qui en résulte, rend pénible dans la suite tout effort de redressement. Ils en concluent que cet effort leur est à jamais interdit. Il y a ainsi chez tous ou presque tous une petite gêne, « une épine » plus ou moins bien localisée, à laquelle l'auto-suggestion accroche un trouble plus étendu et plus achevé et qui n'est au fond qu'un trouble mental.

La fonction supprimée par le mécanisme mental de la suggestion peut être enfin une fonction mentale : tels ces cas d'amnésie globale, d'amnésies électives, d'aphasies sensorielles et motrices dont le caractère auto-suggestif a été établi par la guérison. Le malade, momentanément obnubilé, a éprouvé qu'il ne pouvait évoquer certaines catégories de souvenirs ou de mots, sans donner un effort dont il ne s'est pas senti capable. Il en a conclu à leur disparition totale et absolue. Ces cas où la suggestion est mentale aussi bien dans son objet que dans son mécanisme mettent, mieux que tout autre, la recherche de ses conditions organiques à l'abri d'assimilations vicieuses et d'interprétations erronées.

Or ils ont avec la confusion mentale un double rapport : c'est un effet de la confusion que cette difficulté de l'effort dont le malade se fait un obstacle insurmontable et définitif. Et la facilité avec laquelle il s'en laisse imposer par une impression passagère d'impuissance, cette plasticité et cette inertie, conditions essentielles de la suggestibilité, relèvent de l'engourdissement et de la torpeur, où la confusion semble plonger, entre toutes, les fonctions de contrôle et d'initiative, par lesquelles l'activité psychique se déploie, et maintient l'équilibre de la conscience avec le monde extérieur. L'esprit des confus ne sait plus évoluer dans le temps et dans l'espace ; ils sont désorientés. Leur vie de relation est profondément atteinte, les objets n'existent plus pour eux que très imparfaitement, leurs perceptions sont troubles, incomplètes, ralenties : la sensation qui vient à se faire jour en eux les domine exclusivement, ou s'il lui arrive de grouper autour d'elle quelques éléments qui la complètent et l'achèvent, c'est, comme dans

le rêve, par l'effet d'attractions purement subjectives ou fortuites et non par l'opération incessamment vigilante de la perception. Il n'y a pas d'état qui puisse mieux que la confusion s'approprier et se prêter aux effets de l'auto-suggestion.

§

Effectivement c'est presque sans exception sous toutes les manifestations pithiatiques, quelle qu'en fût la modalité, que les troubles confusionnels ont pu être décelés. La signification de ce fait devient d'autant plus grande que la suggestion suppose un état de confusion relativement légère, et susceptible par suite d'être méconnu. Ni la confusion avec délire onirique, ni la confusion avec stupeur ou asthénie profonde ne se prêtent au développement d'une suggestion. C'est seulement lorsque les confus sortent de leur délire ou de leur torpeur, lorsqu'ils sont capables de remarquer un trouble, de l'exagérer, de le fixer, que l'auto-suggestion devient possible, et c'est pourquoi, chez les grands confus, les accidents d'auto-suggestion sont toujours post-confusionnels et se produisent au moment de la convalescence, une fois terminée la période de confusion aiguë.

Le rôle que nombre d'auteurs reconnaissent à l'émotion dans la génèse des suggestions ne fait que souligner celui de la confusion. Comme la confusion, l'émotion ne doit pas être trop aiguë ni trop profonde pour que l'auto-suggestion se produise. Dans l'émotion, comme dans la confusion, les fonctions supérieures de contrôle et de coordination mentale sont paralysées. Ces analogies cliniques répondent à une relation plus fondamentale qui explique l'étroite parenté de la confusion et de l'émotion, la similitude facile à constater de leurs effets immédiats et de leurs séquelles : c'est que leurs conditions physiques et organiques se rapprochent, au point d'en devenir indiscernables.

Les troubles confusionnels sont, en effet, caractéristiques de toutes les intoxications. Souvent l'intoxication et l'infection sont difficiles à déceler derrière les manifestations de la confusion mentale, mais l'analogie nous oblige à les admettre et à les chercher et c'est un principe accepté par les aliénistes que toute confusion mentale, quelle qu'en soit la variété clinique, et qu'elle soit asthénique ou délirante, doit y trouver ses con-

ditions profondes. Comme il est établi d'autre part qu'en bien des cas la confusion de guerre s'établit à la suite d'émotions violentes, il est nécessaire d'admettre que les émotions exercent sur l'organisme une influence toxique. L'émotion s'accompagne de modifications profondes de toutes les fonctions organiques, respiratoires, circulatoires, nutritives ; elle peut provoquer par là des phénomènes généralisés d'auto-intoxication en même temps qu'elle provoque vraisemblablement une intoxication spéciale des centres nerveux par l'épuisement et les troubles nutritifs qu'elle y détermine. Qu'il procède de la confusion ou de l'émotion, le pithiatisme, par l'intermédiaire de l'une ou de l'autre, tire donc son origine de certains désordres organiques, que la suggestion ne peut créer ni abolir comme elle fait de ses manifestations particulières ; et par suite ceux des accidents psychiques de guerre, qui sont manifestement les plus légers et qui pouvaient paraître faciles à effacer, représentent en réalité des séquelles, dont la durée ne peut se mesurer que par celle des lésions matérielles dont ils sont l'effet.

§

L'impossibilité d'observer directement les modifications de structure des centres nerveux, qui d'ailleurs seraient dans bien des cas trop fines pour nos méthodes actuelles d'investigation, ne laissent d'autre ressource que d'apprécier, d'après les forces vulnérantes elles-mêmes, la nature des lésions produites et leurs chances diverses de guérison totale, d'évolution progressive ou de simple persistance soit dans leur état présent, soit sous forme d'épines cicatricielles. Ce sont les effets de la déflagration, de l'explosion obtenue par le moyen des obus, bombes, torpilles, grenades ou mines, qu'il faut examiner, car ils impliquent tous les accidents de guerre, et ils sont les seuls qui, sauf les cas de blessures atteignant directement le crâne et l'encéphale, aient déterminé des troubles mentaux.

Les plaies causées par la force vive des projectiles entrant au contact et dans la profondeur des tissus se compliquent d'ébranlements, dont le corps et l'organisme subissent des actions variées. Les gaz de l'explosion développent en effet des poussées si rapides que les corps environnants, même quand ils sont gazeux comme l'air, n'ont pas le temps de se mettre

en mouvement pour y obéir graduellement ; l'air oppose alors à la détente des gaz des résistances qu'on peut comparer à celle d'une paroi fixe, et son action, quand il se déplace, est une action massive. D'autre part, les ondes explosives, produites par déflagration des couches de la substance explosive successivement atteintes par le choc, donnent naissance, dans les milieux environnants, à des ondes physiques qui se transmettent en y déterminant des compressions et des déformations subites, jusqu'au moment où le milieu est interrompu ; là ces compressions et déformations changent de mode et se transforment en mouvement d'impulsion, c'est-à-dire qu'elles reproduisent, plus ou moins affaibli suivant la distance, le choc qui leur a donné naissance. Mouvement de translation capable de projeter des corps à plusieurs mètres de distance ; pressions épuisant leur effet sur les parties molles de l'organisme, tels sont les résultats de l'explosion : il faut y ajouter la simple émotion causée par le spectacle de l'explosion. Ses conséquences ne sont pas les moindres.

Il est assez remarquable, en effet, que l'accident en apparence le plus brutal n'a souvent que des suites sans gravité : un soldat lancé en l'air retombe sur la tête ou de telle façon que le contre-coup de la chute fait subir à la masse cérébrale un ébranlement violent. La perte de connaissance dure peu ; dès qu'elle cesse, le malade revient très vite à la lucidité, il est conscient et orienté. Habituellement ce genre de commotion guérit sans laisser de séquelles, à moins que des lésions, et notamment des hémorragies souvent très minimes, parfois plus étendues, compactes et même capables de déterminer des lésions en foyer, ne deviennent le point de départ de désordres qui, dans un cas, s'atténuent rapidement, dans l'autre sont l'origine d'affections chroniques et graves.

La compression des parties molles sous l'impulsion des ondes explosives donne lieu de façon plus constante à des accidents sérieux et durables. Le choc aérien, outre qu'il exerce une pression violente et brusque sur les organes sensoriels, notamment sur ceux de la vue, de l'ouïe, de l'équilibre, sur la surface de la peau, sur les organes diffus de la sensibilité cutanée, et, à travers la paroi abdominale, sur les viscères et sur les nerfs de la sensibilité viscérale, notamment sur les nerfs des plexus solaires et hypogastriques, fait encore, par refoulement des

organes de la cavité pelvienne, augmenter subitement la pression de tous les réseaux vasculaires internes, y compris des réseaux cérébraux et médullaires. La réalité des hémorragies interterstitielles qui s'ensuivent est démontrée par la présence souvent constatée de sang et de pus dans le liquide qui est interposé entre les enveloppes membraneuses et les masses nerveuses de la moelle et du cerveau, leur constituant ainsi un milieu fluide, mobile, élastique et protecteur.

Enfin, lorsque l'explosion cloue certains sujets sur place par l'effet de ce que Dupré appelle ictus émotif, ou lorsque, par l'effet de ce que Dumas et Delmas dénomment raptus émotif, elle les jette dans un désordre de gestes qui tantôt expriment la terreur la plus extrême, tantôt se continuent en séries plus ou moins longues d'actes purement automatiques et parfois même s'achèvent en crises épileptiques, l'atteinte matérielle des centres n'est plus sans doute une résultante mécanique et directe des ébranlements subis ; il est présumable qu'elle représente une sorte de choc en retour et peut-être le contre-coup de réactions paroxystiques ou syncopales, que l'énormité de l'excitation et de l'émotion arrache aux divers systèmes réflexes de la vie organique et végétative ; mais elle est tellement réelle que ses conséquences sont durables : au raptus et à l'ictus succède d'ordinaire, sous forme d'hyperémotivité, un symptôme qui peut persister des mois et des années, quand ce n'est pas l'épilepsie qui fait son apparition.

§

La crise épileptique, lorsqu'elle est constatée, entraîne la reconnaissance du désordre certain que l'accident subi a comme inscrit dans les centres nerveux. Mais elle n'est pas toute l'épilepsie et l'épilesie n'est elle-même qu'un degré ou peut-être seulement une variété répondant à la gravité ou à la diversité des lésions nerveuses.

Beaucoup reviennent de la guerre épileptiques qui ne l'étaient pas avant. Chez un grand nombre il est possible, après coup, d'établir que sous le choc ils n'ont fait que céder à des prédispositions. Tel paraît être le cas de ceux qui ont fait leur première crise en plein ictus émotif : certains reconnaissent par exemple avoir présenté dans leur enfance de la chorée, affection sans doute très différente, mais qui a pu révéler ou

développer certaine aptitude aux accidents convulsifs. Même dans ce cas, le rôle efficient de l'émotion est bien mis en évidence par la tendance qu'ont fréquemment ces crises apparues sous l'impression de la terreur à s'espacer progressivement et peut-être à disparaître définitivement.

Les prédispositions jouent un moindre rôle, semble-t-il, quand l'épilepsie est la suite d'une commotion. Souvent elle se révèle quelques semaines seulement après l'accident, ce qui pourrait y faire voir le résultat de lésions se développant et s'organisant sur les destructions causées par le traumatisme.

Mais c'est dans les blessures du crâne et de l'encéphale que l'épilepsie atteint son maximum de fréquence et de gravité. Elle se manifeste par des crises convulsives, de préférence quand les circonvolutions motrices ont été touchées. Mais il y a également une épilepsie psychique qui peut rester pure de phénomènes convulsifs. Elle n'est pas toujours la moins redoutable. Ces pertes de conscience fugaces, qui, sous le nom de vertiges, suspendent un instant seulement l'activité du sujet et ne se traduisent extérieurement que par une certaine pâleur du visage, par la fixité des traits et du regard, sont, entre tous les accidents épileptiques, ceux dont la répétition mène le plus rapidement à l'obscurcissement graduel, au ralentissement, à l'inertie et jusqu'à l'abolition complète des fonctions intellectuelles.

D'autres fois, la vie de relation n'est pas suspendue en même temps que la vie consciente. Elle se poursuit automatiquement et souvent avec une apparence de parfaite coordination ; la conscience, quand elle revient, se trouve être totalement étrangère aux faits et gestes accomplis durant l'état second. Cette circonstance a parfois fourni de péripéties faciles l'imagination des dramaturges. Sans même aller jusqu'à l'absolue suppression de la conscience, la crise peut se traduire par une sorte d'excitation incoercible, de raptus et de vertige, déchaînés dans tel ou tel domaine de l'affectivité ou des instincts.

Elle laisse habituellement derrière elle une lassitude physique, un dégoût moral qui ajoutent encore aux troubles permanents du caractère, dont trop souvent souffre l'épileptique. Quel qu'en soit le substrat organique, cet état mental a pratiquement de grandes analogies avec celui que présentent

fréquemment les victimes non épileptiques d'une émotion de guerre, d'une commotion ou d'un accès confusionnel. Le sinistré, quand il revient parmi ceux qui le connaissaient avant l'accident, « ne leur paraît plus être le même » ; il est à la fois apathique et nerveux, indifférent et absorbé, parfois aussi semble obsédé d'une indéfinissable anxiété ; il a de brusques sursauts et, presque sans prétexte, des paroxysmes émotifs qui l'épuisent ; il s'effraye des besognes les plus simples, comme si leur complexité le paralysait ; perpétuellement débordé par les situations qui devraient lui être le plus familières, il se montre indolent, suggestible et instable. Une de ses réactions habituelles dans la vie militaire est la fugue ; dans la vie civile il quitte sa place et disparaît sans motif. Le mécontentement qu'il ressent de son impuissance, de son aboulie, de sa dégradation progressive se tourne soit en griefs contre les autres, soit en désir de s'oublier lui-même : il y emploie tous les moyens et particulièrement l'alcool.

§

Combien la guerre n'en a-t-elle pas fait, de ces éclopés psychiques, pour qui les situations les plus ordinaires de la vie sont devenues trop escarpées ! Quelque effort qu'on puisse faire pour les hisser, ils ne tardent pas à se laisser glisser : rarement ils ont pu se tenir dans les emplois qui leur avaient été trouvés. Après un échec ou deux, leur confiance, qui n'avait déjà que des éclairs bien brefs, s'éteint complètement.

Ils ont pourtant des droits, puisque réduits à cet état par un accident de guerre. Mais leurs droits ont été souvent bien insuffisamment reconnus par les Commissions de Réforme, car il ne leur manquait rien de visible. Leur infirmité, leur inaptitude à vivre d'une vie normale ne pouvait se révéler qu'à l'épreuve de la vie ; elle est d'ailleurs sujette à varier et à évoluer, et il est impossible de reviser chaque fois qu'elle se modifie le taux de leur pension.

La rigidité qu'ont nécessairement les mesures administratives, même lorsqu'elles sont des plus minutieuses, ne saurait convenir à des malades éminemment indolents, irritables, et que la moindre difficulté dépite. Mais le sentiment de leur abandon ne risque-t-il pas de faire que parfois ces victimes ne se cherchent à leur tour une victime, à la façon dont

un persécuté devient un persécuteur ? La justice et l'intérêt exigent qu'il leur soit porté secours.

Ce sont des infirmes qui éprouvent le besoin d'être un objet continu de soins et d'attention. Incapables de soutenir les conditions d'une existence libre et sans appui, ils sauraient encore moins se confondre avec la clientèle des hôpitaux ou de l'asile. Les aptitudes qu'ils ont pu conserver méritent d'être protégées, tout autant que leur déficit mental. En dehors d'offices créés à leur intention, pour qu'ils y trouvent les conseils, les secours, les soins, le réconfort dont ils se sentent avoir besoin, il faut des établissements où, dans le calme de la campagne, ils puissent venir se soustraire aux agitations, aux fatigues, aux déceptions, aux tentations d'une existence qui n'est plus faite pour eux, et s'employer suivant leurs aptitudes à des travaux qui entretiennent et conservent leur vigueur physique et morale. C'est à cette œuvre que s'emploie la Ligue d'Assistance aux Blessés Nerveux de la Guerre.

D[r] G. DUMAS,
Professeur à la Sorbonne.

D[r] HENRI WALLON,
Agrégé de l'Université.

SIX MOIS DE RÉVOLUTION EN BAVIÈRE

—

Dans la fédération allemande si disciplinée, si docilement courbée sous le joug de la Prusse, la Bavière a toujours été l'élément indépendant.

En 1871 elle avait tenu à garder son armée à elle et ses timbres-poste à l'effigie de ses souverains. Après que le foyer d'opposition guelfe qui couvait sous la cendre au Hanovre se fut éteint, elle était demeurée, sinon la seule rebelle, du moins la seule qui eût parfois des velléités d'indiscipline. Mais la poigne des Hohenzollern la matait vite.

Elle n'avait point perdu tout souvenir de son passé, où sur les champs de bataille elle s'était heurtée maintes fois à la Prusse. Son peu de sympathie pour le Prussien était connu. La catholique Bavière avait un tempérament différent de la Prusse protestante. Enfin sa position géographique excentrique favorisait le maintien chez elle d'un esprit teinté de particularisme.

Aussi, lorsque, après quatre ans de guerre, où bien souvent les rivalités, les jalousies, les dissensions bavaro-prussiennes s'étaient fait jour, en particulier dans les domaines militaires et alimentaires, le prestige des Hohenzollern, symbole du Faustrecht prussien, se fut dissipé, Munich n'hésita pas à s'émanciper de la tutelle de Berlin.

Munich donna à Berlin l'exemple de la révolution; elle chassa la première sa dynastie régnante.

A côté de la Révolution allemande, la Révolution bavaroise

a sa vie distincte. Elle a sonné l'hallali des trônes; puis elle a semblé vite se stabiliser. Silencieuse au moment des journées sanglantes de janvier à Berlin, elle s'est réveillée en avril à l'heure où l'Allemagne s'apaisait.

Munich, au lieu de marcher dans le sillage de Weimar, s'en est écartée de plus en plus. Les deux révolutions, la bavaroise et l'allemande, sont nées à peu près ensemble, de causes semblables. Mais tandis que la première s'orientait continuellement à gauche vers des idées plus avancées, la seconde évoluait lentement et sûrement vers la droite. Un conflit entre les deux est latent, mais inévitable. Il a éclaté. Weimar a vaincu.

La Révolution bavaroise de novembre 1918 à mai 1919 comprend 3 phases :

1°) Révolution du 7 novembre 1918. — Gouvernement Kurt Eisner.

2°) Révolution du 21 février 1919. — Consécutive à l'assassinat d'Eisner. Gouvernement de coalition.

3°) Révolution du 7 avril 1919. — L'Anarchie.

Afin de voir clair dans ces événements, il est nécessaire de jeter d'abord un coup d'œil sur les partis politiques qui les ont menés.

I

LES PARTIS POLITIQUES DANS LA RÉVOLUTION BAVAROISE

L'histoire bavaroise des six derniers mois nous montre que la Révolution a été faite par l'union spontanée de tous les partis opposants, qui, ainsi qu'il est de règle en toute révolution, dès qu'ils ont été au pouvoir, ont cessé de s'entendre. Les divisions entre les partis ont donc été toujours en s'approfondissant et se multipliant.

Actuellement la Révolution bavaroise a abouti un tel émiettement de toutes les forces révolutionnaires, que les noms qui désignent les différents groupes sont seulement des étiquettes, derrière lesquelles se trouvent des gens n'ayant point de programme homogène et nettement défini, des gens qui ne sont d'accord que pour détruire, et qui, si le bloc de leur parti triomphe, sont prêts à prendre les armes pour assurer la victoire de leurs idées personnelles contre les amis de la veille.

1° Les Contre-Révolutionnaires, comprenant le clergé, les

éléments militaires et bourgeois, désirent le retour à l'ancien état de choses. Mais en présence de la force du courant révolutionnaire, ils n'apparaissent pas au jour en parti fortement constitué. Sentant que leur heure n'est pas encore venue, ils se contentent d'intrigues souterraines. Leur seule besogne positive est l'assassinat d'Eisner.

2°) *Les Socialistes majoritaires*, dont les idées s'accordent avec celles de Weimar, sont pour le retour à des moyens légaux de gouvernement. Ils prêchent l'obéissance à Ebert, à la constituante de Weimar et au Landtag bavarois. Ils sont officiellement partisans d'une socialisation très lente. En réalité l'on compte parmi eux beaucoup d'hommes de l'ancien régime. Le fonds de leurs convictions est demeuré le même. Ils ne sont révolutionnaires que de façade.

3°) *Les Indépendants* sont les membres de l'ancien parti de Kurt Eisner, celui qui en novembre passait pour être le plus avancé. Ils regimbent contre le gouvernement de Weimar et le maintien au pouvoir des hommes de l'Empire; actuellement, il leur manque un chef.

4°) *Les C. O. S*, plus radicaux, veulent juxtaposer ou superposer au gouvernement légal, issu du Landtag régulièrement élu les comités d'ouvriers et de soldats, et sont pour le fonctionnement de tribunaux révolutionnaires.

5°) *Les Communistes*, qui d'ailleurs n'ont guère de communauté de vues sur leur idéal politique et social, s'apparentent par leurs idées et leurs sympathies aux bolchévistes. Lewyn, qui est leur chef, aspire à jouer dans son pays le rôle de Lénine. Certains veulent un partage du travail et de la production selon la capacité et les besoins de chacun. Leur communisme se borne à une répartition nouvelle de la production. D'autres veulent introduire le communisme dans l'industrie et en particulier dans l'administration des fabriques. D'autres enfin étendent leurs théories à l'agriculture. Tous veulent une rupture complète avec les hommes de l'ancien régime et sont hostiles à tout compromis, soit avec l'assemblée de Weimar, soit avec le Landtag bavarois.

II

LA RÉVOLUTION DU 7 NOVEMBRE ET LE GOUVERNEMENT D'EISNER

1°) *Causes de la Révolution bavaroise.* — Lorsqu'à l'au-

tomne 1918 les derniers espoirs d'un triomphe militaire de l'armée allemande se furent dissipés, c'est à Munich d'abord qu'éclata la Révolution de la défaite. Certaines causes de ce fait sont encore obscures. Mais dès maintenant quelques-unes apparaissent.

Pendant les mois précédents, des émeutes avaient déjà eu lieu à Berlin. Prématurées, elles avaient échoué. La répression en avait été implacable et sanglante. La rébellion en Prusse avait de ce fait perdu quelques-unes de ses têtes énergiques. Le souvenir de cette réaction était encore bien frais. Munich, au contraire, était demeurée calme jusqu'ici ; toutes ses forces révolutionnaires latentes étaient intactes.

Les révolutions prennent en général naissance dans les grosses agglomérations industrielles. L'on pouvait donc s'attendre à ce que ce fût au bassin de la Ruhr que s'en manifestent les premiers symptômes. C'est ce qu'avait bien compris le gouvernement allemand. Aussi, dans tous les centres de Westphalie la police était-elle nombreuse et en éveil ; des troupes sûres stationnaient ; les mitrailleuses étaient prêtes ; les éléments ouvriers de perturbations étaient déjà emprisonnés, ou du moins surveillés. Là le Gouvernement avait la force ; et ses agents étaient au courant de tout.

Il n'en était pas de même en Bavière. De la catholique et réactionnaire Bavière on se méfiait moins. On était habitué à l'entendre quelquefois protester ; mais on savait par expérience que ces criailleries n'étaient pas dangereuses. Et c'est justement parce qu'on la surveillait moins qu'elle eut plus de facilité pour entrer en révolution. La poigne des Wittelsbach n'était point aussi ferme que celle des Hohenzollern. Le particularisme bavarois interdisait l'intervention armée de la Prusse. De même qu'à la campagne, c'est souvent dans les granges lointaines et isolées que s'allument les incendies, c'est dans la Bavière excentrique qu'éclata tout d'abord, concurremment à la rébellion de la flotte de guerre, le mouvement révolutionnaire.

La Bavière, d'ailleurs, avait double motif pour se révolter. Elle voulait secouer le joug de l'Empire militariste. Elle voulait aussi secouer le joug de la Prusse, qui tant de fois, durant ces dernières années de blocus et de famine, l'avait sommée de lui envoyer des vivres. Et s'il était douloureux pour le Prus-

sien de n'avoir rien à manger, il avait été encore plus pénible pour le Bavarois rationné de voir ses vivres prendre le chemin du Nord. Il est en outre d'une psychologie bien naturelle que, au moment où une association s'effondre, celui qui toujours avait manifesté le plus d'indépendance d'esprit soit le premier à se révolter, à essayer de « tirer son épingle du jeu ». Voyant que le navire allemand faisait eau, il était logique que, avant le patron prussien, le rat bavarois tentât d'abandonner le navire.

Enfin sur les frontières de ce pays commençait à peser une crainte dont les autres États allemands étaient exempts. Les Bavarois se prenaient à redouter que, du fait de la débâcle autrichienne l'invasion italienne ne se dressât à leurs portes, compliquée peut-être par la menace d'une invasion française venue de l'Ouest. Se sentant plus en péril que les autres provinces, il était naturel que la Bavière donnât le signal de la Révolution.

2° *Révolution du 7 novembre.* — Les défaites des armées allemandes et la défection successive de la Bulgarie, la Turquie, l'Autriche, avaient porté au pouvoir Max de Bade, le prince socialiste. L'un des premiers actes du nouveau chancelier fut, pour se concilier les partis avancés, de faire mettre en liberté un grand nombre des détenus politiques. — Kurt Eisner, emprisonné pour sa participation aux grèves de janvier-février 1918, vit ainsi les portes de son cachot s'ouvrir. Il se trouva libre dans la rue où grondait sourdement la Révolution. Celle-ci manquait de chef. Elle prit Eisner. Acclamé, il harangue la foule, il la dirige ; à sa voix elle emporte d'assaut les casernes, le château royal. La dynastie régnante s'effondre, la République bavaroise est proclamée ; Eisner en est le président.

Dans cette journée triomphale, le vieux révolutionnaire est d'un coup à l'apogée de sa gloire. Tous les partis d'opposition à l'ancien régime se sont groupés autour de lui, se sont unis pour le porter au pouvoir.

Mais bientôt, lorsqu'il voudra passer à une œuvre positive, lorsqu'il voudra travailler à l'édification de la Bavière nouvelle, il se verra lentement, peu à peu, abandonné par tous.

3° *Gouvernement d'Eisner.* — Homme droit, franc, sincère, ayant un idéal de justice et de fraternité vraie, Eisner

avait de trop belles qualités pour demeurer le porte-paroles, le chef ou l'idole des Allemands. Pour réhabiliter en partie l'Allemagne nouvelle il ne voit qu'un moyen: avouer les fautes commises, les crimes perpétrés, les responsabilités encourues. Ainsi pourra-t-on peut-être regagner un peu de la confiance du monde. Il publie des documents secrets qui établissent la culpabilité de l'Allemagne dans le déchaînement du conflit mondial. De plus, au Congrès socialiste de Berne, il ose dire que l'Allemagne a maltraité les prisonniers de l'Entente, a conservé indûment les prisonniers russes, et n'a droit qu'à la pitié de ses ennemis. Il le déclare en sachant que c'est là « signer son arrêt de mort ». Car les Allemands et les révolutionnaires bavarois eux-mêmes n'osent pas regarder la vérité en face. Et c'est immédiatement contre Eisner, à cause de son attitude courageuse, une explosion de haines.

Plein de franchise dans sa politique extérieure, il est aussi plein de dignité dans ses relations avec Berlin. Il n'a pas oublié que tandis qu'il croupissait en prison, Ebert et Scheidemann demeuraient les fermes soutiens des Hohenzollern. Il n'a point confiance en eux. Il le leur dit. Il se montre indocile à leurs ordres. Il se dresse en égal en face d'eux. Il les menace de rompre toutes relations avec eux. Tendant alternativement le poing à Berlin et la main à l'Entente qui la lui refuse, il demeure seul, mais il ne modifie pas son attitude courageuse.

Ces événements se passent alors que la campagne électorale bat son plein. On élit les députés à l'Assemblée nationale allemande et au Landtag bavarois. Les contre-révolutionnaires ne lui pardonnent pas d'avoir été le chef de la journée du 7 novembre. Les pangermanistes lui reprochent d'avoir dévoilé au monde les turpitudes allemandes. Les majoritaires l'incriminent de repousser tout compromis avec les hommes de l'ancien régime. D'autre part il a ouvertement refusé toute transaction avec les communistes, et il a fait de l'opposition aux C. O. S. dont le nom seul suffit à lui rappeler les malheurs de la Russie. Les partis de gauche, comme ceux de droite, l'abandonnent. Les révolutionnaires, après le triomphe de novembre, se désunissent.

Eisner est battu aux élections du Landtag bavarois. Respectueux des volontés du peuple, lorsque cette assemblée se réunit,

le « Dictateur », au lieu d'essayer un coup de force, s'apprête à lui remettre sa démission. C'est ce moment que la contre-révolution, trop hâtive, a choisi pour l'assassiner. Le 21 février, à 10 heures du matin, Kurt Eisner tombe frappé mortellement par les balles du comte Arco-Valley ; sa prophétie de Berne est réalisée. Les vérités qu'il a dites l'ont tué.

Après avoir été trois mois et demi maître des destinées de la Bavière, il disparaît, mais son œuvre demeure. C'est lui qui a proclamé la première République en Allemagne. Il a dressé Munich face à Berlin et à sa succursale Weimar. Il a montré que la Bavière ne sera point la servante docile de la Prusse.

III

RÉVOLUTION DU 21 FÉVRIER. — GOUVERNEMENT DE COALITION

1° *Révolution du 21 février.* — Les plus farouches ennemis d'Eisner étaient les pangermanistes et les partisans d'un régime allemand centralisé, les majoritaires dociles à Weimar, les fidèles de la dynastie déchue. Le meurtre dont il est victime, et où on les accuse d'avoir trempé, provoque une violente réaction contre eux.

Brusquement, ce peuple révolutionnaire, sans distinction de nuances, voit qu'en frappant Eisner c'est la Révolution que l'on visait. Les socialistes majoritaires sincères, les indépendants, les partisans des C. O. S., voire certains communistes, se sentent menacés, se rapprochent, forment bloc. La Diète où Eisner était en minorité est un moment frappée de suspicion. Les C. O. S. se substituent brusquement à elle, arrêtent des otages; puis, par peur d'une réaction de la droite, on s'essaye à constituer un gouvernement de coalition.

2° *Gouvernement de coalition.* — Les C. O. S. décident de transiger avec tous ceux qui voudront leur prêter appui ; ils se rapprochent des indépendants et tentent de collaborer avec les communistes ; ils cherchent à réaliser un accord avec la Diète. Ils la convoquent. Un ministère est formé, doté de pouvoirs étendus, assisté de 3 délégués des C. O. S. Ceux-ci ont le droit de soumettre à la Diète des projets de loi.

Le gouvernement de coalition socialiste de gauche fonctionne. Cependant, tandis que, en novembre, la campagne avait suivi la capitale sans hésitation, cette fois-ci il n'en est pas

de même. Les villes acclament en général cette deuxième révolution; mais les paysans y demeurent hostiles; certaines contrées menacent même Munich de blocus. Premier signe que la force de la Révolution s'atrophie, puisqu'elle ne peut que difficilement se faire obéir partout. Il lui manque d'ailleurs un chef, une impulsion unique, une volonté ferme, une intelligence éclairée.

Sans ce chef, et sans unité profonde, le gouvernement de coalition porte en lui des germes de mort, qui se développeront à mesure qu'il voudra faire œuvre positive. La Révolution tend à s'émietter.

3° *L'œuvre du gouvernement de coalition.* — Dans ses rapports avec l'Allemagne, le nouveau gouvernement (bien qu'il soit présidé par l'un des plus modérés de la coalition, le socialiste Hoffmann) se distingue par son indépendance à l'égard d'Ebert et de l'assemblée de Weimar. Il se refuse à céder à l'Empire les chemins de fer bavarois; cela pour des raisons financières et personnelles. Une absorption de ce genre ne pourrait avoir lieu « qu'après la signature d'un accord accepté par le Landtag bavarois ». Il ne veut pas sanctionner les décisions d'Empire relatives à l'organisation de la future armée allemande, et déclare qu'au contraire la Bavière désarmera le plus vite possible. Allant plus loin, il interdit tous les bureaux d'enrôlement, toutes annonces ou affiches s'y rapportant. Il donne l'ordre de créer une milice sur des bases nouvelles, et il dissout « l'ancienne armée ».

Au point de vue social, le Landtag décide de confier l'étude et l'exécution de toutes mesures à prendre à un « Comité central économique »; celui-ci, présidé par le Dr Neurath, projette une socialisation totale dans toutes les branches de la vie économique et propose notamment une loi obligeant tout le monde à fournir un certain travail, une loi obligeant les producteurs à s'organiser et à placer leurs organisations sous le contrôle de l'Etat, une loi rendant l'organisation syndicaliste obligatoire; d'autres lois sur l'expropriation des propriétés foncières dans les villes et les campagnes, des propriétés industrielles, des exploitations, des transports, etc... Au point de vue de l'enseignement, des décrets enlèvent au clergé tout droit de contrôle et d'inspection dans les écoles.

La diète bavaroise, réunie à Munich le 17 mars, sanctionne

cette politique dans son triple caractère, — séparatisme (en restant dans le cadre de l'Empire allemand), socialisation, anticléricalisme.

4° *Chute du gouvernement de coalition.* — Mais le gouvernement Hoffmann se trouve vite en butte aux attaques des partis extrêmes. Le décret sur l'instruction publique a réveillé l'activité de l'opposition cléricale. Le projet de socialisation inquiète tous les éléments bourgeois et modérés. D'autre part, les C. O. S., ayant goûté au pouvoir conçoivent le désir de ne plus le partager avec la Diète qui les gêne ; et ils reprochent au Ministère de ne pas parler assez haut contre certaines décisions de l'Assemblée Nationale. Enfin, les communistes groupés autour de Lewyn veulent en finir avec cette politique de demi-mesures. Tous les politiciens de faible envergure et de conscience douteuse, voyant le gouvernement tenter de maintenir l'ordre auquel ils n'ont rien à gagner, sentent en eux des convoitises égoïstes s'allumer. Et les pêcheurs en eau trouble apportent leur concours aux éléments de perturbation, espérant, à la faveur d'une émeute trouver quelque emploi en vue ou quelque enrichissement appréciable.

En outre, Hoffmann, qui est à la tête du Gouvernement, n'a pas la poigne nécessaire pour brider ces passions et ces appétits.

Ceux-ci croissent encore du fait de la misère à laquelle la République bavaroise n'a pu remédier. La cherté de la vie et la famine sont mauvaises conseillères. Les éléments irréfléchis du peuple sont prêts à combattre un gouvernement qui ne leur a donné, malgré les promesses, ni pain, ni viande, ni richesse.

Enfin, telles certaines maladies, les révolutions sont contagieuses. Notre Révolution française de 1848 avait allumé des incendies dans toute l'Europe. Le bolchévisme russe tente d'en faire autant. A la fin de mars il vient d'envahir la Hongrie. Le voici plus proche. Rien d'étonnant que la Bavière subisse son attraction. Bela Kun ne sera-t-il pas le trait d'union entre Lewyn et Lénine ?

Dissociation des forces révolutionnaires qui ne croient plus à une réaction, manque de chefs de valeur à la tête du ministère, accroissement de la misère, contagion du bolchévisme, telles sont les causes qui amènent, avec la chute du

gouvernement de coalition, de nouvelles journées sanglantes.

IV

LA RÉVOLUTION DU 7 AVRIL ET L'ANARCHIE

Dans cette nouvelle période, les éléments révolutionnaires vont se dissociant, s'émiettant de plus en plus. Aucun parti n'est maintenant assez fort pour écraser les autres ; aucun ne se groupe derrière un chef qualifié ; aucun ne possède une majorité indiscutable ; aucun n'a en mains les moyens de remédier à la misère croissante.

D'ailleurs, il n'y a plus maintenant une révolution bavaroise ; il y a des révolutions partielles. La province n'obéit plus à la capitale. Chaque district, chaque ville a son gouvernement, qui est en plus ou moins bons termes avec les voisins.

Et certains partis se rendent si bien compte de leur impuissance à imposer leurs vues politiques à toute la Bavière, que l'idée d'un séparatisme interne prend naissance. La Franconie et la Souabe parlent de cesser tous rapports avec Munich.

Après les partis socialistes bavarois c'est la Bavière elle-même qui semble prête à s'émietter.

1° *La révolution du 7 avril.* — Trouvant le gouvernement Hoffmann trop faible, trop « bourgeois », trop inféodé à Weimar, les partis socialistes avancés refusent de lui continuer leur collaboration. Dans la nuit du 6 au 7 avril, la République des Soviets est proclamée à Munich au palais des Wittelsbach, en présence du comité central et des délégués des trois partis socialistes d'extrême gauche : indépendants, C. O. S., communistes. La chambre bavaroise est déclarée dissoute. Les ministres sont remplacés par des « commissaires ». Les C. O. S. prennent le pouvoir et se déclarent responsables vis-à-vis du peuple.

Ils fixent leur programme de la façon suivante :

Ils contrôleront toute la vie économique. Ils décident d'arrêter les membres influents de la bourgeoisie et de la presse. Une armée rouge sera organisée. Un tribunal révolutionnaire réprimera sévèrement toute tendance réactionnaire. Des rapports fraternels seront immédiatement établis avec les peuples russe et hongrois. Toutes relations sont rompues avec le gouvernement d' « Ebert-Scheidemann-Noske-Erzberger qui, sous couleur de socialisme, poursuivent la politique capi-

taliste et militariste de l'ancien empire allemand effondré ».

Tous les immeubles sont nationalisés comme en Russie et on laisse à chaque ménage deux pièces seulement. Les autres pièces seront données aux ouvriers et soldats sans logement.

Les stocks de produits alimentaires au-dessus d'une certaine quantité sont réquisitionnés...

La campagne assiste inactive, mais hostile, à cette nouvelle révolution. La plupart des villes reconnaissent le gouvernement des soviets. Seules Bamberg et Nuremberg restent fidèles à l'ancien gouvernement. Celui-ci s'est transporté dans la première de ces villes. Il déclare qu'il est et restera le détenteur du pouvoir légal. Le 8 avril, le Landtag bavarois, qui l'a rejoint dans sa nouvelle résidence, réitère les mêmes déclarations. Le corps de volontaires de la nouvelle armée bavaroise vient aussi à Bamberg. Weimar, Karlsruhe, Stuttgart reconnaissent le gouvernement Hoffmann comme seul légitime.

Il y a donc, dès lors, en fait, deux Bavières, deux capitales, deux gouvernements.

Mais le bloc des socialistes d'extrême gauche continue à se dissocier.

À peine la République des Soviets a-t-elle été proclamée que les dissensions recommencent entre les C. O. S. et les communistes dirigés par Lewyn, Muhsam, Landauer. Ceux-ci, le 11 avril, déclarent le gouvernement des soviets renversé et le remplacent par un directoire de dix membres, dont cinq ouvriers et cinq soldats.

Pendant ce temps, le gouvernement Hoffmann se décide à prendre les mesures devant lesquelles il a tout d'abord hésité. Se rendant compte qu'avec les seules troupes bavaroises dont il dispose il n'est pas assez fort pour reconquérir sa capitale, il se résigne à chercher appui au dehors. Les Wurtembergeois, d'abord, qui sont ses plus proches voisins, lui envoient 7.000 hommes. Mais pour être sûr du succès il doit faire plus. Il s'adresse à Ebert, et celui-ci met à sa disposition des troupes d'Empire, composées en majorité de Prussiens. Alors, dès le 15 avril, les mesures militaires préparatoires à l'encerclement et à la prise de Munich commencent. Elles sont lentes; aucun des deux adversaires ne semble pressé d'engager la lutte. Surpris et inquiets de voir qu'ils ne sont pas sui-

vis par le pays et que l'appui des grandes villes, sur lequel ils comptaient, leur fait défaut, les deux partis extrémistes de Munich se rapprochent un moment et travaillent de concert. Mais bientôt les C. O. S. avec Toller, Klingelhofer et Maenner refusent de suivre dans leurs excès les communistes Lewyn, Levine-Nissen et Akelrod. Prévoyant l'issue de la lutte que prépare Hoffmann, ils veulent engager des négociations avec lui, et, faute de pouvoir faire triompher leurs idées, ils abandonnent le pouvoir.

Les communistes restent donc seuls en face des troupes d'Hoffmann. L'issue du combat n'est pas douteuse.

2°) *Restauration du gouvernement Hoffmann à Munich.* — Le 29 avril, l'offensive contre Munich commence. Un Prussien, le lieutenant-général von Owen, prend le commandement en chef des opérations militaires. — Nouvelle preuve que les Bavarois manquent de chefs! La marche concentrique des armées gouvernementales s'opère sans grandes difficultés. Les communistes opposent d'abord peu de résistance.

Le 1er mai, les premières unités bavaroises entrent dans la capitale. Les terroristes, sachant que tout rebelle pris les armes à la main est fusillé, cherchent alors à vendre chèrement leur vie. Pendant plusieurs jours, en des îlots où ils se sont retranchés, ils se défendent désespérément.

Certains de leurs chefs, Egelhofer et Sontheimer, sont passés par les armes. Les chefs des C. O. S., Toller, Maenner et Klingelhofer, qui avaient abandonné le pouvoir quelques jours auparavant, sont arrêtés.

Le 5 mai, enfin, la fusillade cesse dans les rues de Münich; la victoire du gouvernement Hoffmann est consommée. La Révolution bavaroise est ligotée par la Révolution allemande à laquelle elle avait été jusqu'alors si indocile. La Bavière turbulente et insubordonnée rentre dans le giron de l'Empire; la Munich d'Hoffmann obéit aux ordres d'Ebert, comme celle des Wittelsbach se ployait jadis aux volontés des Hohenzollern.

Cette docilité est-elle définitive?

Hoffmann a reconquis sa capitale; réussira-t-il à la garder? Dès le jour de sa victoire, ceux-là mêmes qui lui faisaient précédemment grief de sa longue inaction et de son inertie commencent à lui reprocher d'avoir agi. L'apparition des trou-

pes étrangères a réveillé le particularisme et révolté l'amour-propre national des Bavarois. Ceux-ci se sont indignés de voir le gouvernement des socialistes majoritaires rentrer à Munich « dans les fourgons des Prussiens ».

Le 6 mai un journal badois écrivait déjà :

De gros nuages noirs s'amassent au-dessus de la tête des libérateurs. Des rumeurs menaçantes se font entendre à l'adresse des troupes prussiennes, qui sont accusées d'avoir commis des actes atroces. Les cadavres des victimes coupables et non coupables gisent par centaines dans les cimetières et les rues... La situation est plus grave qu'elle ne le fut jamais à Berlin. Le particularisme renaît et grandit. Cette victoire sanglante pourrait bien tout renverser et détruire ce qu'elle devait sauver. — Certains insinuent que cette intervention « étrangère » était inutile, et que, sans elle, Munich se fût, quelques jours plus tard, soulevée elle-même contre ses tyrans, qu'elle eût, par ses propres moyens, jetés bas.

Aussi sentant gronder l'orage séparatiste, Bamberg et Weimar se hâtent de proclamer : « Les troupes prussiennes ne resteront en Bavière que le minimun de temps nécessaire pour affermir l'ordre rétabli. »

Si elles demeurent, on craint que leur présence ne réalise à nouveau, en un soulèvement général contre elles, l'union de tous les Bavarois. Si elles partent, comme leur appoint seul a donné la victoire aux socialistes majoritaires, il est à redouter qu'Hoffmann, livré à ses propres moyens, ne soit pas assez fort pour garder le pouvoir.

Selon une formule célèbre, « l'ordre règne » à Munich. Rien ne permet de croire que c'est pour longtemps.

MARCEL FONTAINE.

NACH PARIS !

Me trouvant l'an dernier en Suisse, j'eus l'occasion de causer avec quelques officiers allemands internés. L'un d'eux me parut assez naïf et moins arrogant que les autres. Il me conta ses aventures. Mobilisé dès le début de la guerre, deux fois blessé, il avait été fait prisonnier à Verdun. Il attendait avec impatience la fin des hostilités. Il avait, en Prusse, une famille qu'il désirait retrouver et une fiancée que, bien que fort détérioré, il comptait encore épouser. Je ne donne ici que la première partie de ses souvenirs. Elle se termine à la Marne et à sa première blessure. Je n'userai point de la supercherie habituelle des romanciers qui, en pareil cas et se figurant qu'on les en croira davantage, déclarent avoir reçu ou trouvé un manuscrit, rapporter mot pour mot un récit ou l'avoir transcrit sous dictée. Je ne dirai rien de semblable. Je ne prétends point reproduire, ni suivre pas à pas la relation de mon narrateur. Je me suis borné à prendre des notes. Après quoi, me substituant à mon Boche, je raconte à mon tour son histoire, à ma manière.

I

Qui m'eût dit, aux premiers jours de ce beau mois de juillet 1914, alors que les bras de la Saale coulaient si mollement entre leurs prairies sous les ruines pittoresques du vieux château de Halle, et que tout le long de la Promenade la bonne ville universitaire alignait ses maisons aux toits roux, ses édifices studieux, qui m'eût dit que, peu de semaines plus tard, ce tranquille séjour se bouleverserait tout à coup de

rumeurs belliqueuses, retentirait d'appels aux armes et frémirait tout entier au roulement des tambours et sous le grondement régulier des trains militaires ?

Tout fier d'avoir heureusement terminé ma première année d'université, je me disposais à jouir d'un repos bien gagné dans notre belle propriété estivale du Harz. Le nombre important des tonnelets de bière que j'avais dû ingurgiter durant ces études, non moins que les livres lus, les cahiers remplis et les cours entendus, m'en imposaient l'agréable devoir. J'avais en outre rapporté de Halle une belle balafre, que j'exhibais orgueilleusement et qui, me couturant du haut du menton jusqu'au bas de l'oreille, ne constituait pas un moindre témoignage de mon assiduité aux auditoires et de mon ardeur pour la culture allemande.

Je me prélassais donc sans scrupule et fort content de moi-même dans la quiétude de cet heureux début de vacances, fumant tout le jour de gros cigares de Brême à bague dorée, agaçant mes sœurs, caressant mes chiens, saccageant à coups de stick les fleurs du parc, inspectant les domaines paternels, pêchant la truite dans l'onde jaillissante de l'Ilse, ou paradant et faisant le beau dans la rue principale du petit bourg.

— Comme il est bien ! comme il est distingué ! murmurait-on sur mon passage.

— Bon matin, Herr Wilfrid ! me saluaient les commerçants du lieu, ployés sur leur ventre à l'entrée de leurs boutiques.

Je les couvrais d'un petit signe protecteur et satisfait.

D'autres fois, digérant dans ma chambre, je passais un coup d'œil désœuvré sur mes livres ; j'en parcourais les rangées et les titres, reconnaissant mes manuels et mes dictionnaires, mon Gœthe, mon Kœrner, mon Nietzsche et mon Gobineau, ma Bible et mon *Commersbuch*, sans négliger ces ignobles romans français dont tout étudiant qui se respecte se doit de détenir quelques-uns sur le rayon secret de sa bibliothèque.

D'autres fois encore, coiffant le chapeau mou à plume de coq de bruyère et empaumant la canne à corne de chamois, j'allais excursionner dans la fraîche vallée de l'Ilse ou à travers les sites romantiques du Harz. Je longeais le torrent ou je gravissais les monts. Je me dirigeais par d'agrestes

vallons pleins de cascades vers la butte rocheuse et les bonnes auberges de l'Ilsenstein ; ou, ployant mon jarret à de plus importants exercices, j'escaladais les escarpements abrupts du Brocken, d'où se découvraient à mes yeux enchantés, comme sous le coup de balai des sorcières de Walpurgis, le panorama grandiose des forêts et des gorges, les cimes de la Wolfswarte, du Rehberg, du Koboldskopf, de la Rosstrappe, la plateforme légendaire de l'Hexentanzplatz, puis la plaine immense bordée de l'ourlet d'Elbe et, tout au loin, les taches brillantes d'Erfurt, de Cassel, de Brunswick, de Hanovre et l'ombre légère et bleue des tours de Magdebourg.

Mais, le plus souvent, pris de velléités plus sociables, je me dirigeais sur Goslar. Vingt minutes de bicyclette ou une heure et demie de marche ombragée m'y conduisaient. Dans le décor séculaire de ses monuments, la petite cité mélangeait avec grâce ses maisons médiévales à ses villas modernes. On y respirait la paix bourgeoise et la majesté de l'histoire. Goslar ! C'est là qu'avaient séjourné Henri et Barberousse ; c'est là que l'on montrait encore, dans la Maison des Empereurs, vieille de neuf cents ans, le trône impérial du XIIe siècle. Mais c'était là aussi, — et voilà principalement ce qui m'y attirait, — c'était là que résidait la belle Dorothéa von Treutlingen, fille unique du conseiller de cour Otto von Treutlingen, blonde, rose, grasse, âgée de dix-neuf ans et, pardessus tout, ma fiancée.

Fiancée, c'était peut-être beaucoup dire : nous ne l'étions encore que secrètement. Mais les relations de nos deux familles, la tacite complaisance avec laquelle le conseiller de cour aussi bien que mon père, le conseiller de commerce Hering, et ma mère, Mme la conseillère de commerce Hering, toléraient mes assiduités, semblaient m'autoriser à considérer mon choix comme agréé et à libérer ma conscience du soin d'en dérober l'expression sous un trop prudent mystère. J'étais heureux et j'étais ardent.

Ma belle Dorothéa habitait une somptueuse villa située non loin de la Maison des Empereurs. J'en abordais le perron avec ivresse et un flot de chaleur inondait mon cœur. Le carillon de mon coup de timbre se mêlait au bruit de son piano, qui martelait un farouche appel de Wagner ou une assourdissante symphonie de Mahler. Elle me recevait dans son petit salon,

décoré de meubles de Munich, ou au jardin, tout flambant de gros zinnias doubles et de soleils de Californie. Je mettais un long baiser sur son poignet charnu.

— O Dorothéa, disais-je, encore deux ans de l'université de Halle et je serai docteur; j'obtiendrai un bon poste du gouvernement et nous pourrons nous marier.

— Wilfrid, murmurait-elle de sa voix profonde, mon cher Wilfrid, j'attendrai le temps qu'il faudra. Voulez-vous prendre un verre de bière?

J'acceptais; elle en prenait un avec moi, contemplant avec amour ma balafre, et je lui contais des histoires d'étudiants. Ah! quelles heures délicieuses! Je lui parlais de mes camarades, de mes cours, de mes professeurs, de la joyeuse vie que nous menions et des prouesses que nous accomplissions. Je l'initiais à nos mœurs universitaires et à nos rites bachiques. Je lui dépeignais les costumes et les insignes des corporations, les vestes étroites à brandebourgs, les gants à crispins, les hautes bottes à l'écuyère montant sur la culotte blanche, les rubans, les écharpes, les bierzipfel, les cerevis brodés d'or, les casquettes innombrables et aux couleurs diverses, bleue pour Saxonia, verte pour Gustphalia, rouge au galon or et bleu pour Hannovera, violette à liseré rouge et blanc pour Alemania, et celle de Teutonia, celle de Cimbria, celle de Brunswiga, celle de Thuringia. Je lui décrivais le local où s'assemblait le corps dont je faisais partie, sa tourelle à créneaux surmontée de notre bannière, sa statue en pied d'un chevalier armé, sa grande salle de kneipe aux murs décorés de sabres, de rapières, d'écussons, de grandes pipes de porcelaine, de cornes énormes bordées d'argent, de portraits de Bismarck, de Moltke, de Guillaume Ier, de Guillaume II, ainsi que des silhouettes noires de tous nos anciens, coiffés du deckel orange. Puis je lui détaillais nos séances de kneipe, les flots de bière blonde que nous absorbions au commandement et selon les pures traditions du rituel de Leipzig, les chopes à couvercle d'étain ciselé et les cruchons de faïence ornementés de devises, les chants du *Commersbuch* vociférés en chœur, les *Gaudeamus*, les *Ssassa geschmauset*, les *Alt Heidelberg*, les cris et les hurlements se croisant de toutes parts avec les appels à boire : *Prosit! Sauf! Ich komme nach! Rest! Steig in die Keschenkt! Geschenkt!* et les mémorables exploits

de notre valeureux Fuchsmajor, le gros von Pumplitz, surnommé Falstaff, étudiant de quinzième année, qui engoulait régulièrement ses vingt litres par soir, sans avoir besoin de passer une seule fois au vomitorium.

— Seigneur Dieu! s'écriait alors la belle Dorothéa avec admiration. C'est magnifique! Vous n'en feriez pas autant, j'en suis sûre.

— Pas maintenant, c'est certain. Mais l'année prochaine, répliquais-je, j'espère bien y arriver.

Alors, pour maintenir mon prestige, je lui narrais pour la centième fois l'histoire de ma balafre, ma première balafre.

Nous nous mesurions dans une salle de bal sise à une demi-heure de la ville, au Giebichenstein. Chaque samedi, c'était un défilé de voitures chargées d'étudiants, chantant, sifflant, plastronnant, jurant, au milieu des claquements des fouets et du charivari des trompes d'automobiles. Les duels commençaient à sept heures du matin et duraient jusqu'au soir. Au bout de trois mois, j'avais eu l'honneur d'être admis à y assister; au bout de six, on m'avait fait celui de me désigner pour soutenir le défi porté par ma corporation à la Saxonia. J'étais aux anges. Tout droit, la poitrine gonflée sous le plastron, le tablier de cuir au ventre, le brassard au bras, le bandage d'ouate autour du cou, sur les yeux les grosses lunettes noires armaturées de fer, je pris vaillamment position devant mon adversaire. « *Silentium für die Mensur!* » cria l'arbitre. Les seconds se garèrent. « *Auslegen!* » commanda le directeur du combat. Les rapières se mirent en garde. « *Los!* » Patata! patata! rapatatata! En moulinet, par-dessus les têtes, les poignets gantés faisaient tournoyer les deux énormes lames. Les aciers se choquaient, se cognaient avec un bruit terrible, rebondissaient l'un sur l'autre, éraflaient les crânes et les visages. Les faces se tuméfiaient sous leurs coups. Entre les reprises, on constatait les blessures. Un tampon de coton aux doigts, l'arbitre venait cérémonieusement les toucher. « Un sang pour Teutonia! deux sangs pour Saxonia! » annonçait-il. Puis les rapières, toutes rouges, reprenaient leur tournoiement violent. Sept « sangs » avaient déjà été comptés sur moi, légères et superficielles éraillures au front, au nez, au cuir chevelu, qui cependant suffisaient à faire dégouliner jusque sur mes chaussures d'abondants filets vermeils, et je

m'apprêtais à poursuivre sans broncher la « partie », quand tout à coup j'avais reçu cette immense balafre qui, me fendant largement la joue du haut en bas et m'inondant d'un vaste flot de sang chaud, avait mis honorablement fin au combat. Saxonia était victorieuse. Mais combien j'en étais fier ! Et tandis que le chirurgien, son binocle sur le nez, aseptisait la plaie et de sa forte aiguille en recousait grossièrement les lèvres, je songeais avec ravissement au lustre qu'allait me valoir cette première épreuve et qu'au bout de deux ou trois autres assauts pareils, j'aurais brillamment conquis l'enviable dignité de Bursch. Aussi, le lendemain dimanche, ne voyait-on que moi, sur la Promenade, à l'heure de la musique militaire, lorgnant insolemment la foule, toisant les bourgeois, bombant le torse devant les demoiselles de Halle, tout roide d'orgueil, la tête prise dans mes linges de pansement et puant l'iodoforme à quinze pas.

La belle Dorothéa écoutait ce récit avec un intérêt toujours renouvelé. Toute pâle d'émotion, elle se jetait à mon cou et, emportée par l'enthousiasme jusqu'à me tutoyer, elle s'écriait :

— Tu es un héros !

Un héros, certes, je pensais bien en être un ; mais en ce moment, en cette heure d'intimité délicieuse, dans ce petit salon où nous étions seuls tous les deux autour de nos chopes de bière et la main dans la main, mon héroïsme se fondait en un sentiment plus tendre, bien que non moins noble à mes yeux : l'amour.

C'est au retour d'une de ces promenades enchanteresses à Goslar que m'attendait, un jour, la surprise la plus imprévue. Ce jour-là, autant le préciser tout de suite, était le 25 juillet. Tout en regagnant paisiblement la maison, je songeais avec bonheur au souriant avenir qui s'ouvrait devant moi, tandis que le crépuscule commençait à nuancer de teintes moins vives le penchant de la forêt. Je trouvai mon père, le conseiller de commerce Hering, plongé comme d'habitude dans la lecture du *Berliner Tageblatt*, pendant que mes sœurs brodaient sagement au crochet et que ma mère, Mme la conseillère de commerce Hering, penchée sur son secrétaire de bois de rose, griffonnait sa correspondance. L'heure du repas du soir approchait et rien ne paraissait devoir distinguer ce jour des

précédents, sinon la félicité renouvelée qu'il m'avait value, quand Johann, notre domestique mâle, vint me remettre un pli qu'un gendarme avait apporté pendant mon absence.

Je l'ouvris d'un doigt détaché, le prenant déjà pour quelque banale contravention de pêche ou telle autre futilité analogue; mais à peine y avais-je jeté les yeux, que j'éprouvai une violente contrariété. Je n'y vis d'abord qu'une chose : mes vacances brusquement interrompues.

C'était un ordre de l'autorité militaire d'avoir à rejoindre mon régiment, à Magdebourg, où je devrais être rendu le 27 juillet au soir à six heures.

Bien que le papier affichât à l'angle cette recommandation: « Strictement secret », je le tendis, comme je le devais, à mon père.

Celui-ci, abandonnant son *Berliner Tageblatt* qui resta largement étalé sur ses genoux, le prit, l'examina, le lut et le relut, puis, après avoir longuement réfléchi, tandis qu'un ample pli bridait son front, prononça ce seul mot :

— Mobilisation.

— *Ach was ?* s'écria ma mère en se retournant d'un bloc sur son tabouret à vis.

Mes deux sœurs étaient debout, leur crochet à terre. Tout le monde s'exclamait, s'étonnait, s'agitait, tandis que je restais fort interdit de ma subite importance.

— *Ja wohl*, c'est comme cela, expliquait solennellement mon père. Voilà notre Wilfrid rappelé sous les drapeaux. Pour moi, la chose est claire. Devant les complications de la situation internationale, notre gouvernement, se rangeant aux conseils de la prudence, commence à mobiliser l'armée allemande.

— Est-ce qu'il va y avoir la guerre ? questionna ma mère anxieusement.

— Dieu et l'Empereur sont seuls au courant. Moi, je n'en sais rien.

— Que dit le *Berliner Tageblatt ?*

— Le *Berliner* pense que les événements sont très graves, que l'Allemagne doit montrer qu'elle est vraiment l'Allemagne, sortir sa poudre sèche, tenir son poing haut dressé et empêcher ces faquins de Français et ces bandits de Russes de se moquer de nous.

— Et il a raison, m'écriai-je, saisi d'une ardeur belliqueuse. Nous autres, Allemands, nous ne craignons que Dieu et nul autre.

— Bien dit! ponctua mon père. Au reste, je ne pense pas que les choses aillent si loin : il suffit généralement de parler fort pour que cette vermine s'apaise aussitôt.

— Dieu le veuille! fit ma mère qui tremblait déjà pour moi.

Johann, le domestique, venait, sur ces entrefaites, d'ouvrir à deux battants la porte de la salle à manger et annonçait :

— La table est couverte.

Mais cela ne mit pas fin, on le conçoit, à cette intéressante conversation, qui se prolongea pendant tout le souper et dans la soirée qui suivit. Les petites truites de l'Ilse, produit de ma pêche du matin, les nouilles renflées à la crème, le rôti de porc à la compote d'airelles ne recueillirent pas leurs marques d'approbation habituelles, tant la préoccupation générale était vive. Mon père, le conseiller de commerce, s'était mué en un politicien de haute volée, qui en eût remontré à M. de Bethmann-Hollweg. Ma mère s'affolait, s'énervait, posait vingt fois les mêmes questions, ne parvenant pas à comprendre comment il se trouvait des gens assez fous pour oser résister à la puissance allemande et assez dénués de conscience pour vouloir empêcher ce bon empereur François-Joseph de tirer une vengeance méritée de ces assassins de Serbes. Mes sœurs criaillaient, péroraient, enfilaient leurs naïvetés comme les perles de verre de leurs colliers. Il n'était pas jusqu'à Johann qui, tout en accomplissant automatiquement son service, ne donnât les signes d'une visible inquiétude.

— Qu'avez-vous Johann? lui demanda enfin mon père.

— C'est que... pardonnez-moi, monsieur le conseiller de commerce, c'est que, s'il y a la guerre, moi aussi je devrai partir.

— Quel âge avez-vous, Johann?

— Trente-huit ans, monsieur le conseiller de commerce.

— Vous faites partie de la landwehr. Quel est votre corps?

— Le dix-septième, monsieur le conseiller de commerce, celui de Dantzig.

— Alors, c'est contre les Russes, mon ami, que vous irez vous battre.

— C'est que, monsieur le conseiller de commerce, ce sont d'affreux sauvages. On dit que les Cosaques mettent à la broche les petits enfants.

— Et bien, mon ami, avec une bonne baïonnette au bout de votre fusil, vous serez en mesure de les embrocher à leur tour.

— Quelle horreur! glapit ma mère, toute prête à prendre une crise de nerfs.

Mais quand nous fûmes de nouveau réunis au salon, autour de la table de thé, que les cigares s'allumèrent, que le kirschwasser brilla dans les verres à liqueur, tandis que les portes-fenêtres ouvertes sur la forêt endormie nous envoyaient l'odorante fraîcheur de la nuit, le calme se fit peu à peu dans les esprits et l'on finit par conclure que tout cela se passerait sans doute fort bien et qu'au bout de quinze jours, la France rentrée sous terre, la Russie muselée, la Serbie triomphalement occupée du Danube au Balkan par les armées de Sa Majesté Apostolique, la maison paternelle me reverrait reprendre tranquillement le cours de mes vacances interrompues.

Malgré ces prévisions rassurantes, ma nuit fut plutôt perplexe et je ne dormis guère. Je songeais à cette grande caserne de Magdebourg, où, au sortir du gymnase, j'avais fait mon volontariat d'un an. J'en revoyais la vaste cour quadrangulaire, avec ses hauts murs ocre percés de centaines de petites fenêtres régulières, ses bassins de pierre, ses trois arbres maladifs et son sol de terre battue qui s'ornait en son milieu d'une statue en fonte de l'empereur Guillaume I[er] sur un socle de stuc. Je revoyais la salle d'exercice avec sa sciure de bois, ses rateliers de fusils et ses engins de gymnastique; les chambrées de soldats, une par escouade, avec les lits plats alignés et les files d'armoires à l'ordonnance; le local des sous-officiers, au rez-de-chaussée de l'aile gauche de la caserne; le casino des officiers, dans une avenue voisine, avec son porche élégant, son vestibule à l'antique, sa galerie de fête et sa salle à manger gothique où chaque jour, sanglé, correct, immobile et silencieux, j'étais admis à m'asseoir au bas bout de la table pour prendre mon repas de midi en compagnie de mes supérieurs.

Vie mécanique, fatigante et monotone. Mais quand ma période d'instruction se fut terminée par quinze jours de grandes manœuvres d'armée sur l'Elbe, et qu'au cours de la triomphale revue qui les clôtura j'eus défilé, la jambe haute et le pied tendu, en tête de la demi-section dont on m'avait confié le commandement, devant le tertre où, dans la brillante escorte de son état-major, se cambrait l'uniforme éblouissant de S. M. l'Empereur Guillaume II, j'éprouvai jusqu'au fond de mon être, pendant que montaient de tous côtés les éclats des cuivres tonnant le *Deutschland, Deutschland über alles*, l'intense et magnifique orgueil de me sentir un soldat allemand.

Et maintenant, qu'allait-il m'advenir ? Quel allait être mon sort, et avec le mien celui de mon régiment, celui de l'armée, celui de l'Allemagne, celui du monde ? Quelles conversations allaient se tenir autour de la longue table du casino des officiers ? Quel air aurait le colonel von Steinitz, derrière ses sourcils épais et sa grosse moustache hérissée ? Quels discours nous tiendrait notre chef de bataillon, le major von Nippenburg, du haut de sa parole tranchante et de ses lèvres rases ? Quels jurons partiraient des dents gâtées du capitaine Braumüller, mâchant son éternelle cigarette ? Quels changements se seraient produits dans mon ancienne compagnie ? Y reverrais-je le premier-lieutenant Poppe, plus que jamais mordant, rogue et sarcastique, le lieutenant Schimmel, couturé comme un damier, le lieutenant von Bückling, élégant, corseté, pommadé et le monocle à l'œil, le sergent-major Schlapps et le vice-feldwebel Biertümpel, les sergents Krebs, Schmauser, Schweinmetz et Buchholz, les sous-officiers Brandenfels, Schuster, Quarck, Dickmann et cette immonde et magnifique brute de Michel Bosch, surnommé Wacht-am-Rhein, pour sa constante habitude, quand il était saoul, de brailler au milieu de ses renvois, de ses hoquets et de ses déjections les strophes enflammées de cet hymne patriotique ? Retrouverais-je ceux avec lesquels je m'étais plus ou moins lié, ceux que, dans le cadre de la discipline et le ménagement de la hiérarchie, je pouvais nommer mes amis, le lieutenant Kœnig, l'enseigne Wollenberg, l'exempt Lothar et les trois autres volontaires du bataillon, Max Helmuth, Otto Fuchs et le baron Hildebrand von Waldkatzenbach, aussi prétentieux que son nom était long et sa noblesse parcheminée ?

Tous ces souvenirs me remontaient en foule au cerveau, tandis que l'inquiétude commençait à m'oppresser et queje me retournais dans mon lit sans dormir. Au canon des manœuvres se substituait étrangement dans ma tête le canon de la guerre: la guerre dont je me représentais déjà en images vives le tumulte et l'ardente mêlée ! Je sentais peu à peu venir le rêve ou le cauchemar. Je m'endormis enfin au petit jour d'un sommeil éreinté. Quand je me réveillai, très tard, je me trouvai couvert de sueur : j'étais entré le premier dans Paris et je venais de rapporter à ma chère Dorothéa, en guise de cadeau de noces, le trésor de la Banque de France. Le chocolat que Johann m'avait apporté à l'heure habituelle était froid sur la table et le soleil inondait ma chambre.

L'après-midi de ce même jour, qui était un dimanche, je ne pus m'empêcher de pédaler jusqu'à Goslar, pendant que ma mère préparait ma cantine.

Dorothéa me reçut avec de grands témoignages d'affection, mais non sans étonnement, vu ma visite de la veille.

— Je pars demain, lui dis-je ; vous ne me reverrez pas avant quinze jours.

— Mon Dieu, Wilfrid, où allez-vous ?

— A Magdebourg.

— Qu'allez-vous faire à Magdebourg ?

— Je suis appelé pour une période d'instruction militaire.

Cela pouvait être vrai. J'avais, en effet, à accomplir encore, à la suite de ma libération, deux périodes de huit semaines pour être nommé officier de réserve. J'aurais donc pu me contenter de cette explication. Mais me rendant bien compte que ma convocation, dans ce cas, n'aurait pas été libellée de la sorte et qu'il s'agissait certainement d'un appel extraordinaire, je m'écriai tout à coup, saisi d'une émotion trop naturelle et du besoin de mettre de la solennité dans mes adieux :

— Je mens, Dorothéa, ce n'est pas pour une période d'instruction que je suis appelé : je crois qu'il va y avoir la guerre.

— La guerre ! s'exclama-t-elle bouleversée. La guerre ! *Herrgott !*

Et s'élançant du côté de la porte, elle se mit à crier :

— Papa ! papa ! il va y avoir la guerre !...

Je l'arrêtai tout effaré, me souvenant du « strictement secret » de l'ordre de mobilisation.

— Non, non, dis-je, il ne faut pas qu'on le sache... Personne ne doit savoir encore... Je viens secrètement vous faire mes adieux.

— *Herrje !* que vais-je devenir ?

Je ne cherchai pas à rassurer Dorothéa. Il me plaisait de la voir pleurer, s'effondrer, jugeant de son amour par ses larmes et ne voulant pas qu'il fût supposable, devant elle, que je ne partisse pas réellement pour la guerre.

— Je vous rapporterai des bijoux français, fis-je. Car j'espère bien avoir le plaisir de tuer quelques officiers. Ils portent tous, paraît-il, des bracelets, des bagues, des breloques de prix et l'on en voit, dit-on, ornés de boucles d'oreilles.

— De boucles d'oreilles !... susurra-t-elle dans ses pleurs.

— Je vous en enverrai, déclarai-je.

— Oh ! oui, oui, des boucles d'oreilles !... Vous me le promettez ?

— Je vous enverrai aussi des cartes postales datées de tous les lieux de nos victoires.

— Mais, dit-elle, si c'est vous qui êtes tué ?

— Alors, fis-je avec un grand geste, vous vous direz que je serai mort glorieusement pour la patrie allemande et vous me pleurerez toute votre vie.

— Oh ! plus que ça, gémit-elle, jusque dans l'éternité !

C'est en de tels propos que nous nous entretînmes pendant une heure, fréquemment entrecoupée de cette exclamation qu'elle me lançait en même temps que ses beaux bras autour du cou, ni plus ni moins que quand je lui contais l'histoire de ma balafre :

— Tu es un héros !...

Doux souvenirs ! moments inoubliables !

Et quand fut venu celui de la séparation et qu'après lui avoir fait jurer à nouveau de ne pas divulguer ce terrible secret de la guerre, j'eus pris pour la dernière fois congé d'elle, j'emportai comme un miel à mes lèvres le goût de son premier baiser sur la bouche.

O ma Dorothéa !...

Il avait été décidé, pour ne pas prêter aux commentaires de

la population, que mon père m'accompagnerait seul à la gare, en chapeau de paille et les mains dans les poches, comme s'il s'agissait pour moi d'une courte excursion. Ainsi fut fait. Johann nous suivait, à cinq pas de distance, portant ma valise.

Le train s'annonça. Nous le vîmes paraître au déclin de la courbe. Il vint se ranger le long de la petite gare. Il était passablement plus long que d'habitude. Je me dirigeai vers une voiture de seconde classe. Des chants sortaient des wagons de troisième.

— *Einsteigen !... Fertig !*

— Bon voyage, mon fils Wilfrid !... Au revoir dans quinze jours !...

Le train s'ébranla, cracha sa fumée, tandis que mon père, le conseiller de commerce Hering, saluait du mouchoir et que le domestique Johann ôtait dignement sa casquette.

II

Le trajet jusqu'à Magdebourg n'est pas long. Après Ilsenburg, il y a Wernigerode, puis Dannstedt, puis Halberstadt, où l'on rejoint la ligne de Halle. D'Halberstadt à Magdebourg on met une heure et demie.

En gare, pas un uniforme. Je chargeai un commissionnaire de porter ma cantine à la caserne et m'en fus faire un tour en ville. Tout y était habituel et calme. Les magasins étalaient leurs vitrines, devant lesquelles baguenaudait la foule bourgeoise. Les promeneurs animaient la Kaiserstrasse.

J'avais encore deux heures de liberté. Je décidai de les employer à me rafraîchir dans une brasserie, car il faisait terriblement chaud. J'entrai au Franziskaner. L'immense taverne était pleine. Je finis cependant par trouver une place et me mis aussitôt à vider des cruchons avec la même soif que si j'avais été notre valeureux Fuchsmajor, le gros von Pumplitz, surnommé Falstaff.

A toutes les tables des journaux étaient déployés devant le nez alourdi de consommateurs absorbés. Présumant qu'il pouvait être survenu quelques événements importants, je me fis apporter les dernières gazettes et ne tardai pas à être plongé dans cette lecture aussi profondément que mes voisins.

Comme il était à prévoir, la Serbie continuait à faire des

siennes. Cette insolente peuplade se refusait à accepter les conditions exceptionnellement modérées de la note autrichienne, forçant ainsi le gouvernement austro-hongrois à rompre les relations diplomatiques. Le ministre d'Autriche avait quitté Belgrade et le ministre de Serbie à Vienne avait reçu ses passeports.

J'avais absorbé déjà une douzaine de journaux, quand je me sentis frappé sur l'épaule.

— *Guten Abend*, Herr Wilfrid, vous êtes donc à Magdebourg ?

C'était un ami de mon père, le juge de district Obercassel, dont je fréquentais la maison pendant mon année de volontariat.

— Comme vous le voyez, monsieur le juge de district, je suis ici de passage.

— Quoi de nouveau ? Tout le monde va bien, à Ilsenburg ?

— Tout le monde va bien, je vous remercie. Mon père fait chaque jour son heure de trapèze, ma mère cultive son piano et mes petites sœurs grandissent.

— Tant mieux, tant mieux. Et vous, Herr Wilfrid ? Vous étudiez à Halle, je crois ?

— A Halle, parfaitement, monsieur le juge de district.

— Oh ! oh ! fit-il en m'examinant, mes félicitations ! Vous avez ramassé là une superbe balafre. Cela vous va fort bien, mon cher !

Il me secoua cordialement la main, s'assit en face de moi, commanda un demi-litre et, remarquant l'amoncellement des journaux sur la table, demanda :

— Vous avez lu les feuilles du soir ? Quelles sont les nouvelles ? L'Autriche a-t-elle fait sa déclaration de guerre ?

— Pas encore, monsieur le juge de district. Nous en sommes toujours à la rupture diplomatique. Vous croyez donc à la guerre ?

— Naturellement.

— Et la médiation des puissances ?

— Bêtise ! L'Autriche veut avoir la Serbie, elle l'aura ! Elle n'en fera qu'une bouchée.

— C'est certain. Mais il y a la Russie. Que fera la Russie ?

— La Russie fera ce qu'elle voudra. Cela nous est égal.

— Comment, cela nous est égal? Mais si la Russie bouge, nous intervenons !

— Eh bien, nous intervenons.

— Vous croyez donc aussi à la guerre européenne?

— J'y crois aussi.

— Cependant, notre gouvernement assure qu'il veut la paix.

— Il l'assure, sans doute. Il faut toujours assurer qu'on veut la paix. Mais je pense que c'est précisément pour avoir un bon motif d'intervention qu'il laisse François-Joseph donner tête baissée dans l'affaire balkanique. Vous comprenez que si l'Allemagne voulait réellement la paix, notre empereur n'aurait qu'un mot à dire pour que tout rentre aussitôt dans l'ordre.

— Ce mot, l'empereur va peut-être le dire. Qui sait s'il ne rentre pas aujourd'hui à Berlin pour cela ?

— Je ne le pense pas. L'Allemagne a tout intérêt à une guerre européenne. Jamais la situation ne nous aura été plus favorable : la Russie sans chemins de fer et perdue par ses grèves, la France plus qu'aux trois quarts pourrie, incapable d'un effort militaire, l'Angleterre en proie à la guerre civile et devant forcément rester neutre.

— C'est juste. Mais si la situation nous est si favorable, ne pensez-vous pas, monsieur le juge de district, qu'aucun pays n'osera nous attaquer ? Il faudrait donc que ce soit l'Allemagne qui prenne l'offensive ? Assumerait-elle la responsabilité de déclarer la guerre ?

— Pourquoi pas? Je ne vois pas pourquoi l'Allemagne ne déclarerait pas la guerre, si c'est nécessaire. Offensive, défensive, tout cela ne signifie rien, Herr Wilfrid. En réalité, on se défend toujours, même quand on attaque. Or, nous nous sentons attaqués, parce qu'on ne nous laisse pas faire ce que nous voulons. En attaquant à notre tour, nous ne faisons donc que nous défendre. Il n'y a pas un Allemand qui ne comprenne cela.

— Vous voulez dire que de quelque façon que la guerre s'engage, cette guerre ne sera jamais pour nous qu'une guerre défensive ?

— C'est exactement ce que je veux dire. Tenez, les socialistes eux-mêmes... Je vois que vous venez de lire cette peste de *Vorwaerts*, fit-il en posant son gros index poilu sur la feuille

socialiste... Eh bien, les socialistes eux-mêmes finiront aussi par le comprendre.

Et comme j'avais un geste d'incrédulité :

— Vous verrez, affirma-t-il.

Puis, après avoir allumé un cigare et fait renouveler son demi, le juge de district Obercassel continua :

— C'est maintenant qu'il nous faut agir. Dans quelques années,il serait trop tard. Nous avons besoin de nous étendre, de briser autour de nous des résistances qui pourraient devenir trop fortes. Il nous faut les ports du nord, les mines de fer et les colonies françaises. Il nous faut la Vistule et la mainmise sur la Baltique. Il nous faut l'accès de la Méditerranée et la domination sur tout l'empire ottoman. Voilà pour commencer. Dans vingt ans, ce sera le tour de l'Angleterre. Dans cinquante ans, les Etats-Unis seront allemands, le Brésil de même; le canal de Panama nous appartiendra et nous pourrons alors nous occuper sérieusement de la Chine.

— C'est magnifique ! m'écriai-je enthousiasmé.

— Nous ne verrons pas tout cela. Vous peut-être, pas moi. Mais je suis modeste. Je me contenterai d'assister à la première partie de cette colossale trilogie.

Il prononçait tout cela tranquillement, l'œil doucement émerillonné, en ingurgitant à petits coups sa bière blonde.

— Mais j'y songe, fit-il, vous êtes mobilisable, Herr Wilfrid. Vous n'avez encore rien reçu ?

J'hésitais à répondre. Mais je voulus maintenir le secret.

— Non, dis-je en rougissant.

— Cela m'étonne, car chez nous l'artillerie et les pionniers sont déjà partis.

— Quand ?

— Il y a trois jours. Ils doivent être bien loin maintenant.

— Vous les avez vus ?

— Non. Peu de gens les ont vus. Ils sont partis de nuit. Le 26e régiment d'infanterie est également parti, mais la nuit dernière seulement. Il s'est embarqué à la gare de Neustadt.

— Et le 183e ?

— Le 183e, on ne le voit pas non plus. Mais je crois qu'il est encore ici. Il doit être consigné dans sa caserne. Est-ce au 183e que vous êtes incorporé ?

— Pour le moment, oui. Mais je serai peut-être affecté à son régiment de réserve.

— C'est probable. Vous êtes sous-officier maintenant?

— J'ai été libéré avec ce grade, mais je ne sais si on me le conserverait dans une campagne.

— Oh! certainement. On n'a jamais trop de sous-officiers. Et si la chance vous favorise, vous ne serez pas longtemps sans avoir le porte-épée. Il y aura vite des trous à combler, expliqua-t-il placidement.

Ceci me rappela la caserne. Je tirai ma montre. Il était cinq heures et demie.

Je réglai ma consommation et, prétextant un train à prendre, je laissai le juge Obercassel dans la salle enfumée du Franziskaner.

— Mes amitiés chez vous, me cria-t-il encore... et bonne chance!... Si vous allez en France, vous m'enverrez une carte postale timbrée de Paris!

La grosse horloge du corps de garde sonnait six heures, quand je fis mon entrée à la caserne. Une vie intense la remplissait du haut en bas. A toutes les fenêtres s'agitaient des gestes, s'activaient des silhouettes; partout s'astiquaient ou se brossaient des effets militaires. Sous la haute majuscule de leur lettre d'ordre les multiples portes engouffraient ou dégorgeaient un flot incessant d'uniformes. Un sourd remuement continu, sans éclats, sans vacarme, montait ou descendait de partout, coupé de brefs commandements ou du bruissement cadencé des pas. Sur tout un côté de la cour principale étaient alignés trois ou quatre cents hommes en calot rond et vareuse de coutil, qui faisaient l'exercice sous les ordres d'un premier-lieutenant et d'une demi-douzaine de sous-officiers.

J'aperçus tout d'abord le lieutenant Kœnig, occupé à dénombrer un amoncellement de bagages à l'entrée du magasin de bataillon. Une liste à la main, il en vérifiait le compte, pendant que deux soldats du train rangeaient les colis et les classaient sous ses yeux. J'allai aussitôt à lui.

— Tiens, Hering! *Wie geht's, bester Freund?*

— Fort bien. Un peu ahuri seulement par tous ces événements.

— Hein! Qui nous aurait dit aux dernières manœuvres...

— Alors quoi ? Nous partons ?

— Nous partons. Mais quand, *das weiss ich nicht.* Le colonel reste mystérieux. Quand avez-vous reçu votre ordre?

— Avant-hier.

— Parfait. Avez-vous vu le capitaine?

— Pas encore. J'arrive.

— Eh bien, montez vous mettre en tenue. Je vous rejoindrai dans une demi-heure. Nous irons ensemble. Vous verrez, mon cher, un homme extraordinaire.

— Qui ça, Braumüller ?

— Mais non, Kaiserkopf... le capitaine Kaiserkopf.

Puis voyant mon étonnement :

— C'est juste, vous ne savez pas... Braumüller est parti avec l'active.

— Le régiment n'est plus ici ?

— Non. Nous autres, nous sommes affectés au cadre de réserve. Nous avons un nouveau capitaine, et c'est le capitaine Kaiserkopf.

— Kaiserkopf..., répétai-je, comme pour me graver dans la tête ces syllabes sonores.

— A propos, fit Kœnig, ce n'est pas la peine de sortir votre tenue de service. On distribue depuis ce matin les uniformes de campagne. Faites-vous délivrer le vôtre. A tout à l'heure.

— C'est entendu. Mais qu'est-ce que c'est donc que tous ces gens-là? demandai-je, montrant les hommes à l'exercice. Il y a là pour le moins un demi-bataillon.

— Une compagnie, mon cher, une seule compagnie, la sixième.

— Une compagnie ! m'écriai-je. Vous plaisantez. Il y en a près de quatre cents.

— Parfaitement, mon ami. Toutes les compagnies de notre régiment vont avoir trois cent cinquante hommes sur pied de guerre.

Je restai suffoqué. Trois cent cinquante hommes par compagnie, cela me semblait un chiffre énorme.

— *Kanonenfutter*, murmura philosophiquement le lieutenant Kœnig. Ah ! les Français ne se doutent pas de ce qu'ils vont recevoir sur le dos : l'active et la réserve, tout à la fois, et des compagnies de trois cent cinquante hommes!

Sur quoi il se remit à sa besogne d'estampillage.

Je montai à la compagnie. Notre étage bourdonnait comme une ruche en travail. Par les portes des chambrées on voyait les hommes en tricot de coton préparer leurs paquetages, ordonner leur fourniment, graisser leurs bottes. Des sous-officiers s'évertuaient, bougonnaient des instructions, mâchaient des jurons entre leurs dents tabagiques. Une prenante odeur de suée, de pieds et d'aisselles flottait dans les corridors.

Je rencontrai le fourrier Schmauser devant les lavabos.

— Ah ! vous voilà, Hering ! Je vous ai logé chez le feldwebel Schlapps. Vous ne vous plaindrez pas !

— Le feldwebel est absent ?

— Le feldwebel est parti en avant avec le lieutenant-colonel Preuss pour les cantonnements.

— Où ?

— Je n'en sais rien.

— Quand partons-nous ?

— Je n'en sais rien.

— Mais, savez-vous au moins si nous partons ?

— Je n'en sais rien de rien. Tout ce que je sais, c'est qu'on s'occupe de nous cantonner quelque part. Voici la clef du feldwebel. Je vais vous envoyer le tailleur, puis vous irez au magasin d'habillement choisir un casque. Tout le monde est équipé à neuf des pieds à la tête.

— Quel remue-ménage !

— Ne m'en parlez pas ! Voici deux nuits que je ne dors pas. Les chambrées sont archi-pleines, je ne sais où caser mes hommes.

Tout pénétré de son importance, le fourrier Schmauser épongeait son front moite.

Je trouvai ma cantine qui m'attendait devant la porte du feldwebel. Le logement était des plus confortables. Il se composait de deux pièces donnant sur la cour de la manutention, l'une servant de salon, l'autre de chambre à coucher. Le meuble en était cossu et voyant. Sous une panoplie de pipes auréolant de leurs rayons divergeants le portrait en couleur de l'empereur, s'étalait, très fatigué, un large divan bleu de Prusse, devant lequel traînait une peau de renard. Sur la cheminée, entre deux enveloppes d'obus garnies d'herbes stérilisées, je reconnus la jolie pendule en porcelaine de Meissen que j'avais donnée au feldwebel pendant mon volontariat.

Mais ce qui surprenait le plus dans l'appartement du feldwebel Schlapps, c'était la quantité prodigieuse de souvenirs de femmes qui en ornaient tous les coins et recoins. Le nombre des photographies surtout était considérable : il y en avait de toutes les sortes, dans toutes les poses et dans tous les costumes. Tout ce qui avait passé sur les scènes des music-halls de Magdebourg, sur la piste de son cirque, dans ses tavernes, dans ses confiseries, dans ses bals publics, dans ses bars, sur ses trottoirs ou dans ses maisons louches s'étalait là, paradant, aguicheur, érotique et brutal, témoignage impressionnant des robustes appétits et des succès féminins de notre feldwebel.

Je m'occupais à cette contemplation et ma pensée rougissante s'en allait déjà, portée par un courant naturel, errer à la dérive du côté des charmes encore à peine entrevus de ma chère Dorothéa, quand le tailleur Stich entra. Il avait les bras chargés de deux ou trois tuniques et d'autant de pantalons.

— A vos ordres, monsieur l'aspirant. J'ai conservé vos mesures de l'année dernière. Avez-vous grandi ? Avez-vous grossi ?

— Pas d'un pouce, Stich.

— Alors, fit-il de sa voix nasillarde, voilà qui doit vous aller comme un gant.

Il me présenta un uniforme et m'aida à l'endosser. J'en examinai l'effet dans la grande glace de Schlapps.

C'était le fameux uniforme *feldgrau*, dont j'avais déjà porté un spécimen aux manœuvres.

La glace me renvoyait mon image guerrière, grise du collet aux genoux. Tout y était *feldgrau*, jusqu'aux pattes d'épaules, jusqu'aux parements des manches. Les couleurs du corps d'armée ne se remarquaient que par les minces liserés rouges du devant de la tunique, des poches de basques, du col et des parements et le liseré bleu des pattes d'épaules, sur lesquelles s'inscrivait en rouge le numéro du régiment. Un galon doré de sous-officier bordait le collet et les parements.

— Eh bien, murmurait Stich en me tapotant de tous les côtés, il me semble que ça va !

— Ça va.

— C'est un peu ample, mais vous serez mieux à votre aise. Vous n'allez pas à la parade, vous allez à la guerre.

Je lui donnai un mark de pourboire, puis j'allai au magasin d'habillement et à l'armurerie toucher le reste de mon équipement.

Quand je fus de retour chez le feldwebel, j'y trouvai Kœnig qui m'attendait.

— Et maintenant, *mein lieber*, allons voir le capitaine Kaiserkopf.

Le bureau du capitaine était situé à l'extrémité de l'étage occupé par notre compagnie. Un planton en tenue de guerre, baïonnette au canon, en gardait l'entrée. Au passage de Kœnig, il rectifia la position et présenta l'arme. Nous fûmes reçus dans l'antichambre par l'ordonnance.

— Monsieur le capitaine est-il là?

— A vos ordres, monsieur le lieutenant. Monsieur le capitaine est là, avec le vice-feldwebel Biertümpel.

Nous pénétrâmes dans une grande pièce qui s'éclairait sur la cour principale par deux hautes fenêtres à stores verts. Derrière un bureau de chêne chargé de dossiers se hérissait, entre une énorme chope de bière et un revolver de gros calibre, une tête étrange et presque monstrueuse. Sous la casquette à visière, un front proéminent, bossué, corroyé comme du cuir de botte projetait une paire de formidables sourcils aux soies épaisses et menaçantes.

Je m'étais figé dans une attitude raide, les talons joints, la main gantée à la jugulaire du casque, attendant que le capitaine Kaiserkopf daignât lever les yeux sur moi. Un crayon à la main, il s'occupait à pointer sur un état d'effectifs des noms que lui défilait la voix éraillée du vice-feldwebel Biertümpel :

— Schuhmacher, Hans; Müller, Jakob; Petermann, Otto; Schnupf, Siegfried...

Cela aurait pu durer longtemps ainsi et j'aurais pu l'examiner encore plus en détail, si, ce qui lui arrivait sans doute à intervalles rapprochés, il n'avait éprouvé le besoin de boire. Sa main velue se porta vers l'anse de sa chope, de gros yeux gris de fer se levèrent, roulèrent un instant sous leurs sourcils énormes et se fixèrent sur moi. J'en profitai pour m'annoncer :

— *Offiziers-Aspirant Wilfrid Hering!*

Il aperçut en même temps Kœnig qui le saluait; il lui tendit deux doigts, puis, montant sa chope à ses lèvres, il y trempa largement sa moustache, tandis que Kœnig prononçait :

— Monsieur le capitaine, l'aspirant Hering est notre meilleur volontaire de la classe 1912. C'est un sujet distingué, qui fera honneur au régiment. Le capitaine Braumüller faisait grand cas de lui.

— *Schœn, schœn.* Voyons ses notes, Biertümpel.

Puis tandis que le vice-feldwebel feuilletait un dossier :

— Belle mine, solide gaillard, formula-t-il en me jaugeant de son œil gris. Superbe balafre.

— S'il vous plaît, monsieur le capitaine, croassa le vice-feldwebel en lui présentant la feuille qui me concernait.

Le capitaine Kaiserkopf y plongea le nez.

— Ah ! voyons... *Einjaehrig-Freiwilliger Wilfrid Hering*, c'est bien ça... octobre 1912... *stimmt*... Tenue, bonne ; instruction militaire, bonne ; baïonnette, passable... Ah ! ah ! il paraît que vous n'êtes pas fort sur la baïonnette ? *Teufel !* voilà qui est mauvais, monsieur Hering, voilà qui est très mauvais ! La baïonnette, *Donnerwetter !* c'est capital. Comment voulez-vous vous en tirer, si vous n'êtes pas fort sur la baïonnette ? Vous vous ferez embrocher comme un poulet !... Voyons la suite. Vous avez eu plusieurs fois des prix de tir ; c'est mieux. Vous avez obtenu les aiguillettes de soie avec glands ; *schœn.* Vous avez été promu exempt au bout de six mois de service et trois mois plus tard sous-officier surnuméraire. Vous avez subi avec succès votre examen d'officier de réserve et reçu votre qualification avec la note très bien ; ce n'est pas mal... Mais, *Donnerwetter !* il y a encore quelque chose qui ne me satisfait pas, monsieur Hering, pas du tout...

Il engoula une ample rasade, puis continua :

— *Donnerwetter !* dis-je, il y a encore quelque chose qui ne me satisfait pas. Vous n'avez pas, monsieur Hering, paraît-il, la voix assez forte pour pousser convenablement notre hourrah national. Cela, monsieur Hering, c'est impardonnable. Ne savez-vous pas, *Donnerwetter !* que le hourrah allemand est avec la baïonnette allemande le moyen le plus puissant que connaisse notre infanterie pour jeter la terreur dans les rangs de l'ennemi ? Un Allemand qui ne sait pas manœuvrer proprement sa baïonnette, ni pousser hardiment son hourrah ne

sera jamais qu'un zéro devant le perfide adversaire. Allons, monsieur Hering, criez après moi : Hourrah !

Son organe fit trembler les vitres. Je rassemblai mon énergie et hurlai avec un souffle que je ne me connaissais pas :

— Hourrah !

— Hourrah ! nom de Dieu ! hourrah !

— Hourrah !

— Cela manque de coffre. Vous ne buvez pas assez de bière, monsieur Hering.

Je songeai à tout ce que j'avais absorbé peu d'heures auparavant, mais je n'en répondis pas moins avec subordination :

— J'en boirai davantage, monsieur le capitaine.

Le lieutenant Kœnig crut bon à ce moment d'intervenir de nouveau :

— Je vous demande la permission d'ajouter, monsieur le capitaine, que l'aspirant Hering est le fils du conseiller de commerce Karl Hering, de la province de Saxe, possesseur de nombreuses fabriques, membre des conseils d'administration de sociétés importantes, propriétaire foncier, décoré de l'ordre de l'Aigle-Rouge et admis à la fréquentation de la plupart des familles nobles du pays. Le conseiller de commerce Karl Hering est plusieurs fois millionnaire.

Ce petit discours parut faire une certaine impression sur le capitaine Kaiserkopf. Son visage renfrogné se détendit visiblement et il proféra aussi aimablement qu'il lui était possible :

— Je vous félicite, monsieur Hering, d'appartenir à une bonne famille. Les bonnes familles sont les bonnes familles, chacun sait ça, *Sacrament !* et l'Allemagne peut compter sur leur dévouement.

Et se levant solennellement de derrière son bureau, — sa stature me parut énorme, — il prononça en faisant le salut militaire :

— Aspirant Hering, êtes-vous prêt à verser votre sang pour Sa Majesté l'Empereur ?

Je répondis d'un ton pénétré :

— Je le suis, monsieur le capitaine.

— Pour la patrie allemande ?

— Je le suis, monsieur le capitaine.

— Pour votre capitaine ?

— Je le suis, monsieur le capitaine.

— C'est bien, fit-il en se rasseyant. Je vois en outre que vous avez eu l'honneur de conduire une demi-section en présence de Sa Majesté, lors de la dernière manœuvre impériale. Je ne puis vous donner de demi-section, car nos cadres sont au grand complet, mais vous commanderez un groupe : ce sera le cinquième de la troisième section. Et maintenant, aspirant Hering, allez : n'oubliez pas le hourrah, la baïonnette... et surtout beaucoup de bière allemande !

L'audience était terminée. Je claquai des talons, bombai le buste et partis au pas de parade, tandis que le vice-feldwebel Biertümpel reprenait d'une voix rauque :

— Staufiffer, Fritz ; Schmidt, Ruprecht ; Schmidt, Anastasius...

— Et maintenant, proposai-je, il me semble qu'il serait temps de souper. Voulez-vous que nous allions au casino ?

— Ce serait avec plaisir, fit Kœnig, mais depuis trois jours, mon cher, nous ne pouvons sortir de la caserne. Les officiers supérieurs seuls ont le droit d'aller en ville. On nous a aménagé une cantine dans la salle d'honneur des sous-officiers. C'est là que nous allons nous rendre.

En passant, nous entrâmes dans la chambrée numéro 35, qu'occupaient nos hommes.

— Fixe ! cria le plus ancien en apercevant l'officier.

Aussitôt les sept ou huit soldats présents se précipitèrent chacun devant son armoire et s'immobilisèrent dans la position de front, les mains au pantalon.

— Combien d'hommes dans cette chambrée ? interrogea Kœnig.

— A vos ordres, monsieur le lieutenant. La chambre est occupée par vingt hommes, dont quinze du groupe cinq de la troisième section et cinq en supplément.

La chambre, disposée en temps normal pour huit à dix hommes d'un groupe, contenait une dizaine de lits et autant de paillasses destinées à être étendues sur le plancher et pour le moment roulées contre le mur. Chaque armoire servait pour deux hommes.

— Quel est le rôle de service pour demain ? demanda Kœnig.

— A vos ordres, monsieur le lieutenant.

L'ancien alla se planter devant une affiche de service dactylographiée, placardée contre le panneau intérieur de la porte, et martela d'une voix sonore :

— A quatre heures et demie, réveil. A cinq heures, appel et revue de chaussures, dans la chambrée, passée par le chef de groupe. A six heures, revue d'effets, dans la chambrée. A sept heures, café. A sept heures trente, inspection d'armes, dans la salle d'exercice. A neuf heures, revue de paquetage, dans la chambrée. A dix heures, examen médical, par le médecin aide-major. A onze heures, revue de compagnie, dans la cour de l'intendance. A midi trente, dîner. A deux heures, revue de bataillon, dans la cour principale. A quatre heures, revue de régiment, dans la cour principale. A six heures, bain. A sept heures, soupe.

— *Trefflich !* fit Kœnig au terme de cette lecture laborieuse. Voici monsieur l'aspirant Hering qui a été désigné pour commander votre groupe. Vous lui obéirez comme à Dieu.

Automatiquement, toutes les mains présentes s'étaient levées d'un geste pour le salut militaire.

Je reconnus trois de mes hommes de l'année précédente, les mousquetaires Schnupf, Maurer et Vogelfænger, et les saluai par leurs noms. Il me sembla que mes drôles étaient tout contents de ne pas avoir pour les commander un sous-officier professionnel.

Au sortir de la chambrée 35, nous fûmes surpris par un lointain vacarme qui paraissait provenir des abords de l'escalier K.

— Que diable est-ce là ? fit Kœnig.

Nous nous portâmes dans la direction du tumulte. A mesure que nous approchions, une voix de plus en plus tonitruante se dégageait d'une bousculade de meubles, de cris d'effroi et de hurlements de douleur. Les échos en remplissaient le corridor où s'attroupaient déjà des têtes curieuses. Des mots furieusement vomis commençaient à nous parvenir : « Salauds ! tas d'idiots ! cochons !... »

— Je parie que c'est encore ce buffle de Wacht-am-Rhein ! grommelait Kœnig.

Devant la chambrée 17, dont la porte était grande ouverte, un spectacle singulier nous attendait. Au milieu d'une demi-douzaine d'hommes complètement terrorisés et dont deux, le

visage tuméfié, saignaient lamentablement du nez sur des seaux, se démenait une sorte de fou furieux, un énorme individu au cou de taureau, au mufle de bête, dont les yeux apoplectiques, la face vermillonnée et la bouche écumante présentaient les signes les plus violents d'un accès de rage au paroxysme.

— Bougres de salauds ! vociférait-il inlassablement... Bougres de salauds ! fils de truies thuringiennes !...

Il s'acharnait, pour le moment, de ses deux poings massifs sur un malheureux mousquetaire qui, sans oser bouger, mais bramant tant qu'il pouvait, encaissait stoïquement les coups.

— Bougre de triple salaud... Je t'apprendrai, à force de te l'enfoncer dans les côtes, ton métier de fantassin de Sa Majesté !... Tiens, cochon ! En veux-tu encore, *verdammter Halunke !...* Tiens ! tiens !...

Les poings s'abattaient sur la gueule, sur les saillants, sur le crâne du pauvre diable, qui résonnait comme une boule de bois. Deux filets de sang dégoulinaient des lèvres et des ecchymoses rouges pochaient le pourtour des yeux.

— Tiens, *Hundsfott !...* Tiens, charogne !...

Celui qui sévissait d'un poing et d'un vocabulaire si énergique n'était autre, en effet, que le sous-officier Michel Bosch, dit Wacht-am-Rhein, le plus redouté des gradés de la compagnie.

— Quand vous aurez fini, sous-officier Bosch !... fit Kœnig d'une voix blanche.

Bosch, dit Wacht-am-Rhein, s'aperçut alors de la présence du lieutenant. Mais sans se démonter, il porta hardiment la main à son calot et répondit :

— A vos ordres, monsieur le lieutenant. Laissez-moi seulement achever ce sagouin !... C'est une honte, clama-t-il, de voir comme cette chambrée est tenue ! Regardez, monsieur le lieutenant, l'alignement de ces sacs !... Et ces lits !... Pas un qui soit à l'ordonnance !... C'est une véritable écurie !... Quel est le porc qui couche ici ? continua-t-il en se jetant à coups de bottes sur un lit dont il dispersa de tous côtés les couvertures, les draps, le traversin et la paillasse... Ah ! c'est Lehmann ? Il n'est pas là ?... Celui-ci, je le rattraperai demain ! Je le ferai pivoter pendant trois heures au soleil avec le peloton de discipline !... Quant à toi, *ausgespucktes Biest !* fit-il en revenant sur celui qu'il malmenait à notre entrée, voilà ce qui te revient... Empoche ça, ordure !

Et détachant son sabre-baïonnette, qu'il leva à deux mains par le fourreau, il en asséna un coup formidable sur la nuque du fantassin de Sa Majesté, qui s'abattit sur les genoux en soufflant.

Nous n'en attendîmes pas davantage et quittâmes la chambrée 17 assez dégoûtés.

— Quelle brute! s'écria Kœnig, tandis que nous descendions vers la cantine. Mais, mon cher, il n'y a rien à faire. Ces gens sont nos maîtres. Ce sont eux qui tiennent le soldat. Sans eux, pas de discipline. Les sous-officiers sont la force de l'armée allemande, et nous nous en rendons compte. Il faut en passer par où ils veulent...

La cantine était pleine de jeunes officiers, quand nous y entrâmes. Quatre ou cinq capitaines seulement occupaient une table. J'allai immédiatement claquer des talons devant eux pour leur demander la permission de rester dans la salle, ce qui me fut accordé d'un signe de tête. Nous prîmes place, Kœnig et moi, en compagnie du lieutenant Schimmel et de l'ancien volontaire Max Helmuth, promu comme moi à la dignité d'aspirant. Je fus heureux de les retrouver. Schimmel était d'ailleurs beaucoup moins sympathique que Kœnig; il cultivait le genre *schneidig;* mais dans sa figure couturée, auprès de laquelle ma balafre ne devait paraître qu'une modeste écorchure, luisaient des yeux fauves qui ne manquaient pas d'intelligence.

L'ordonnance servit la bière.

— Nous sommes prêts, archi-prêts, déclarait Schimmel. Pourvu que cette fois-ci soit la bonne! Vont-ils se décider, à Berlin?

Schimmel, qui avait fait un voyage d'espionnage en France, ne cachait pas son assurance.

— Si je pouvais parler, dire seulement le quart de ce que je sais!... Vraiment, ce sera drôle!... Croyez-m'en, Kœnig. Et ce que je connais n'est qu'une parcelle, une minime parcelle de notre vaste organisation en pays ennemi.

— La ligne de leurs forteresses est solide, observa Kœnig. Il faudra sans doute de grands sacrifices...

— Les hommes sont là pour ça.

— Et puis, monsieur le lieutenant, il y a les trouées, fit Helmuth qui se piquait de stratégie.

— Oui, Charmes, Stenay... Quoi qu'il en soit, messieurs, soyez certains d'une chose, c'est que nous serons sous les forts de Paris avant que les Français aient achevé leur mobilisation. C'est même ce qu'il y a d'ennuyeux pour nous, ajouta-t-il : ce sera si vite fait que notre avancement risque d'en être singulièrement compromis.

Un peu partout, me sembla-t-il, aux diverses tables, les conversations flottaient sur le même thème. Du roulis des voix, des verres et des fourchettes émergeaient des mots plus fortement prononcés : aéroplanes, poudres, calibres, canons de campagne, artillerie lourde, effectifs, coupoles, shrapnells, zeppelins. A la table des capitaines, une orageuse discussion se déchaînait. Ailleurs déferlaient des rumeurs politiques, où les noms de *Serbien* et de *Russland* s'élevaient et revenaient sur des vagues de mépris ou de fureur.

— Avec tout ça, qu'allons-nous manger, demanda Kœnig en consultant le menu. Messieurs, on nous offre des côtelettes de porc, du bœuf, du ragoût de veau, du poulet, du gigot...

— Pour moi, dit Schimmel, je prendrai simplement une bonne choucroute.

— Moi aussi, dit Kœnig.

— Moi de même, fit Helmuth.

Je ne pus que me rallier à ce choix général, et bientôt une magnifique choucroute, abondamment garnie de saucisses de Francfort et de jambon de Westphalie, fumait sur notre table.

— Oui, messieurs, reprit alors le lieutenant Schimmel, je vous disais qu'il nous faut souhaiter la guerre. Je ne m'occupe pas de politique, moins encore d'économie politique, et je suppose qu'à ces deux points de vue la guerre aussi ne pourra que nous valoir des avantages. Je ne me place qu'au point de vue militaire, mais là je sais bien une chose, c'est que jamais l'Allemagne n'a été plus prête ; et j'en sais bien une autre, c'est que la France ne l'est pas. J'ignore ce qui se passe du côté russe ; je ne connais de la Russie que ce qu'en dit le *Militaer Wochenblatt ;* mais Poppe, qui l'a pratiquée, déclare qu'elle est encore moins prête que la France. Alors, que risquons-nous ?

— Rien, c'est bien clair, dit Helmuth.

— Plusieurs fois déjà, continua Schimmel sans cesser de mâcher sa choucroute, plusieurs fois nous avons laissé fuir l'occasion. Cinq, si je compte bien, depuis 1871. La dernière, c'était lors de l'affaire d'Agadir. Mais nous avions un point faible, qui était l'aviation.

— Votre avis, demanda Kœnig, est que notre aviation est maintenant supérieure à l'aviation française ?

— Très supérieure.

— Je parle des aéroplanes, non des dirigeables.

— J'entends bien. Extrêmement supérieure. Ce n'est pas parce qu'ils exécutent des tours de clown la tête en bas que cela change quoi que ce soit à la situation. Ces prouesses, militairement, ne signifient rien.

— *Ganz Richtig*, approuva Helmuth.

— Aujourd'hui, reprit Schimmel, nous leur damons le pion en tout... En tout, vous m'entendez bien !... Notre infanterie, vous la connaissez aussi bien que moi, Kœnig. Notre cavalerie, magnifique. Notre artillerie, splendide. En tout, vous dis-je !... Notre train, notre génie, nos services de communications, tout est parfait, tout est au point. Il n'y a plus qu'à marcher.

A l'ouïe de ces propos réconfortants, mon jeune cœur d'Allemand se soulevait d'enthousiasme et se délectait d'espérance. Je voyais nos innombrables troupes franchir victorieusement la frontière et se répandre en pays ennemi. Tout cédait à leur approche, les régiments s'effondraient, les divisions se disloquaient, les murailles bétonnées sautaient, les coupoles d'acier volaient en éclats. Successivement les villes se rendaient et les provinces tombaient. C'était d'abord Nancy, l'orgueilleuse cité lorraine, avec ses grilles, ses balustres, ses palais ; puis, nos obusiers nous frayant violemment passage, nos armées envahissaient la Champagne, débordaient sur la Bourgogne, la Brie, le Valois, coulaient irrésistiblement vers Paris. Troyes, Reims, Soissons succombaient. L'inondation poursuivait sa marche torrentielle, gagnait la Normandie au nord, la Beauce au sud, et tandis qu'un ouragan de fer et de feu noyait et broyait Paris, que la double ceinture des forts crevait comme une digue impuissante et que, dans une dégringolade effroyable de poutrelles, de tôles, de fermes, de chevrons, la tour

Eiffel, haute de trois cents mètres, venait s'écraser pitoyablement sur le sol, de nouveaux flots dégorgeaient inextinguiblement des bondes de l'est, où Verdun, Toul, Epinal, Belfort ne formaient déjà plus que des amas de ruines fumantes.

Sans m'abandonner aux perspectives lointaines qu'avait ouvertes devant moi le juge de district Obercassel, il me semblait toucher des yeux cet avenir si proche qu'en l'espace d'un mois la réalisation en pouvait être acquise. J'assistais en imagination à l'entrée triomphale de notre armée de l'Ouest, notre fier Kronprinz à sa tête, dans la capitale française abattue. J'entendais les puissants appels du *Deutschland, Deutschland über alles* rugis par douze musiques de régiment à la fois sur la place de la Concorde. A Versailles, un nouveau couronnement se préparait. Amiens, Rouen, Chartres étaient occupés, Orléans enlevé, la Loire franchie, Bourges saisi, Lyon investi. Partout les populations se soumettaient et les pantalons rouges fuyaient ; les convois de prisonniers s'acheminaient par milliers sur l'Allemagne. Quelques semaines encore et le Midi rayonnant s'ouvrait aux pas des cohortes germaines extasiées. Le sol du Languedoc était foulé ; la Provence huileuse recevait l'empreinte de nos talons. Et par un matin flamboyant, un escadron de nos hussards, débouchant d'un vallon touffu d'orangers, découvrait tout à coup la Méditerranée baignée de soleil, tandis que leurs chevaux, le poitrail haletant et la crinière gonflée, reniflaient le vent brûlant de l'Afrique.

— Quelle gloire ! murmurai-je, emporté par mon rêve.

— Et surtout, dit Kœnig, dont la pensée semblait avoir pris un cours semblable à la mienne, surtout quel bienfait pour le monde !... Nos mœurs, nos arts, notre science affirmant leur suprématie ; notre langue et notre littérature se conquérant de nouveaux domaines ; nos qualités nationales imposant leur supériorité et démontrant leur valeur : l'ordre, la discipline, le travail, la ténacité, l'honneur, l'amour du droit et le respect de la parole jurée ; notre bonne foi et notre fidélité germaniques triomphant de l'intrigue, du mensonge et de l'envie ; enfin, tout l'univers s'élevant à la culture allemande, qui n'est autre, messieurs, nous pouvons le déclarer sans orgueil, que la culture elle-même.

Schimmel avait suivi ce petit discours d'un œil ironique.

— Tout cela, dit-il, mon cher Kœnig, est fort beau : mais

c'est de l'idéalisme! Pour moi, si ma philosophie n'est point incapable de concevoir de si belles choses, elle se contente à moindre compte. Dans quelques jours, peut-être, s'il plaît à Dieu, nous serons en France. Nous y serons hors de toute loi, sinon celle de la guerre, exempts de toute contrainte autre que le succès de nos armes et le bon plaisir du guerrier. Rien qu'à y songer, je me sens déjà plein de joie et d'ardente convoitise. Quel pays que la France! Quelles femmes, quels vins, quelles richesses !... Voilà la réalité, voilà ce qui est appréciable et tangible... La culture, c'est très bien. Vous la répandrez, je n'en doute pas, mon cher Kœnig, vous et vos pareils. Mais croyez-moi, laissez cela aux professeurs, qui s'en chargent. Nous autres, nous sommes des soldats. Nous risquons notre peau, mais nous y trouvons le bénéfice de compensations immédiates et certaines. Pour moi, si, comme je l'espère, je rentre en France le sabre au clair et à la tête de ma section, je veux bien me battre, bien tuer, bien manger, bien boire et bien b..... Après quoi, je m'en f... et je laisse la place aux professeurs... *Prosit!*

Peu à peu Schimmel avait élevé la voix et quand, parvenu au bout de son couplet, il eut haussé victorieusement son verre, de sonores hourras partirent des tables voisines.

— Bravo!... *Hoch* Schimmel!... Voilà qui est parler! criait-on de divers côtés.

Le premier-lieutenant Poppe se dérangea pour venir lui serrer la main, et la table des capitaines elle-même fut secouée d'un frémissement joyeux.

Les échos de cette animation générale ne s'étaient pas encore calmés, que la porte de la salle s'ouvrit. Elle livra passage au major von Nippenburg, qu'accompagnait le capitaine Kaiserkopf. Tout le monde se leva.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années, replet et rose, sans un poil sur la nuque, non plus que sous le busc de son nez d'épervier. Ganté, sanglé, la casquette profondément enfoncée sur le crâne, la torsade à deux brins aux épaules, la cravache sous l'aisselle et les jambes arquées par l'exercice du cheval, il avait l'air tout à la fois burlesque et matamore. Auprès de lui, le capitaine Kaiserkopf paraissait un colosse.

— Bonsoir, messieurs, dit-il. Je vous en prie, reprenez place.

Il circulait de table en table, saluant aimablement du geste.

— Vous n'êtes pas très commodément installés... Vous êtes à l'étroit, messieurs... Vous regrettez votre casino...

— D'autant plus, fit la grosse voix de Kaiserkopf, que ces bougres de sous-officiers nous font ici à côté un vacarme... *Potztausend !*

Cette observation déchaîna une franche hilarité. Le fait est que les sous-officiers du régiment, qui avaient leur cantine dans la salle voisine, ne se gênaient guère pour procéder à leur vacarme habituel, dont, chaque fois que la porte s'ouvrait, nous percevions les éclats et le grossier tintamarre.

— Que voulez-vous, messieurs... poursuivait le major. A la guerre comme à la guerre !

A peine avait-il laissé choir ces mots qu'un vif émoi s'emparait des assistants. Des officiers se précipitaient :

— La guerre !... Vous avez dit la guerre, monsieur le commandant ?... Est-ce la guerre ?...

Assailli de la sorte, le major ne vit d'autre ressource que de lever au plafond ses bras courts.

— Je vous en prie, messieurs, chevrota-t-il, calmez-vous... Je n'ai pas dit la guerre... Si j'ai dit la guerre, c'était sans y prendre garde, dans l'emploi d'une expression usuelle à laquelle je n'attachais pas d'autre importance... Je ne sais rien, messieurs... Je vous assure que j'ignore tout.... Comme vous, j'attends... Calmez-vous, messieurs, je vous en supplie...

— Calmez-vous donc, nom de Dieu ! tonitrua le capitaine Kaiserkopf. Le major von Nippenburg vous dit qu'il ne sait rien : c'est qu'il ne sait rien.

Cette injonction eut raison du tumulte. Que le major von Nippenburg sût quelque chose qu'il ne voulût pas dire ou que vraiment il ne sût rien, le résultat en était le même et la conséquence identique : la patience.

Ce fut le moment de me lever de nouveau, de faire trois pas à la rencontre du major qui s'avançait vers notre table et de me présenter à lui. Il voulut bien me reconnaître, m'adressa plusieurs questions et me demanda des nouvelles de mon père. Cet accueil ne manqua pas d'impressionner le capitaine Kaiserkopf.

— *Gewiss*, fit celui-ci, je crois que nous pouvons compter sur ce jeune gaillard. J'ai vu ses notes, qui sont bonnes, et je lui ai confié le cinquième groupe de la troisième section.

— Montrez-vous digne de cette confiance, monsieur Hering, me dit le major, et nous pourrons, je l'espère, avant qu'il soit longtemps vous octroyer le porte-épée.

Il s'informa du bagage des officiers dont le lieutenant Kœnig avait été chargé.

— Tout est en règle, monsieur le commandant; le train n'a plus qu'à enlever.

— Bien, bien, très bien... Je vois que l'esprit est excellent, fit-il en explorant de nouveau du regard la salle rumorante. Je suis très satisfait...

Puis, après nous avoir encore adressé un petit salut de la main, il se dirigea vers la table des capitaines, y prit place et, les ordonnances accourues, après s'être longuement concerté avec son acolyte, commanda un punch.

— C'est un malin, murmura Schimmel; il se rend populaire. Ce n'est pas le major von Putz, du premier bataillon, qui en ferait autant. Tous les supérieurs sont en ville, au Fürstenhof, au Theatergarten ou chez le général, tandis que nous moisissons ici à ne rien savoir.

Pour moi, je ne me sentais aucunement moisir. Très content de moi-même et des égards que je m'étais vu témoigner, heureux de me trouver dans cette atmosphère militaire et dans la compagnie de ces officiers distingués, je ne demandais qu'à jouir de ma situation présente, en attendant tranquillement les événements. Je m'enquérais de ce qu'étaient devenus ceux de mes anciens camarades que je n'avais pas revus, l'enseigne Wollenberg, l'exempt Lothar, le volontaire Otto Fuchs et le baron Hildebrand von Waldkatzenbach. On m'informait alors que Wollenberg était parti avec l'active, ainsi que l'exempt Lothar, nommé sous-officier, tandis que Fuchs, non encore mobilisé, était désigné pour le bataillon de dépôt. Quant au baron Hildebrand von Waldkatzenbach, qui avait raté l'examen d'officier de réserve, son rang d'aspirant, à ce que m'apprenait Helmuth, avait cependant fini par lui être concédé sur l'intervention d'une princesse appartenant à une famille souveraine. Nous ne tarderions pas à le revoir parmi nous.

Tout cela me ravissait d'aise. Halle et son université étaient bien loin. Je me sentais militaire dans l'âme, et je me demandais déjà si je n'avais pas menti à ma vocation, si je n'aurais pas dû, comme Wollenberg, arborer la cocarde de l'enseigne,

plutôt que de coiffer la casquette orange du corps d'étudiants de Teutonia.

Il me semblait, au reste, que le bruit croissant, la fumée des pipes et des cigares, le brandissement des chopes, le scintillement des liqueurs conféraient de plus en plus à cette réunion le caractère d'une vaste kneipe. Un bourdonnement continu provenait de la salle des sous-officiers, gonflé d'échos de disputes et de braillements de chants. De temps en temps la porte s'ouvrait, un officier entrait ou sortait, et le charivari devenait alors énorme. Dominant toutes les autres, une voix avinée, où l'on ne pouvait reconnaître que celle du sous-officier Michel Bosch, gueulait :

Zum Rhein, zum Rhein, zum deutschen Rhein !
Wer will des Stromes Hüter sein?
Lieb Vaterland, magst ruhig sein :
Fest steht und treu die Wacht am Rhein !

Puis la porte se refermait, le tapage s'assourdissait et le brouhaha des officiers reprenait le dessus.

Il était près de minuit et j'avais beaucoup bu. Mon cerveau commençait à se brouiller, mes yeux à se fermer ; je ne les maintenais ouverts qu'à la force d'une volonté fléchissante.

Zum Rhein, zum Rhein, zum deutschen Rhein...

Le beuglement de Wacht-am-Rhein me réveillait en sursaut.

— Allons, Hering !... Moi, fit Kœnig, je vais me coucher. Demain, réveil à quatre heures et demie !

Je me levai lourdement pour le suivre. Il me sembla que je titubais.

Quelques minutes plus tard, j'avais regagné mon logement et, déshabillé aussi rapidement que me le permettaient mes gestes vagues, je me jetais avec délice sur le lit du feldwebel Schlapps et sous ses photographies de femmes, tandis que, dans la chaleur de la nuit et le grand ronflement de la caserne endormie, me parvenait encore, par la fenêtre entr'ouverte, une lointaine et confuse clameur, que perçait comme une vrille le refrain belliqueux :

Fest steht und treu die Wacht am Rhein,
Fest steht und treu die Wacht, die Wa-a-acht a-a-am Rhei-ei-ein !...

LOUIS DUMUR.

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LES POÈMES

Francis Jammes : *La Vierge et les Sonnets ;* Mercure de France, Paris, 3 fr. 50. — Jules Romains : *Europe ;* Nouvelle Revue française, Paris, 4 fr. — Albert Jean : *Le Passant du monde ;* La Renaissance du Livre, Paris, 5 fr. — Jean Royère : *Par la lumière peints...* ; Georges Crès, Paris, 3 fr. — Jacques Deval : *Le Livre sans amour* ; Bibliothèque Charpentier, Paris, 3 fr. 50.

Le désir de perfection qui hante les poètes, lorsque s'apaisent les « jeunes frénésies », a depuis bien des années déjà visité M. Francis Jammes. Cela fait que ce poète, qui nous donnait jadis d'imprévues émotions, nous donne aujourd'hui de sûres satisfactions. Et c'est très bien comme ça.

A lire les vingt-six sonnets qui forment la partie la plus substantielle de son dernier livre, on voit bien que M. Francis Jammes, s'il a perdu la verte et pittoresque naïveté qui lui conquit tant d'admirateurs, a gagné une sérénité élégante, sobre, dont je dirais qu'elle est classique, si ce mot avait encore, de nos jours, le moindre sens. La muse paysanne, aux joues incandescentes, a pris le voile des régulières ; la voici pâle et droite, à peine souriante sous la coiffe empesée.

Cette transformation d'un poète tel que Jammes m'eût presque désespéré, vers ma vingtième année. Elle me semble naturelle aujourd'hui et j'y trouve du goût. Qu'est-ce à dire ? Serait-ce donc que, moi aussi,

> Je vois s'avancer la jeunesse
> Qui ne finira plus.

Peut-être ! Je ne sais pas bien encore.

Je trouve beaux les sonnets que Jammes a disposés au début et à la fin de son recueil. Je reconnais souvent le vieil homme à travers l'apparat des rimes et des mètres. Le peintre a pris de l'âge et de l'expérience, mais c'est toujours le même paysage qui s'offre, en modèle, à ses pinceaux :

> J'avais mis de l'air parfumé
> Dans mon pipeau, l'air qu'on respire
> Lorsque l'acacia se mire
> A la source du mois de mai.

En réalité Jammes a moins changé qu'on ne le pourrait croire. Il

est toujours le même écrivain minutieux et direct, appliqué à sa besogne avec une ferveur qui est toujours la même, bien qu'elle ait changé d'objet.

Ce nouveau livre s'appelle : **La Vierge et les Sonnets**. Entre les deux groupes de sonnets, Francis Jammes a placé deux cantiques qui sont comme des enluminures en teintes vives. Je n'ai qu'un goût modéré pour ce genre de littérature, mais je pense qu'il y aurait intérêt, pour les gens d'église, à faire mettre en musique les paroles de Jammes et à substituer de tels chants, simples et gracieusement ornés, aux couplets qui fleurissent d'ordinaire sur les lèvres des fidèles. J'ai lu dans une revue catholique, il y a quelques mois, un article sur ce sujet ; l'auteur déplorait la pauvreté des cantiques modernes dont les paroles semblent commandées aux fabricants de mirlitons. Il n'y a pas à hésiter : si les poètes font des cantiques, du moins qu'on les chante.

§

Europe, le poème de Jules Romains que l'on va trouver enfin en librairie, est une bien belle, une bien grande chose. C'est un des rares livres de poésie parus dans cette triste époque qui m'aient semblé s'élever à la hauteur de notre désespoir, s'égaler à notre angoisse; c'est un des rares poèmes contemporains qui m'aient ému, qui m'aient troublé.

Ce petit livre, qui n'a pas cent pages, est un chant lyrique, un poème épique, un thrène. Il nous touche par une multitude d'accents; il nous montre, à toutes les lignes, une beauté qui a le visage sévère de la logique. C'est une protestation, un appel, un cri de désespoir. C'est un témoignage solennel dans le tumulte :

> Europe ! Je n'accepte pas
> Que tu meures dans ce délire.
> Europe, je crie qui tu es
> Dans l'oreille de tes tueurs.
>
> Europe ! Ils nous ferment la bouche ;
> Mais la voix monte à travers tout
> Comme une plante brise-pierre.
>
> Ils auront beau mener leur bruit ;
> Je leur rappelle doucement
> Mille choses délicieuses.
>
> Ils auront beau pousser leur crime ;
> Je reste garant et gardien
> De deux ou trois choses divines.

Je ne saurais décemment parler de ce livre dans les limites de cette rubrique. Je me contente de le signaler ; je me contente de le saluer au passage. Je reçois cette pathétique déposition.

§

J'ai salué jadis — oui, jadis ! — avec une franche cordialité les deux premiers recueils de M. Albert Jean. Je suis donc fondé à lui faire aujourd'hui des reproches, j'ai donc un peu le droit de lui dire à l'oreille : « Albert Jean, votre livre ne me contente pas, non ! votre **Passant du monde** n'est pas ce que je me suis promis d'attendre et ce que je compte encore recevoir de vous. Vous êtes toujours un jeune homme, mais vous n'êtes plus tout à fait un jeune poète. Il vous faut brûler quelques idoles et vous mettre au service d'autres dieux. Vous écrivez :

> Mon cœur, mon fameux cœur que j'ai tant raconté.

et plus loin :

> Ah ! le vide obsédant de nos histoires de femmes !

et plus loin encore :

> Tu sens très bien que ton beau rêve fout le camp.

Eh bien, dans dix ans, je suis sûr que vous ne serez pas très fier d'avoir écrit beaucoup de choses comme ça. Vous aurez alors de la poésie l'idée qu'elle est une chose difficile et qu'une pièce de vers ne se fabrique pas comme un coktail. Vous aurez, j'en suis sûr, découvert, à ce moment-là, que l'art est fait de renoncement et qu'à ce compte il faut d'abord renoncer aux satisfactions médiocres. Vous écrirez alors des pages remarquables, parce que votre sensibilité est aiguë, parce que vous êtes capable de choisir, parce que vous distinguez souvent des choses que seuls les poètes savent voir. »

§

M. Jean Royère apportait autrefois à défendre la haute poésie une intolérance courageuse dont je ne peux que le louer. Je me suis évertué sur d'autres tréteaux et je n'ai pas toujours été d'accord avec M. Royère. Qu'importe ! Le siècle avance et les querelles se déplacent. La poésie me semble emporter maintenant un si lourd faix de sottises déclamatoires et de bavardages impudents que le bref recueil de M. Jean Royère m'arrête et m'inspire beaucoup de sympathie. S'il ne me donne pas de ces joies particulières que je demande à mes lectures préférées, il offre, du moins, une poésie hautaine, concise, ornée subtilement, une poésie qui règne au large de toute facilité, de toute vulgarité, de toute bassesse.

> ... Vivre est vil. Je n'ai feint que le nombre
> Mal sculpté de la tombe et de l'aurore pour
> Qu'en la cité spectrale où je n'ai vu qu'une ombre
> Eclate enfin la trompe effrayante du jour.

A travers les dessins un peu précieux de M. Jean Royère, on croit souvent apercevoir le sourire désabusé, le sourire poignant de Mal-

larmé. Et cela n'est point une critique : les poètes qui pensent encore au grand exemple de Mallarmé ne sont pas trop nombreux. On peut les honorer et pour leur constance, et par amour pour le maître.

§

Je vais contrarier beaucoup M. Jacques Deval. Je dois pourtant ne rien lui cacher de mon sentiment, car M. Deval, qui a fait un grand effort, pourrait bien aussi faire école.

Le livre de M. Jacques Deval s'appelle : **Le Livre sans amour**. C'est un recueil volumineux où le poète s'est efforcé de faire tenir toute sa vision poétique de la guerre, de faire tenir toute la guerre. A cet effet M. Deval, qui semble avoir une inquiétante facilité de plume et un indiscutable talent, a déployé les ressources d'un romantisme qui n'est pas celui de Hugo, mais bien celui de Rostand. Je prouve tout de suite ce que j'avance, voici les quatre premiers vers du poème intitulé le *Communiqué* :

> Il a des concisions nettes de télégramme
> où l'on a tout pesé pour être vite lu ;
> c'est le scenario, l'analyse du drame,
> où les plus simples mots sont ceux qu'on a voulus.

Et voici une strophe du poème intitulé *les Bleuets :*

> On vous a pris à l'âge où l'on prenait les mousses,
> et vous êtes allés, sans déformer vos rangs,
> jouer ce jeu terrible où l'on ne crie plus « Pouce »...
> Nous ne nous savions pas des petits aussi grands.

Tout le livre est dans ce goût ; c'est parfois mieux, c'est parfois pis, c'est toujours de la même veine : celle qu'a fait copieusement saigner l'auteur de l'*Aiglon*.

En vérité, c'est une bonne veine. Si M. Jacques Deval continue, il sera de l'Académie dans une quinzaine d'années ; c'est peut-être ce qu'il cherche, car presque tous ses poèmes sont dédiés à de notoires personnalités du monde politique, militaire ou littéraire. Pour moi, je trouve en M. Deval une réelle générosité, cela m'engage à lui dire qu'à mon avis, il se trompe ; le romantisme a été la littérature d'une époque. Cette époque est finie, bien finie, bien enterrée. La guerre qu'a chantée M. Deval ne fut pas romantique, ah non, certes ! Elle n'eut rien de romantique, tout en elle fut affreusement nouveau.

Que les vieillards aient accordé, pour célébrer cette guerre, leurs lyres démodées, c'est naturel, c'est un peu ridicule, et ce n'est pas à imiter. Mais quand des jeunes gens comme M. Jacques Deval écrivent :

> *Vibrato* des obus, *pizzicati* des balles,
> *tremolo* des appels, *forte* des « En avant »,
> *staccato* des hoquets, *pianissimo* des râles,
> rumeur immense éparpillée aux quatre vents...

Quand des jeunes gens, dis-je, s'imaginent, par ces vieux procédés discrédités depuis cinquante ans, nous donner une fidèle image de notre temps, tout me crie qu'ils se trompent, et qu'à des tristesses comme celles que nous avons connues, à ces émotions qui furent les nôtres, il faut une autre expression que celle, brillante, fausse et vaine, des Rostand, des Richepin, des Bergerat et autres jongleurs.

GEORGES DUHAMEL.

LITTÉRATURE

Francis de Miomandre : *Voyages d'un Sédentaire*, 1 vol. in-18, 3,50 maj. Emile Paul. — Christian : *Données sur André Gide et l'Homme moderne*, 1 vol in-16, « Edition des Tablettes ». — P. Rioux de Maillou : *Souvenirs des autres*. Préface de G. Geffroy, in-18, 3,50 maj., Crès. — Barbey d'Aurevilly : *Le Cachet d'Onyx, Léa*, 1 vol. in-8°, « La Connaissance ». — Pierre Anselme Champgeur : *Ce qu'elles ne disent pas*, 1. vol. in-16, 1.50, Jouve. — Pierre Aguétant : *La Tour d'ivoire*, 1 vol. in-16, Plon. — *Choix de lettres intimes d'un épicurien du XVII*e *siècle, Comte Jean Oxenstiern, publiées d'après les originaux inédits* par le Comte F. U. Wrangel, 1 vol. in-18, Chevrel.

Ce livre de Francis de Miomandre: **Voyages d'un Sédentaire** est un des plus séduisants que j'aie lus en ma vie déjà lourde de lectures. J'y trouve toute l'âme rayonnante et tout l'esprit curieux, insatiable de connaître et de sentir, d'un poète profond et léger, qui jongle avec les idées les plus graves sans les blesser et les fait disparaître dans une ironie ou dans un sourire. C'est le livre d'un philosophe, trop philosophe pour se prendre au sérieux, mais qui, comme le fou du Roi, sait dire les mots qui inquiètent et qui font rêver ou réfléchir.

Mais comment raconter ce livre où chaque chapitre est un petit monde vivant de philosophie, d'esthétique, de critique sociale et littéraire? Il est aussi une sorte de film de notre vie intime d'aujourd'hui : des images, des couleurs, des désirs, des regrets, précisés et fugitifs. Je veux citer cette page sur l'inutilité des voyages :

Entrez un soir à Saint-Louis en l'Isle, et je veux être pendu si vous n'éprouvez pas aussitôt l'impression de vous être égaré dans un sanctuaire de style jésuite, patiné de dévotion, au fond de la plus vieille et cérémonieuse Espagne, il y a trois cents ans. Sortant de là, vous vous tournerez dans les rues mal éclairées et paisibles de la ville natale de votre cœur : petits métiers, humbles cafés, vieilles bigotes attardées. Quelque cent pas plus loin, vous errez en pleine Hollande : des orques vertes affleurent, monstrueuses et pesantes, au ras de la berge d'un canal rectiligne ; des sirènes sifflent, de rouges falots rampent mystérieusement. Une vie obscure se devine, palpitant sur l'eau moirée de reflets incertains. Un coin d'Amsterdam...

Le paradoxe est joli et si vrai. Après avoir lu ce livre, plein de si fines notations de la vie et de ses paysages, je songe que Miomandre ferait très bien cette « vie à Paris » du *Temps*, que M. Abel Her-

ment, fatigué, devrait lui céder. Il serait temps d'utiliser le talent des jeunes écrivains, tels que Miomandre, qui ont atteint la plénitude de leurs dons.

§

En un petit livre, intitulé **Données sur André Gide et l'homme moderne**, M. Christian nous expose la subtile doctrine, un peu fanée, de celui qui écrivit : « Ne t'attache en toi qu'à ce que tu sens qui n'est nulle part ailleurs qu'en toi-même, et crée de toi, impatiemment ou patiemment, ah ! le plus irremplaçable des êtres... » Cela me donne envie de retourner le précepte, comme un vieux manteau, et d'écrire : « Ah ! ne t'attache qu'à ce que tu sens d'essentiel et d'immuablement humain en toi, car tous les êtres sont semblables, et nul n'est irremplaçable. » Mais André Gide ne se lasse pas d'être une perpétuelle exception. C'est en vivant qu'il prend conscience de vivre : fugitif infatigable, écrit M. Christian, il baise chaque fleur, toute bouche qu'il approche, puis il s'en va en avant ne se donnant à rien, « se prêtant à tout, miroir fidèle de tout ce qui constitue une existence »... Ne faut-il pas que chaque être réapprenne l'inutile expérience des siècles ? Mais la vie apparaît dans la pensée d'André Gide comme un champ de fleurs où les hommes viennent se poser, comme des papillons, et se griser de sucs et de parfums. Et voici que dans les *Nouvelles Nourritures terrestres* que publie « Littérature », M. André Gide vieillissant nous redit, avec la même candeur, son cri de volupté devant la lumière et la joie de vivre, la joie de se rouler dans l'herbe et de marcher nu dans le soleil, en cueillant des branches, des épis et des fruits... Je relis ces pages, et je ne puis m'empêcher de me dire : Faut-il que cet homme soit profondément triste pour éprouver ainsi le besoin de clamer une joie que je sens factice, littéraire, ou seulement une suggestion qui l'aide à supporter le vide des jours et des nuits ! Est-il possible que la vie n'ait pas alourdi son âme et qu'il soit ainsi resté un enfant étonné et ébloui devant les petites sensations de la volupté ? Quelle ivresse et quelle jeune extase ! Ecoutez-le : « Je ne tiens plus au sol, je me balance... à l'extrémité d'un rayon. O toi que j'aime, enfant ! je te veux entraîner dans ma fuite. D'une main prompte saisis le rayon... etc., etc. ». Jusqu'à ce jour, l'homme n'a pas su être heureux, et M. Gide nous apporte la grande nouvelle : « L'homme est né pour le bonheur », et le bonheur consiste à s'émerveiller chaque jour un peu plus d'avoir des sensations si variées et de se savoir le plus irremplaçable des êtres. Aussi la reconnaissance de son cœur lui fait « inventer Dieu chaque jour ». La reconnaissance envers ce Dieu qui lui permet de se rouler, tout nu, dans l'herbe, et de penser que « la sagesse n'est pas dans la raison, mais dans l'amour ».

Ce n'est pas sans un certain effarement que je transcris des phrases comme celles-ci :

Une somme de bonheur est due à chaque créature, selon ce que ses sens et son cœur en peuvent supporter. Si peu que l'on m'en prive, je suis volé. Je ne sais point si je réclamais la vie, avant d'être ; mais à présent que je vis, tout m'est dû. Mais la reconnaissance est si douce et il m'est si nécessairement doux d'aimer, que la moindre caresse de l'air éveille un merci dans mon cœur. Le besoin de reconnaissance m'enseigne à faire de tout ce qui vient à moi du bonheur.

Tout cela, c'est du Jean-Jacques anémié et du romantisme désuet. Que ces petites joies sont donc fades ! Ah ! que la vague d'une profonde douleur de vivre balaie ces petits galets sculptés qui dorment au soleil sur la grève !

§

Voici de M. P. Rioux de Maillon un livre posthume très curieux où l'auteur a accumulé avec une patience amusée toutes les anecdotes qu'il a recueillies sur les écrivains et les artistes de son temps, les grands romantiques et ceux qui suivirent : **Souvenirs des autres**. Je ne joue ici, écrit-il, qu'à peu près un rôle d'écho. Mes goûts et la direction de ma vie m'ont mêlé à un certain nombre de milieux littéraires ou artistiques : « Là, j'ai vu, surtout entendu ; on jugera si j'ai bien retenu. »

M. Gustave Geffroy, qui fut son ami, nous dit la vie difficile et studieuse de Rioux de Maillon ; mais quelle œuvre a donc laissée cet écrivain, presque inconnu, présenté ici comme un grand esprit ? M. Geffroy répond : Hélas ! il n'a rien laissé et il a laissé beaucoup. Peu de publié, beaucoup d'inédit. Un roman de caractères et de passion : *Mirages*, trois autres romans à études sociales : *l'Engrenage*, *Vaincre*, *Peur du bagne*, de nombreux articles. Et l'inédit : quarante, cinquante volumes, peut-être : « Manuscrits enveloppés et ficelés avec des étiquettes : l'Histoire d'une famille à travers le XIXe siècle, où chaque moment social est étudié ; des souvenirs de jeunesse et d'âge mûr ; des Rêveries philosophiques ; des Poésies... ». On y trouvera, ainsi que dans ce premier volume que vient de publier Crès, qui fut lui aussi un intime ami de Rioux de Maillon, ce que ce dernier appelait les « souvenirs des autres », ce qu'il avait retenu, écrit G. Geffroy, « de ses fréquentations de Louis Ménard, Leconte de Lisle, Chenavard, Théodore de Banville, Dumas fils, ce qu'il avait recueilli pour les disparus, Hugo, Lamartine, Gérard de Nerval, Baudelaire, Théophile Gautier ».

Ces manuscrits seront déposés par Mme de Maillon dans une bibliothèque publique, et M. Gustave Geffroy demande maintenant aux chercheurs qui nous suivront de ne pas dédaigner cette bibliothèque ainsi léguée à l'avenir : elle enferme, dit-il, et garde « une

noble intelligence, et qui mérite de survivre ». Elle enferme aussi, si on en juge par ce premier livre, une mine d'anecdotes, toujours amusantes, souvent inattendues, que l'histoire littéraire ne pourra dédaigner. Que l'on lise dans ce tome les pages sur Musset, Stendhal et Barbey d'Aurevilly. Et ce chapitre : le suicide de Baudelaire.

§

On nous donne aujourd'hui, en une édition de luxe, deux nouvelles de Barbey d'Aurevilly : **Le Cachet d'Onyx** et **Léa**, écrites en 1831 et 1832, et qui, annonce l'éditeur, paraissent pour la première fois en ce présent volume où une reproduction en couleurs des armoiries de Barbey d'Aurevilly sert de justification de tirage.

L'éditeur semble ignorer qu'il existe une édition originale, publiée sur le texte de la *Revue de Caen*, de *Léa*, édition publiée en 1907, à Paris, « aux dépens de la Société normande du Livre illustré », tirée à quatre-vingt-dix exemplaires, et pour laquelle Mlle Read a écrit une préface. Dans l'un de ces précieux petits volumes que Mlle Read a bien voulu me confier je lis, dans cette préface, les lettres de Barbey à Trébutien, où le jeune écrivain expose ses projets et ses rêves : « Que ma *Léa*, écrit-il, à laquelle déjà des larmes de femme ont promis d'autres larmes, soit la couleuvre tentatrice. »

On sait que *Léa* parut le 30 octobre 1832 dans la *Revue de Caen*, qui ne vécut qu'un numéro. Ces deux contes, premières esquisses des *Diaboliques*, sont surtout une curiosité littéraire. Barbey sourirait lui-même aujourd'hui de son romantisme excessif et naïf : mais c'est curieux de retrouver, dès les premiers essais de l'auteur de l'*Ensorcelée*, cette sorte de sadisme romantique qui caractérise son génie.

§

M. Pierre Anselme Champgeur a écrit des « pensées désordonnées sur les Femmes et sur l'Amour » : **Ce qu'elles ne disent pas.** J'aime ces pensées où l'on retrouve toujours un peu de la poussière de sa propre vie, et un peu de son amertume :

— Quel soulagement parfois pour un homme de penser d'une femme : « Il me semble qu'enfin je ne l'aime plus ! »

— Les amants s'irritent des obstacles qui les séparent et, sans eux, ils ne s'aimeraient pas.

— Triste période en amour que celle où l'on évite d'interroger par crainte de provoquer un mensonge.

— On n'est jamais sûr de ne pas aimer une femme, tant qu'on n'en aime pas une autre — et encore !

— La pensée d'une femme, bien plutôt que sa présence, peut remplir la vie d'un homme.

— Il est des gens plus jaloux encore que les maris de fidélité conjugale : ce sont les amants.

M. Pierre Aguétant a, lui aussi, noté ses impressions et ses pensées, et toujours sur les femmes, l'amour et le cœur : **La Tour d'ivoire.**

« La femme pleure pour mentir, l'homme rit... » Certes, mais M. Aguétant mêle un tel sentimentalisme à son ironie qu'on ne sait plus s'il parle ou s'il prie. Mais, à cause même de cette tendresse épandue sur ces pages, le livre plaira à certains. Pourtant il ne faudrait pas abuser de ces pensées péremptoires qui ne sont bien souvent que des redites ou des banalités.

§

Le comte F. U. Wrangel nous donne, en une édition de luxe, le **Choix de lettres intimes d'un épicurien du XVII[e] siècle** (le comte Jean Oxenstiern), d'après des manuscrits inédits de la Bibliothèque de Stockholm. Cet épicurien, un peu disciple de Montaigne, est maintenant fort peu connu en France, quoiqu'il écrivît ses ouvrages en français. Pourtant les *Pensées sur divers sujets*, ses *Méditations dans la solitude*, ainsi que ses maximes, *Bouquet de diverses fleurs*, connurent dès leur apparition une vogue qui consacra la notoriété de l'auteur. Ses *Pensées* eurent d'innombrables éditions et furent traduites en plusieurs langues, et cet ouvrage avait sa place marquée dans toute bibliothèque sérieuse du XVIII[e] siècle. Ce n'est guère douteux, ajoute le Comte Wrangel, à qui j'emprunte cette érudition, que c'est lui qui inspira au Marquis de Sade sa pièce curieuse : *Oxtiern ou les Malheurs du libertinage.*

La littérature libertine du XVIII[e] siècle est une sorte d'épanouissement du libertinage, plus cérébral, du siècle précédent.

La philosophie d'Oxenstiern, si l'on peut ainsi nommer son pessimisme, se borne ordinairement, écrit le comte Wrangel, à développer les théories et les maximes des anciens et s'appuie assez souvent sur des citations fragmentaires d'auteurs latins et grecs... C'est la méthode de Montaigne. Mais il dit avec franchise — et correction — ce qu'il sent et ce qu'il pense, et c'est pour cela qu'on peut le relire encore avec quelque plaisir.

Pour cette autre raison encore : il n'écrit pas par vanité d'auteur mais pour son propre plaisir, et sa devise :

Omnibus non placere virtutis signum est,

est déjà comme une marque stendhalienne :

«... J'ai écrit pour mes amis et pour ceux qui comprennent en peu de paroles beaucoup de choses : *infelix eorum ignorantia qui ea damnant quæ non intelligunt*.. Je serais même très fâché que certains sots que je connais y trouvassent de quoi se contenter ou qui fût propre à leur stupide compréhension. »

Voici un échantillon de quelques-unes de ses maximes. Elles sont subtiles.

« Quoique la fortune soit sans pudeur, elle rougit quelquefois à la vue du mérite. »

« Si le hasard reprenait ce qui a contribué aux actions des héros, que deviendraient la plupart de leurs trophées ? »

« L'amitié et l'amour s'aiment comme deux frères qui ont une succession à partager. »

Comme tous les gens bien nés de cette époque où l'aristocratie n'était pas un vain mot, Oxenstiern apprit de bonne heure à connaître le monde : il voyagea ; et voici ce qu'il écrit de la France et de Paris dans ses *Pensées :*

Me voici dans le pays où les Muses résident, où les sciences habitent, où Mars tient son école et où la religion catholique est dans son lustre. (Il s'était converti au catholicisme.)

La civilité est comme naturalisée, l'honnêteté fleurit et la clémence brille dans ce merveilleux pays, où la nature a prodigué ses libéralités et où le peuple lui témoigne sa reconnaissance par ses soins et son travail. Heureux pays ! La patrie des étrangers et l'asile des grands princes malheureux. Les hommes y pensent, parlent et exécutent également bien ; les femmes y causent, jouent et se promènent avec un empressement égal. Le bon vin y fait chanter, la bonne chère y est accompagnée de bons mots. La constance n'y est pas à la mode, et la mode y est inconstante. La fortune y enfle et la disgrâce y désespère. Enfin, me voici en France, le plus beau royaume de l'Europe ! A l'âge de dix-huit ans, j'y allais pour la première fois, et je trouvai Paris un paradis. A l'âge de vingt-cinq ans, j'y retournai pour la seconde fois, et Paris m'a paru agréable. A l'âge de trente-six ans, j'y fis un troisième voyage et il me parut passable. M'y voici de retour à quarante-huit, et je m'y trouve inquiet. De sorte que je crois que si j'y retournais dans dix ans, il me paraîtrait insupportable.

Il me semble qu'à mesure que l'homme décline, cette incomparable ville perd ses charmes, et que, semblable à la Fortune, elle ne juge que la jeunesse digne de participer à ses délices. La grande vivacité de la nation, l'embarrassant cahot du monde, le fréquent bruit des carrosses, la course perpétuelle des allants et des venants et le continuel tintamarre de tant d'ouvriers différents ne s'accordent guère avec la tranquillité et le repos que cherche un homme fait. En vérité, tous les plaisirs du monde me paraissent insipides à l'heure qu'il est. Je ne sais si c'est pour les avoir trop goûtés dans ma jeunesse, ou si c'est par le mauvais goût de l'âge ? Je m'estime heureux de ce qu'à mesure que les plaisirs ne veulent plus de moi j'en fais aussi peu de cas. La solitude à présent me paraît préférable à l'Opéra, et une petite table en repos a plus de charmes pour moi que les plus gros festins de Paris. Un homme d'âge avec de l'érudition et une conversation solide me touche plus agréablement que cinquante courtisans de Versailles ou petits-maîtres de Paris avec leurs gasconnades et leurs sornettes. Enfin, *Tempora mutantur et nos mutamur in illis.*

Cette curieuse lettre nous montre l'idée que les étrangers se faisaient de la France et de Paris, au XVIIe siècle. Dans ces lettres inédites, l'esprit s'allie à l'érudition, à la douce philosophie et à la grâce ironique. Ne pouvant analyser le charme de ces lettres, j'en donnerai ce spécimen :

Madame,

Quand l'intérieur répond à l'extérieur, la personne est parfaite dans son espèce. Or donc, cela étant, vous pouvez, madame, passer pour une merveille de la nature. Vous conviendrez bien, madame, que la juste proportion qui se trouve entre votre corps et votre intérieur vous mérite cette épithète, car, comme vous êtes une femme en miniature, une princesse de nains et une reine de pygmées, de même votre bon cœur est si petit qu'on dirait, quasi, que vous n'en avez aucun, puisque les actions que vous faites en matière d'amitié et générosité vous trahissent. Vous avez de l'orgueil, madame, mais vous le soutenez mal par les bassesses de votre sordide avarice. Vous voudriez bien qu'on vous crût bonne amie, mais vous seriez fâchée de le mériter par aucune générosité...

C'est galant, n'est-ce pas ? Et cela se termine par ce compliment :

Et si vous aviez moins d'esprit que vous n'en avez, quoique du mauvais côté, je croirais, selon toute apparence, que le couplet suivant eût été fait pour vous :

On dit que vous l'avez petit,
Mais c'est l'esprit, mais c'est l'esprit,
Et ce que vous avez de grand,
C'est l'ouverture
Que la nature
Vous fit devant.

Malgré tout cela, Madame, je suis...

Mais tout de même, cette ironie n'est pas de l'ironie française.

JEAN DE GOURMONT.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

Le traité de Paix : les clauses militaires et navales. — La diplomatie alliée, qui a si longtemps influé sur les directions de la guerre, jusqu'au jour où M. Clemenceau prit en mains nos affaires, a rédigé un Traité de Paix dont il serait injuste de dire qu'il n'est pas complet. Nous n'en connaissons encore que le résumé ; mais on s'explique sa longue incubation. Aucun des points sensibles par où il était possible d'atteindre la puissance allemande n'a été négligé. — Tout y est, tout y figure à sa place. Les rédacteurs ont peut-être oublié d'interdire à la race allemande, aux vertus prolifiques, de multiplier sa progéniture au delà de certaines limites. Une petite clause de plus, — ce n'était rien, — pour fixer le nombre de naissances, autorisé chaque année par la Société des nations, et il

n'eût pas été possible de dire que le Traité contenait la moindre omission. Il porte, en tout cas, la marque des qualités de travail, de conscience, de savoir encyclopédique de notre haut personnel bureaucratique. On voudrait cependant y voir un sens plus aigu des réalités. Il réfléchit enfin la préoccupation constante de ne rien oublier plutôt que celle d'éliminer des exigences contradictoires ou d'éviter telles difficultés dans l'application, qui peuvent rendre lettre morte certaines clauses; souhaitons de nous tromper. Au surplus, tout ceci est hors de notre compétence.

Le Traité doit être examiné ici, uniquement, au point de vue militaire et naval. Commençons par le militaire. Le prince Lichnowsky, Boche de marque, dont la cristallisation paraissait cependant incomplète, aurait porté sur le Traité le jugement suivant : « Cette paix est une paix de violence qui ne repose sur aucune base d'équité et qui me paraît dictée sous l'influence du maréchal Foch. » Je crois que le prince Lichnowsky se trompe lourdement en attribuant au maréchal Foch une influence prépondérante sur la forme du Traité. D'abord, un traité de paix est toujours un acte de violence que le vainqueur impose au vaincu; celui-ci ne l'accepte qu'à son corps défendant. Vraiment, il est risible d'entendre un Allemand se plaindre d'être violenté. Au surplus, ce haut personnage doit bien se douter que si le maréchal Foch, et, d'une manière générale, l'élément militaire, avait exercé une influence aussi grande qu'il veut paraître le croire, le Traité eût probablement pris une forme assez différente. Il n'eût comporté qu'un nombre bien inférieur de clauses, découlant les unes des autres pour aboutir à un serrement de vis encore plus énergique. Il ne faut pas voir dans le propos du prince Lichnowsky qu'une rouerie de diplomate. Une telle opinion, dans la bouche d'un si haut personnage, peut donner à croire à certaines gens, en France, où tant d'opinions diverses sont encore flottantes, que la dureté des conditions imposées à l'Allemagne et leur caractère d'universalité viennent de l'influence du parti militaire.

Au point de vue qui nous occupe le Traité règle deux points capitaux : 1° La constitution de l'armée allemande à venir : 2° l'organisation des nouvelles frontières.

La section I du chap. V du résumé communiqué à la presse contient les dispositions suivantes, en ce qui concerne la constitution future de l'armée allemande : celle-ci se trouve réduite à sept divisions d'infanterie et trois de cavalerie, avec un effectif total de 100.000 hommes dont 4.000 officiers, dépôts compris, plus deux états-majors de corps d'armée. En plus, en nombre limité, le personnel des services administratifs de la guerre, celui de la gendarmerie et de la police locale ou municipale. Le matériel de guerre ne sera plus fabriqué que dans les usines autorisées par les cinq gouvernements alliés

et dans la limite des fixations indiquées (aucune précision n'est donnée à ce sujet). La fabrication, l'exportation ou l'importation de matériel de guerre, de gaz, liquides ou matières prohibées (?), de chars blindés, de tanks ou engins similaires demeure interdite. (Aucune spécification particulière au sujet de l'artillerie.) Le service militaire obligatoire est aboli. Recrutement par engagements volontaires de 12 ans, portés à 25 ans pour les officiers. Interdiction aux maisons d'enseignement et aux associations de toute nature de s'occuper de questions militaires et d'avoir un lien quelconque avec l'autorité militaire (*sic*).

§

Il y aurait longuement à discuter sur de telles clauses. Arrêtons-nous seulement sur les questions essentielles. L'armée allemande comprendra de l'infanterie et de la cavalerie. Il n'est pas question d'artillerie. Est-ce un simple oubli ou la volonté arrêtée des rédacteurs du traité qu'elle n'en ait pas ? Or, la construction du matériel de guerre reste autorisée ; les canons comptent en premier lieu parmi le matériel de guerre. Il nous apparaît imprudent de permettre à nos ennemis d'entretenir une armée permanente de 100.000 hommes. Le contrôle rigoureux de la composition de cette armée sera extrêmement difficile. En somme, elle constituera le noyau d'une armée décuplée, qui pourra être réunie, instruite, en moins de temps que nous l'imaginons, le jour où le gouvernement sera résolu à s'affranchir de toute contrainte. Si une telle armée a été laissée à l'Allemagne pour opposer, le cas échéant, une barrière au bolchévisme, il pourrait arriver qu'elle ne fût pas assez nombreuse. Si c'est pour maintenir l'ordre dans l'intérieur, elle est superflue. Cette mission doit, en effet, incomber à la gendarmerie, dont l'existence est prévue par le Traité. Il eût été préférable de doubler ou de tripler même l'effectif de cette dernière, en supprimant tout noyau d'armée permanente. L'Allemagne aurait été plus sûrement ramenée à l'impuissance. Les clauses militaires auraient dû comprendre : 1° la suppression de toute armée permanente ; 2° la création d'une gendarmerie nationale, groupée par bataillons, comprenant de l'infanterie, de la cavalerie, des sections de mitrailleuses ; 3° pas d'état-major de corps d'armée ; pas de manœuvres ; pas de liens entre les différentes unités, la gendarmerie étant essentiellement destinée à des actions locales et à n'user que d'une tactique de combat de rues.

On saisit la différence que l'on a le droit d'établir entre une armée permanente, si réduite qu'elle soit, et une force de gendarmerie, si imposante que puisse être cette dernière.

Il n'est pas besoin de rappeler ici comment, en d'autres temps, la Prusse tourna les clauses du traité de Tilsitt, et d'un noyau de 42.000 hommes tira une armée nombreuse et admirablement dressée.

La question des nouvelles frontières conduit également à exprimer des réserves. Nous, Français, nous nous retrouvons ramenés aux frontières de 1815, qui nous furent imposées par le Congrès de Vienne comme une sûreté au bénéfice de nos adversaires. Il est juste d'ajouter que le présent traité nous apporte une garantie avec la clause interdisant à l'Allemagne tous travaux de fortifications dans une zone de 50 km. à l'est du Rhin. Il nous est accordé également l'espérance de recueillir, dans quinze ans, par voie plébiscitaire, l'héritage de Louis XIV : Sarrelouis, Deux-Ponts, etc. N'avons-nous pas fait preuve de scrupules excessifs, ou sommes-nous victimes de l'idéologie américaine ou encore du manque de bon vouloir de M. Lloyd George, qui n'est pas toute l'Angleterre ? L'avenir nous le dira. Mais nous eût-on donné la rive gauche du Rhin, de Lauterbourg à Coblentz, cela n'eût été que justice et précaution bien entendue. Le reste à la Belgique. Pour celle-ci, elle n'obtient, du Luxembourg à Clèves, que des rectifications insignifiantes, qui font penser à une solution de querelle de douaniers.

Par contre, la frontière orientale de l'Allemagne est profondément modifiée, au profit du nouvel état de Pologne. Nous en sommes particulièrement heureux, bien que, sans pessimisme, on puisse augurer de graves difficultés d'un remaniement aussi brusque et aussi ample de la carte politique de cette partie de l'Europe.

Et, si nous voulons résumer cette question des nouvelles frontières, nous sommes amenés à constater que le présent traité accorde à la Pologne, à peu de chose près, les frontières qu'elle possédait avant 1772, c'est-à-dire antérieurement au premier partage, alors qu'il refuse à la France de lui restituer les sécurités, qu'elle possédait encore en 1815.

§

Les clauses navales du Traité sont, elles aussi, moins rigoureuses que l'apparence semblerait l'indiquer. Sans doute, elles ont un caractère d'humiliation tout particulier et d'implacabilité en ce qui concerne le sort fait à la puissante flotte allemande. Celle-ci est réduite à quelque chose d'équivalent à la flotte espagnole : six cuirassés démodés et une douzaine de bâtiments pour chacune des classes inférieures de bâtiments, avec interdiction de construire un seul sous-marin. On sent là la volonté implacable de l'Angleterre. L'ambitieuse rivale, qui avait rêvé de lui disputer l'empire des mers, est hors de jeu pour longtemps. On lui enlève une fraction importante de sa marine marchande, à flot ou en construction ; mais il reste à notre ennemie vaincue toutes les ressources qu'un rapide développement de ses constructions navales peut lui procurer. Ses chantiers d'Hambourg, Kiel, Brême, Stettin, etc., restent intacts, avec la seule servitude de construire en cinq ans un million de tonnes pour

le compte des Alliés, la dépense afférente devant entrer en déduction des 125 milliards qu'elle doit leur verser. Une telle clause ne sera peut-être pas très onéreuse pour le vaincu.

JEAN NOREL.

LES REVUES

Lutetia : enquête sur le poète national, si Edmond Rostand était le nôtre, et qui lui devrait succéder. — *Le Scarabée* : l'importance de « la Physique de l'Amour » dans l'œuvre de Gourmont. — *Le Crapouillot* : conseil de M. Louis Roubaud à ses plus jeunes cadets des lettres. — *La Revue du Mois* : les mathématiques et l'art. — *L'Alsace républicaine* : l'avenir alsacien et lorrain dans une France indivisible. — *La Revue hebdomadaire* : intelligence collective des abeilles. — Naissances : *Notre voix*; *Hélianthe*. — Memento.

M. André Arnyvelde nous semble avoir été friand de renouveler le jeu de Jules Huret en 1891 et qui fonda la réputation de ce fin journaliste. « L'Enquête sur la Littérature » eut une portée considérable. Maint académicien d'aujourd'hui daubait ferme sur les immortels de l'époque. Tous les consultés prenaient la mouche. Huret avait la courtoisie d'aller à domicile quêter leurs opinions. Il en rapporta quelques duels et la réputation méritée d'un pince-sans-rire original et cultivé.

L'enquêteur de **Lutetia** (avril) s'est borné à écrire aux gens afin de nommer, d'après leurs réponses, un Poète national, successeur d'Edmond Rostand, et, en tout cas, afin de recueillir quelques opinions sur le charmant auteur des *Romanesques* et le grand lyrique de *Chantecler*.

M. Paul Fort sort grand favori de l'épreuve. Toutefois, — avant de publier les réponses de ses correspondants qui élisent par 50 voix le fécond, le subtil, le sublime et familier chanteur des *Ballades Françaises*, 54 voix étant réparties entre 25 de ses confrères dont 12 n'obtiennent qu'un suffrage, — M. Arnyvelde conclut ceci des documents de son dossier :

Il apparaît donc, en définive, qu'un poète ne peut être dit véritablement *national* que mort, et longtemps après sa mort... ou qu'il devra, vivant, pour tenir ce suffrage *de la nation entière*, être polymorphe comme elle, manifester, enfin, le génie monstrueux d'un Shakespeare ou d'un Victor Hugo.

Cela n'est pas très juste. De son vivant, le seul poète français qu'ait acclamé, choisi, élu la France, c'est Béranger. La royauté de Voltaire n'exista sur les esprits que dans les villes. Le chantre de Lisette avait acquis l'admiration des cités et celle des ruraux aussi bien. Victor Hugo n'a jamais été « populaire » que par *Les Misérables*, un chef-d'œuvre sans doute. Ses vers, le plus connu de ses poèmes, n'ont jamais ému autant de cœurs que « Le Dieu des pauvres gens », par exemple. Les mois de prison du chansonnier ont

bien plus révolté le peuple, et par toute la France, que le long, le noble et volontaire exil du père Hugo. En aucun cas, « national » n'a signifié « meilleur ». M. Henry Bataille qui donne Béranger pour prototype du « poète national » remarque avec ironie : « Il importe qu'en France, après la guerre, nous ne laissions pas dépérir les idées conventionnelles. » Elles seules, en tout cas, permettent la sorte d'enquêtes dont nous nous occupons ici. « Cherchez dans les cimetières ou les berceaux! » proclame M. Jean de Bonnefon. « Est-ce que ça nous regarde, nous, simples poètes? » déclare M. Canudo. M. Fernand Demeure écrit « M. Ronsard » et « M. Chapelain » ; mais il consent à ne pas donner du Monsieur à La Fontaine et croit que Guillaume Apollinaire aurait pu devenir notre poète national. C'est, pour M. Henri Duvernois, M. Léo Larguier, un merveilleux ouvrier du vers et un grand inspiré certainement.

M. Paul Fort répond :

Maintenant oserai-je vous dire que je tiens Villon et La Fontaine pour les deux vrais poètes nationaux de la France, vu certaines considérations; Ronsard et Hugo, de même, vu certaines autres considérations; Racine et Chénier, semblablement, vu des considérations fort différentes? Verlaine en son art — si personnel cependant — les a tous réunis. Il fut grand.

M. Joachim Gasquet est laconique :

J'avais rêvé d'être le poète national; mais depuis que j'ai lu l'*Ode à la Marne*, de Charles Maurras, je pense que, depuis Malherbe, rien de plus beau n'a été écrit.

Pour M. Robert Scheffer, il répond :

Notre poète national? C'est Rouget de l'Isle. Les autres sont... des poètes.

P. S. — Plus tard, ce sera Lamartine, et la « Marseillaise de la Paix ».

M. Maurice de Waleffe nous apporte une définition imprévue : « Un condensateur à large rayonnement », voilà ce qu'est le poète national.

Quittons, sur cette mémorable parole, un sujet qu'elle nous paraît épuiser.

§

M. Gabriel d'Aulan donne au **Scarabée** (avril) un essai sur « Les personnages de Remy de Gourmont ». Il a excellemment placé en épigraphe cette phrase du romancier de *Sixtine :*

Mes romans ne sont pas une peinture de la vie légale, et ne peuvent plaire qu'à ceux qui mettent plus loin leur idéal.

Ainsi débute ce très louable travail de critique sur l'œuvre d'un des plus attachants parmi nos meilleurs écrivains d'hier :

Si l'on veut pleinement comprendre la pensée souvent abstraite, âme de

ces corps joliment vêtus que sont les romans et les contes, il ne faut les aborder qu'après lecture d'un livre qui forme les fondations de cet édifice littéraire. De même que *La Culture des Idées* est à la base de son œuvre critique, la *Physique de l'Amour* est la clef d'un coffre de santal qui contient des œuvres merveilleuses. C'est peut-être le livre du maître qui obtint le plus fort tirage, le meilleur succès de librairie. Non que le grand public fût à même de comprendre la portée philosophique de l'œuvre, ni en quoi les théories développées éclairaient d'un jour nouveau des parties restées obscures dans ces contes ! Amère ironie ! le succès n'était dû qu'à l'audace médicale avec laquelle Gourmont attaquait le problème physiologique de l'acte sexuel dans la nature et dans les sociétés.

Pour nous, accoutumés à mesurer la valeur d'un livre avec une jauge différant légèrement de celle des gens du monde, nous essaierons de situer à sa vraie place la *Physique de l'Amour*.

Inspirée très probablement par l'œuvre immense d'un savant auquel soixante années de travail ininterrompu ont à peine conféré la notoriété, la *Physique de l'Amour* apparaît comme une suite logique des Souvenirs Entomologiques de J.-H. Fabre.

§

M. Louis Roubaud, dans **Le Crapouillot** (1er avril), crie : « casse-cou ! » très opportunément aux « jeunes lettres » :

Je crois qu'il est temps de dénoncer le mal : trop d'écrivains se croient maintenant armés pour la littérature dès qu'ils possèdent une bibliothèque, trop de poètes suivent les conseils du magister qui recommandait « de lire avec une plume, d'écrire avec un livre », trop perdraient leur génie en perdant la mémoire.

Ou je me trompe fort, ou il est bien vrai que tous les jeunes récemment sortis de l'ombre des chapelles sont précisément ceux qui ont compris leur devoir de vivre et qui ne se sont plus contentés de transpositions livresques.

. . . .

L'écrivain nourri de livres n'ambitionne pas d'autre lecteur qu'un écrivain ; parce que ses lèvres ne savent plus moduler d'humaines paroles, les « hommes » qu'il a reniés le fuient. Désormais condamné à ne plus franchir les limites du Cénacle, à ne plus connaître d'autres compagnons que ceux de sa hautaine corporation, il s'épuise à animer la matière morte et bientôt vaticine, édifie des théories, fonde des religions, croit découvrir des esthétiques, pèse, compte et mesure des idées des mots, des signes, combine des stratégies littéraires ! !

Les jeunes revues sont presque toutes purement critiques, elles analysent souvent des livres critiques, elles sont elles-mêmes analysées dans des revues de revues ! Cela nous conduit si loin, que nous cherchons vainement, dans l'obscur dédale le dernier et pâle rayon du soleil par quoi fut éclairée l'œuvre originelle.

Ces remarques sont très justes et la conclusion de M. Roubaud devrait convaincre les jeunes hommes pour qui elle est écrite :

Jeunes Hommes vivants, évadés d'un grand Drame réel, promis à de

vrais baisers, dans ce monde gros de nouveaux émois, n'allez plus chercher sur les nuées, fussent-elles souples et blanches, « les fleurs, les ventres et les fesses des nymphes immortelles » dont parlait Anatole France. Troussez-moi plutôt Madelon !

§

C'est avec une grave émotion que nous avons ouvert **La Revue du Mois** (10 avril) qui reparaît, après quatre ans d'interruption.

Pendant ces quatre années ont disparu aussi plusieurs hommes éminents à la vie et à l'œuvre desquels nos lecteurs se seraient attendus, dans les circonstances normales, à nous voir consacrer une étude. Nous n'oublierons ni les morts glorieux de la grande guerre, ni ceux qui n'ont pas vécu assez longtemps pour voir la victoire à laquelle cependant leur vie consacrée au travail et à l'étude ne fut pas étrangère : ils ont contribué à créer ce rayonnement intellectuel et moral auquel notre pays a dû de si précieuses amitiés. Nous saurons, à l'occasion, faire revivre leur souvenir et tirer de leur œuvre et de leur exemple les enseignements nécessaires.

Sous l'éminente direction de M. Emile Borel, *la Revue du Mois* remplira sa belle tâche définie en ces termes :

Mais notre devoir immédiat est de travailler à renouer les traditions de haute culture menacées par le grand bouleversement ; à la génération nouvelle, si cruellement éprouvée, nous devons faciliter la tâche énorme qui s'impose à elle. C'est seulement lorsque nous aurons passé aux jeunes le flambeau de la civilisation que nous aurons le droit de reporter notre pensée vers ceux qui auraient dû nous survivre, et de nous consacrer tout entiers à notre douleur. Pour l'instant, la meilleure manière d'honorer nos morts est de nous efforcer de réaliser le double idéal auquel ils se sont sacrifiés et dont les deux termes, loin de s'opposer, n'ont jamais paru plus étroitement liés aux yeux du monde civilisé : la grandeur de la France et le bonheur de l'Humanité.

Nous trouvons dans ce numéro le « discours d'installation » de M. Arnaud Denjoy, « dans la chaire de théorie des fonctions à l'université d'Utrecht ». Il est publié sous ce titre : « L'Orientation actuelle des mathématiques ». Nous en détachons la page qui suit où l'on verra celles-ci conduire le savant professeur à émettre une théorie de l'art :

Le beau est le caractère du certain. En éprouvant le premier, découvrir le second, c'est entendre l'éloquence de l'art. Le contentement de l'esprit est l'indice de l'évidence, et l'incommodité mentale nous désigne l'erreur et l'incertitude. C'est pour jouir de cette révélation identique du beau et de l'évident, qu'inlassablement tant d'esprits élaborent, conçoivent, inventent.

L'objet des mathématiques, c'est le plaisir de ceux qui les comprennent, et c'est aussi l'objet de tous les exercices de pensée. En une telle satisfaction résident l'origine, la condition et le but de toute connaissance, la source, le moyen et le ressort de ses progrès.

Les analogies que je crois apercevoir entre la science et l'art ne sauraient assurément être suivies, passée la phase inventive. Mais la genèse

de l'idée jusqu'à son éclosion, les circonstances de sa venue semblent être pareilles dans tous les ordres mentaux. Ensuite les divergences s'accusent. L'œuvre propre de l'inventeur passe dans la technique, en totalité pour la science, en partie restreinte, infime ou nulle pour l'art. En effet, l'esthétique de la science est une et commune, celle de l'art est diverse et individuelle.

§

L'Alsace républicaine (mars) examine « Le vrai régionalisme alsacien et lorrain ».

L'Alsace et la Lorraine ont un gouverneur général qui est le Rhin. Elles ont dans le Haut-Rhin deux puissants commissaires de la République, qui s'appellent Coton et Potasse. Elles ont dans le département de Moselle un autre commissariat de la République, qui s'appelle Métallurgie. Mais le commissariat du Bas-Rhin, c'est l'énorme port de Strasbourg que grossira demain celui de Kehl; c'est l'industrie croissante qui s'y installe et fait tache d'huile vers le sud.

Strasbourg, aboutissant de toute la batellerie du Rhin, nœud de canaux qui seront élargis et approfondis dans le plus court délai, et que le duché de Bade ne peut pas imiter; Strasbourg, nœud de chemins de fer déjà commencés qui vont franchir les Vosges, sera le cœur vivant dont les pulsations règleront un immense transit commercial entre Rotterdam et la Méditerranée.

Les projets étudiés par la Chambre de commerce de Strasbourg, avant la guerre, et si difficilement réalisables alors, pourront dans l'Alsace et la Lorraine redevenues françaises recevoir leur pleine réalisation. Toutes les richesses coloniales et agricoles de Hollande et d'Angleterre, tous les charbons de la Ruhr, les pétroles d'Amérique afflueront à notre grand port terminus de Strasbourg. Par la trouée des Vosges, le canal du Rhône au Rhin, par les nouveaux chemins de fer transvosgiens, nos produits métallurgiques lorrains, nos minerais, nos potasses, nos textiles alsaciens trouveront un immense déversoir jusqu'à l'embouchure du Rhône, et prendront le chemin des pays méditerranéens et des colonies françaises. Ils descendront le Rhin que vont internationaliser des traités nouveaux. Inversement, le port de Marseille trouvera dans le port de Strasbourg un entrepôt lointain.

Les richesses d'innombrables contrées du globe navigueront ou seront charriées à travers nos plaines. Strasbourg sera le foyer d'un immense rayonnement économique. Il sera une « ville tentaculaire » qui, dans une génération, aura triplé sa population et englobé sa grasse banlieue. Il sera grand comme Lyon ou Marseille, avec une influence morale plus universelle.

« La France, disait Victor Hugo, est méditerranéenne et rhénane. »

C'est d'Alsace que nous arrive, d'une voix française et républicaine, cet avertissement : « Plus que jamais, il faut la France une et indivisible. »

§

M. Gaston Bonnier termine dans **La Revue hebdomadaire**

(5 avril) la publication d'un savant et pittoresque ouvrage sur « les Sources du miel ». Nous en donnons le fragment ci-dessous relatif à l'industrie des abeilles et qui ajoute un fait précis à la documentation déjà riche sur les mœurs de ces insectes. Cette fois, c'est un « exemple frappant de l'intelligence collective de ces intéressantes bestioles », que rapporte le professeur Bonnier et qu'il a observé en juillet 1918 :

La ligne de chemin de fer qui va de Paris à Lyon passe le long du Laboratoire de Biologie végétale, à Fontainebleau, et le rucher qui s'y trouve est proche de la voie ferrée. On entendit tout à coup, au milieu de la nuit, un bruit épouvantable : c'était celui d'un accident de chemin de fer ; un train de marchandises en manœuvre avait été écharpé et plusieurs wagons mis en pièces. Le lendemain matin on pouvait apercevoir sur la voie, en face du Laboratoire, une grande masse blanche pulvérulente, comme s'il avait subitement neigé en cet endroit au milieu de l'été. C'était un wagon, chargé de sucre cristallisé en gros grains, qui s'était trouvé coupé en deux, et tout le sucre était tombé, s'étalant sur le ballast.

En arrivant, et sans savoir encore ce qui s'était produit, je fus tout surpris de voir des nuées d'abeilles qui s'étaient précipitées pour pomper de l'eau sur les tonneaux servant à l'arrosage et sur les petits bassins où sont cultivées des plantes aquatiques. C'est que, dès le matin, les chercheuses n'avaient pas tardé à découvrir ce sucre sur la voie, et chacune, pour son compte, en avait signalé la présence aux diverses ruches. Les abeilles, ne pouvant prendre ces gros grains de sucre, avaient reçu l'ordre d'aller puiser dans les divers abreuvoirs, puis, de là, chargées d'eau, de se rendre immédiatemment sur cette grande quantité de sucre renversé et éparpillé, d'y déposer l'eau pour en faire du sirop, puis de retourner au rucher, le jabot plein de ce nectar artificiel. Dès lors s'était organisé le transport en masse : des ruches vers les abreuvoirs, des abreuvoirs vers le sucre et du sucre vers les ruches. C'était une bonne aubaine ! D'autant plus que la saison 1918 avait été très mauvaise pour l'apiculture. Les acacias n'avaient pas fleuri et les mélilots, centaurées et autres fleurs mellifères des environs n'avaient fourni, cette année, qu'une très faible quantité de nectar ; les circonstances météorologiques très défavorables avaient nui à la transpiration des plantes.

Quel travail ! Les butineuses se mirent à déployer une activité extraordinaire, sortant le plus tôt possible le matin, pour rentrer définitivement le soir, et le plus tard possible, dans leurs habitations respectives, pendant les jours suivants. Au bout de quatre jours, il n'y avait plus trace de sucre sur la voie, ce sucre avait été emmagasiné dans le rucher sous forme de sirop.

Toutefois, une très faible partie du sucre renversé avait été soustraite par des animaux à deux pattes : quelques moineaux et quelques êtres humains. Mais, ces derniers, voyant bientôt que cette masse blanche était devenue noire d'abeilles, se retirèrent avec prudence craignant les piqûres de leurs concurrentes. Ils ne savaient pas — heureusement pour cette récolte inattendue de mon rucher — que les abeilles ne piquent jamais lorsqu'elles sont en train de butiner.

§

Notre voix a paru pour la première fois le 6 avril. C'est un recueil hebdomadaire, littéraire, social, artistique, dirigé par M. Genold et qui a ses bureaux 71 *bis*, rue Damrémont. Le programme de ce nouvelle orgaue tient en trois mots suivis d'un triple point exclamatif : « Liberté-Justice-Amour !!! » En somme, une transposition un peu naïve des trois substantifs officiels qu'on peut lire sur les édifices publics, sur les églises comme au fronton d'entrée des maisons de correction.

M. Henri Barbusse, avec « La Tour d'Ivoire » collabore au numéro initial de cette revue de combat. MM. Marcel Sauvage, Paul Desanges, Genold, Mme Fanny Clar contribuent au second fascicule où l'on trouvera un article fort intéressant de M. Pio Baroja : « Une face de la pensée espagnole. »

Avril a vu naître **Hélianthe**, à Bruxelles, 20, rue François-Bossaerts, sous la direction de M. Roger van Gindertael. La revue se recommande de ce cri du bon et grand Verhaeren : « Toujours! aux horizons du cœur et des pensées... » Elle veut obtenir « que la foule écoute, respecte et aime les artistes ». M. H. Meunier, très sagement, professe : « Peu de paroles... mais des œuvres ! »

MEMENTO. — *Les Marges* (15 avril) : M. Michel Puy : « Les contemporains vus par Léon Daudet ». — « Poèmes », de M. P. Luccheni. — « Exégèse verlainienne », de M. Marcel Coulon. — « Anectodes sur Jean Dolent », par M. Deffoux. — « Etre bon », par M. F. Divoire, un chapitre mordant ajouté à sa « Stratégie littéraire ».

Le Monde Nouveau (20 avril) : « L'Irlande à la Conférence de la Paix », par M. G. S. Gwynn. — « L'Esprit de Reims », par M. Paul Adam. — « Chansons à la Gauloise », par M. Paul Fort. — « Les femmes dans l'œuvre d'Anatole France ». — « Le palais de cristal », une nouvelle de M. Henri Bachelin.

La Vie (mai) : « Le Paris futur », par M. A. Ménabréa. — Enquête du Dr Boyé aboutissant à la nécessité d'un « ministère de la Santé Publique ».

La Revue (15 avril) : « La France et les misères de la Paix », par M. Jean Finot. — La « lettre aux Dalmates » de G. d'Annunzio. — « Le prince de Wagram », très intéressant portrait écrit par Mme E. de Clermont-Tonnerre. — « Les matérialisations », par M. le Dr G. Gelay. — « Musiques », vers de M. Victor Basch. Cette revue a pour nouveau titre désormais : *La Revue mondiale.*

Revue hebdomadaire (5 avril) : « L'aubade devant l'hôpital », de belles pages, riches en pensée et en couleur, de M. A. t'Serstevens. — (12 avril) « Kadul », par M. J. Ochsé.

Revue des Deux-Mondes (1er avril) : MM. J. et J. Tharaud : « Sur la haute Moulouya ». — Mme Louise Thulier : « Condamnée à mort par les Allemands ». — (15 avril) : « La vie posthume de M. de Cambrai », par M. G. Goyau.

La Revue de Paris (15 avril) : M. Paul Adam : « Une force de la Méditerranée ».

L'Opinion (15 avril) : M. Faber : « La diplomatie nouvelle ».

Revue bleue (15 avril) : M. G. Renard : « L'Ecole Normale, de 1867 à 1890 ». — « Léon Bloy », par M. Louis Lefebvre.

Je sais tout (15 avril) : « Les deux Pasteur », par M. Fernand Vanderem, à propos de M. Lucien Guitry.

Le Feu (15 avril) : numéro consacré à l'Amérique.

L'Europe nouvelle (12 avril) : « La Perse et la situation internationale », par Mirza Hussein Khan Alai.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

THÉATRE

VAUDEVILLE : *Le Mari, la femme et l'amant*, comédie en 3 actes, de M. Sacha Guitry (19 avril). — Une lettre. — Memento.

Le mardi 22 avril. Je vais le soir au Vaudeville, voir la nouvelle pièce de M. Sacha Guitry. Je sors à six heures et demie du Mercure. Je ne suis pas de santé brillante, ayant subi une crise de froid, mais je n'y pense pas. Je dîne dans le quartier, puis je me mets en route, léger, flâneur, plein de rêverie, une cigarette d'une main, ma canne de théâtre de l'autre. En passant, je me regarde dans une glace. J'ai plus que jamais cet air clown dont s'amuse si bien mon excellente amie de la rue Dauphine, — un clown plus très jeune, hélas ! et que ses tours n'enrichissent guère. Au boulevard Saint-Germain, je prends la rue de Seine, qui est bien une des rues les plus pittoresques de la rive gauche. Je la connais par cœur. Dans ma jeunesse, pendant des années, je l'ai parcourue, aller et retour, quatre fois chaque jour. J'en pourrais dire, les yeux fermés, toutes les boutiques. Quand elle disparaîtra, ou plutôt quand on la modifiera, ce dont on recommence à parler, je vieillirai soudain de beaucoup par le nombre de mes souvenirs qui se trouveront effacés. A l'un des angles qu'elle fait avec la rue Jacob, il y a un épicier. Quand je passai là l'autre soir, une jolie fille en négligé entrait en courant dans la boutique pour ses provisions du soir, pressée à la vue du garçon qui posait déjà les volets. Je m'arrêtai un instant à la regarder, accueillant toutes les pensées libertines qu'elle faisait venir à mon esprit. A ce moment, un flot de gens déferla de la rue de Buci vers la rue Jacob, avec des cris : « Arrêtez-le ! » cependant qu'un jeune garçon, les distançant un peu, courait de son mieux pour leur échapper. Je le vis, dans sa course, jeter sur la chaussée un objet qui résonna sur le pavé avec un bruit métallique. Le garçon épicier, quittant sa devanture, s'élança sur le fuyard, l'atteignit, le ceintura de ses bras, et, se retournant, se trouva nez à nez avec un petit bonhomme es-

soufflé, au visage fripé, un peigne sur l'oreille et vêtu d'une veste blanche, qui se saisit à son tour de l'individu et remonta avec lui vers la rue de Buci, suivi de la même troupe, enchantée maintenant de la capture. Le garçon épicier était revenu, tout près de moi, à ses volets. Des gens, autour de nous, racontaient ce dont il s'agissait : le jeune homme qu'on poursuivait avait dérobé un fer à friser à l'étalage d'un coiffeur de la rue Buci, lequel, l'ayant surpris, s'était lancé, avec tout le quartier, à sa poursuite. Je m'adressai alors au cornichon, qui ne se tenait pas d'aise de son exploit. « Eh bien, lui dis-je, vous êtes content ? Vous avez, encore une fois, sauvé la société. Grâce à vous, le barbier est rentré en possession de son fer à friser et ce pauvre jeune homme va pouvoir méditer sur les inconvénients qu'il y a à vouloir faire, à trop bon marché, un cadeau utile et agréable à sa bonne amie. Votre mérite est d'autant plus grand que vous ne saviez pas du tout ce dont il s'agissait. Vous avez entendu crier : « Arrêtez-le ! » Vous vous êtes retourné. Vous avez vu un homme qui courait. Cela vous a suffi. Cette obscure tradition de police qui fait les bons citoyens vous a soudain animé. Vous vous êtes élancé sans en demander davantage. Ne soyez pas modeste : c'est cette même absence de sens critique qui fait les héros. Vous manquez toutefois encore un peu d'expérience. Vous êtes jeune. Vous vous perfectionnerez. En pareil cas, il ne suffit pas de se précipiter et d'arrêter. On doit aussi assommer et jeter à terre le fuyard et le mettre dans le plus mauvais état possible. On s'explique après. La prochaine fois, si pareille affaire se présente, je vous recommande le coiffeur. » Toute cette scène et mes félicitations au garçon épicier avaient pris moins de temps que je n'en ai mis à les relater. A ce moment, la jolie fille sortit de l'épicerie, les bras chargés de provisions, se dirigeant vers la rue de Buci. Je la regardai s'éloigner, puis je me remis en route. En passant devant le 13 de la rue de Seine, je pensai à mon ami Billy. Là, il y a plusieurs années, je montai le voir, un jour, dans une petite pièce étroite, pleine, partout, de livres et de papiers. Il n'était alors qu'un tout jeune gazetier, lui qui est en train de devenir un de nos journalistes notoires et un conteur aussi bref que véridique. Qui donc a dit cette parole à la fois charmante et mélancolique : « La vie passe et nous passons aussi ? » Je me la répétai plusieurs fois, en me moquant de moi-même. Je vous l'ai dit : j'étais plein de rêverie. J'atteignis les quais, j'arrivai au Pont des Saints-Pères. Le Carrousel, la place du Théâtre Français, l'avenue de l'Opéra, j'allais mon chemin, encore un chemin que j'ai fait, autrefois, pendant des années, plusieurs fois par jour, dans la journée pour aller à mes occupations et en revenir, la nuit pour accompagner mon père, à sa sortie de la Comédie-Française, jusqu'à la gare Saint-Lazare, et ensuite pour rentrer chez moi. Dans l'avenue de l'Opéra, je

coupai à la rue des Moulins. Je traversai la rue des Petits-Champs, je pris le passage Choiseul, puis la rue de Choiseul. La rue du 4-Septembre traversée, je me trouvai au coin de la rue de Hanovre. Je m'arrêtai là un instant, plus que jamais plein de rêverie. Il faisait encore légèrement jour. Je regardai les maisons de cette rue, le quatrième étage de chacune d'elles. Je me rappelais, — je la sais par cœur et je devrais plutôt dire que je me la disais tout bas, — une phrase d'une lettre de Stendhal à son amie Madame Jules : « *Quand aurez-vous un petit salon bien chaud, au quatrième étage rue de Hanovre, et moi dans ce salon de sept à huit le soir, bavardant avec quelques amis intimes, qui sachent ne rien prendre au sérieux, hors l'amitié et l'amour? Tout le reste n'est qu'une mauvaise plaisanterie.* » Qu'on se moque de moi si l'on veut : elle me touche, elle me plaît, elle me charme, elle m'enchante, cette phrase (la *Correspondance* fourmille de semblables), par tout ce qu'elle exprime d'intimité, d'abandon, de souvenir, de regret, de sentiment tendre et passionné, de philosophie voluptueuse et délicate. Beyle l'écrivait de Civita-Vecchia, « ennuyeux comme la peste », ainsi qu'il disait. Isolé, obligé à de plates besognes, privé des plaisirs qu'il aimait le plus, soupçonné et soupçonneux, il n'avait de consolation que dans ces lettres qu'il écrivait à ses amis de Paris, notamment à cette « aimable Jules », comme il l'appelait quelquefois. « *Quand aurez-vous un petit salon bien chaud?...* » Certainement, j'explique mal, — j'écris vite ! — le plaisir que ces mots me procurent. Que je plains, cependant, les gens qui ne sont pas sensibles à tant de sensibilité jointe à tant de naturel ! Et encore, je dis cela ?... Cela m'est parfaitement indifférent. Mais il faut quitter la rue de Hanovre, achever mon chemin. Le restant de la rue de Choiseul et je suis au boulevard, actuellement un lieu abominable par la foule qui l'encombre, la plus mélangée qui soit. Je regarde, une minute, toute cette animation. C'est l'heure des théâtres, des cinémas, des musics-halls, de tous les plaisirs nocturnes. Je pense, par contraste, à ma chambre tranquille, là-bas, dans ma maison solitaire, au milieu du grand jardin... Allons ! il faut faire le critique dramatique. Je suis arrivé devant le Vaudeville. J'entre. Je gagne ma place. Le rideau se lève peu après. Nous sommes maintenant à la nouvelle pièce de M. Sacha Guitry.

Elle est piquante, légère, parfaitement immorale, même assez libertine, pour ne rien omettre. C'est un rien, mais fort amusant à entendre. **Le Mari, la femme et l'amant**, c'est M. Sacha Guitry revenu, après *Pasteur*, aux œuvres dans lesquelles il excelle, pleines de trouvailles, d'ingéniosité, de fantaisie, avec un grand sens du comique et souvent un don surprenant d'observation. Vous me direz que le sujet, à en juger par le titre, n'a rien de bien nouveau.

C'est entendu. Mais nous-mêmes, sommes-nous bien nouveaux dans l'un ou l'autre de ces trois personnages que nous sommes tous ? Comme toujours, c'est le ton, le tour, l'aspect que M. Sacha Guitry donne au dialogue comme aux situations, qui fait l'originalité de sa pièce et son agrément. On ne verrait plus personne si on voulait ne voir que des gens de valeur, on n'écouterait plus aucune conversation si on voulait n'entendre que des choses profondes, on ne lirait plus de livres si on voulait ne lire que des chefs-d'œuvre et on n'irait plus au théâtre si on voulait ne voir que des grandes pièces. Un des grands mérites des pièces de M. Sacha Guitry, c'est que ses personnages sont vivants et parlent clair et sans bavardage. Quand on va souvent au théâtre et qu'on voit et entend les pires inventions dans les caractères comme dans le style, on apprécie cela.

La nouvelle pièce de M. Sacha Guitry, comme toutes ses pièces, est interprétée à la perfection, d'abord par lui-même, et ensuite par MM. Jean Périer et Baron fils, et Mmes Yvonne Printemps et Leitner. Le rôle du mari est tenu, notamment, d'une façon extrêmement réussie par M. Jean Périer. Cet artiste est, du reste, pour moi, au Vaudeville, un sujet de surprise. M. Jean Périer vient de l'Opéra-Comique. Il fut le créateur de *Pelléas et Mélisande*, et les critiques musicaux ont rappelé, ces jours-ci, son grand souvenir, à propos de la reprise de l'œuvre de Debussy. Il joue aujourd'hui la comédie, et vraiment c'est merveille, pour ce que nous savons habituellement des artistes lyriques, de le voir montrer dans chacun de ses rôles tant de naturel et de vérité dans le comique ou dans l'émotion.

Ma chronique sur le *Pasteur* de M. Sacha Guitry m'a valu tout un petit courrier. D'un côté, des lettres d'approbation, de félicitations, certaines écrites par des médecins. De l'autre, des lettres de blâmes, de récriminations, quelques-unes même assez chaudes, dans leur interprétation inexacte de ce que j'ai écrit. De ces dernières, la plus drôle est certainement celle-ci, que je me permets de vous communiquer :

17, RUE MIRABEAU, XVIe.

Monsieur,

En feuilletant d'anciens numéros du *Mercure de France* arrivés chez moi pendant que j'étais encore au front, je découvre votre article sur Pasteur, et ne puis résister au plaisir de vous dire deux petits mots à ce sujet.

Cet article, tout englué d'une bave de crapaud (voyez *Chantecler*), dépasse, je l'avoue, tout ce que je pouvais imaginer. Je croyais que la sottise avait des bornes..., il est évident désormais qu'elle n'en a pas.

On comprend aisément que vous preniez la défense des animaux, cher monsieur, quand on vous voit aussi incompétent en matière d'art dramatique et aussi sottement injuste pour un grand savant dont la mémoire se défend trop bien toute seule pour que je juge utile de la défendre ici.

Vous n'avez point « le souci de la perpétuité de votre espèce », écrivez-vous. Heureusement, car les gens de votre espèce ne contribuent ni au bon renom des lettres, ni à l'agrément du *Mercure de France*.

C'est entendu : Pasteur a inventé la rage avant d'avoir trouvé le moyen de la guérir. Vous, par contre, avez incontestablement inventé une très grave maladie du jugement et du bon goût, qu'on pourrait appeler « l'animalisation de l'entendement », mais voilà ! vous n'avez pas encore découvert le traitement approprié, et c'est tant pis !

Vous n'êtes pas le premier, d'ailleurs, qui poussiez le paradoxe jusqu'à vanter les mœurs pacifiques des animaux, ces pauvres, ces chers animaux, et à les opposer à celles des hommes. Prenez donc la peine de lire les études de Fabre sur les insectes... à moins que vous ne considériez point les insectes comme des animaux.

Ils sont vraiment pacifiques et inoffensifs et fraternels, les insectes, ne trouvez-vous pas ?

Vous n'empêcherez pas les gens de préférer la mort de mille animaux à celle d'un homme, et moi-même de préférer celle de cent critiques de votre acabit à la perte irréparable d'un Sacha ou d'un Lucien Guitry.

Vous êtes très enrhumé, cher Monsieur, mouchez-vous et ne jugez pas le parfum des fleurs.

GEO PORTAL,
abonné au *Mercure de France*.

P. S. — Je présume que vous êtes végétarien.

MEMENTO. — Théâtre de Paris : *Le Roi des Palaces*, comédie en 3 actes, de M. Henry Kistemaeckers (11 avril). — Renaissance : *La Grève des femmes*, pièce grecque à grand spectacle en 3 actes et 4 tableaux, de M. Jacques Richepin, musique de M. Michel-Maurice Lévy (12 avril). — Comédie-Française : *Les Sœurs d'amour*, pièce en 4 actes, en prose, de M. Henry Bataille (15 avril.) — Théâtre Antoine (Nouveau Théâtre libre) : *La Faux*, comédie dramatique en 3 actes, de MM. André Birabeau et Pierre Vallones (18 avril). — Odéon : *Monsieur Césarin, écrivain public*, comédie en 3 actes, en vers, de M. Miguel Zamacoïs (19 avril). — Théâtre Antoine (Société Shakespeare) : *La Mégère apprivoisée*, comédie de W. Shakespeare, adaptée en 3 actes et 25 tableaux, par M. G. de La Fouchardière, musique de scène du XVIIe siècle adaptée par M. H.-M. Jacquet (23 avril).

MAURICE BOISSARD.

ART

Les Salons : Société Nationale des Beaux-Arts ; Société des Artistes Français ; la Triennale ; les Humoristes ; le Salon des Décorateurs.

Société Nationale des Beaux-Arts. — On nous a avertis ; ce ne sont pas des Salons : ce sont des expositions, au profit des œuvres de guerre de la Société des Artistes français et de la Société Nationale des Beaux-Arts ! La différence ? C'est que les jurys n'ont pas fonctionné comme à l'ordinaire. Ce sont les comités des deux sociétés, les états-majors fixes qui ont disposé les barrières à leur gré et recruté leurs sélections. Les conséquences ? Au Salon des Artistes

Français on est arrivé à l'élimination ou à l'abstention d'un lot d'artistes distingués : d'où appauvrissement ; à la Société Nationale on a ouvert les portes : tout un courant d'air vivifiant s'est précipité. Il y a eu élargissement, variété, intérêt. Ce n'est point pour faire aboutir l'union projetée par quelques-uns, des deux Salons, qui serait fâcheuse, car le principe d'autorité de la Société des Artistes Français prévaudrait bientôt. Au moins il est logique de croire que l'expérience tentée dissuadera la Société Nationale de donner suite au projet de fusion.

Pourtant ce n'est point absolument certain, car les médailles et les fauteuils d'Institut ont leurs attirances. Ce qui est assuré, c'est que le succès est allé aux salles des mobilisés, conviés à la Société Nationale, reçus amicalement par Georges Desvallières, qui ne leur a opposé de restrictions que celles imposées par la place à lui concédée.

L'Ecole française a de la sève ; tous ces jeunes hommes en apportent la preuve. Les individualités ne manquent pas ; mais comme nombre de novateurs se sont abstenus, ce n'est point encore ce Salon qui permettrait une étude d'ensemble sur la peinture française. Le dominantes de directions sont : positivement, un souci de construction, de mise en page, de beau dessin ; négativement, le souci de chercher un autre domaine que celui des reflets et de la lumière que l'Impressionnisme a exploré, puis la haine de l'aspect photographique poussé jusqu'à la phobie. Comme tous les bienfaits de la science, la photographie a son revers malfaisant. Elle a permis à des gens dépourvus de dessin, incapables de prendre un bon croquis, d'avoir l'air de dessiner et de trouver des motifs. Elle engendre, par aversion pour ses aspects précis, des manies de déformation. Le mieux eût été que les artistes s'obstinent à l'ignorer, comme un calligraphe enlumineur, s'il en était encore, pourrait ne jamais songer à la linotypie.

Il n'en est point ainsi et la recherche de la mise en page autour du point visuel est entrée dans la fantaisie ; on schématise volontiers des figures dont le charme serait de n'être point équarries et de garder la mollesse de contours que leur confèrent le flou de l'atmosphère et l'imprécision de notre regard. De plus, puisque les aînés récents ont découvert des effets dans les voisinages et les correspondances des tons, ne pourrait-on trouver dans les formes un mode semblable d'actions et de réactions ? Ce serait une belle découverte ! et on est parti à la découverte. On n'en revient pas chargé de toisons d'or, et de tant de compotiers mis à la torture, hexagonés, polyédrisés, cabossés comme s'ils étaient de feutre mou, l'art ne retirera pas grand profit. Mais il est probable, ou que toutes les disciplines et toutes les recherches ont leur utilité, ou bien qu'on se débarrasse facilement de ces disciplines, puisque après quelques an-

nées d'errements singuliers on voit ceux qui s'y sont livrés revenir souriants à une peinture très sage et montrer des œuvres souvent de premier ordre. Ce qui prouverait que chez l'artiste le plus capté par les théories, le retour à la nature a une puissance immédiate et produit des miracles. Il est résulté de la guerre ceci : que des artistes revenant en permission ont retrouvé à l'atelier des toiles abandonnées depuis des mois, ou à l'état d'ébauches poussées. Ils se sont revus. L'intervalle de temps obligé entre deux permissions leur a remplacé la méditation et le recul, difficiles aux moments de pleine production et de lutte ; de là une sérénité d'examen de leur œuvre et une propension aux retouches qui leur a donné une concentration et une augmentation de forces. Il y a chez nombre de nos jeunes peintres plus de précision et de l'affinement. On trouve d'ailleurs, dans ces salles des mobilisés, des tableaux qui datent d'avant la guerre et qui échappent aux considérations ci-dessus énoncées. Le public du Salon les a vus avec plaisir. C'est du côté du public, pour ces œuvres-là, qu'il y a eu progrès. Le temps ouvre des crédits de plus en plus larges aux artistes audacieux, et les yeux des visiteurs se familiarisent graduellement avec les formes nouvelles. De tout cela il est résulté pour nos jeunes peintres un incontestable succès, notamment pour MM. de Segonzac, Marchand, Luc-Albert Moreau, Dufresne, Durey, Galtier-Boissière, Migot, Charlot, Charmaison, Barbey, Durozé. Ils composent avec Charles Guérin, Maurice Denis, Desvallières, Ottomann, Lemordant une série de très beaux panneaux.

§

Des glorieux vétérans de l'époque impressionniste on ne rencontre ici que Raffaëlli, d'une maîtrise sans cesse plus égale, réfléchissant les magies de la nature avec une admirable sérénité.

M. Lhermitte expose des paysages très délicats dans sa manière habituelle, harmonieuse et détaillée.

La peinture classique a pour représentants ordinaires à la Société Nationale MM. Besnard et Roll ; ni le grand plafond de M. Besnard, ni ses portraits du roi et de la reine des Belges ne s'imposent. M. Besnard intéresse surtout par des évocations pittoresques où se mêlent de la fantaisie et de l'arrangement un peu arbitraire et rien ne lui sied mieux qu'un air de jeunesse et de vivacité qu'il trouve souvent dans des œuvres de moindre format, où l'allégorie n'a point de part. Le Berlioz de M. Roll a des qualités de recherches dans son mélange de nus et d'orchestre en habit noir ; les épisodes encadrent bien le motif central ; l'unité d'impression est exclue par le concept même et la volonté de variété ; on ne concilie pas les inconciliables. M. Aman Jean pousse à la grande décoration par le format des images familières ; on se reporte très

vite à ces portraits délicats où il donne élégamment sa mesure. Les tableaux de M. Le Sidaner sont charmants. Ce n'est pas le jour, ce n'est pas le soir, ce n'est pas l'été, ce n'est pas l'automne, et c'est tout de même de la nature, mais vue à travers un tempérament. Zola n'admettrait pas que sa définition fût appliquée ainsi ; ce serait d'ailleurs la fausser. Disons la nature vue à travers une émotion qui prend si souvent la même forme qu'elle en devient habituelle et se superpose au tempérament jusqu'à en être l'expression. C'est d'ailleurs légitime et M. Le Sidaner est un très beau peintre. M. Cottet est représenté très sobrement par une morne et fauve ville d'Espagne. M. Lucien Simon abonde en parades spirituelles d'une grande volonté de mouvement. M. Prinet excelle à de sobres intimités ; M. René Ménard célèbre avec tranquillité les beautés païennes et les sérénités agrestes. M. Ullmann, M. Griveau avec des paysages harmonieux, M. Walter Gay avec des clairs intérieurs fastueux, M. Dauchez avec de solides aspects de Bretagne, M. Duhem, puissant d'émotion intellectuelle, complètent ce groupe d'artistes habitués à donner ensemble leur avant-salon chez Petit et qui est une des forces de la Société Nationale.

Mlle Breslau envoie trois portraits, dont celui du peintre Karbowsky, coiffé de la bourguignote, très vivante évocation, et deux séduisants portraits de jeunes filles. Les regards sont d'une admirable vérité ; l'impression de vie tranquille est puissante. Louis Legrand, entre deux beaux paysages, expose un couple en marche, d'un modernisme impressionnant, d'une allure étonnamment juste ; le masque de l'homme, très particulier, est un des meilleurs morceaux qu'il ait donnés ; son tableau est peut-être le plus expressif de ceux qu'on peut voir à ce Salon.

L'orientalisme est représenté par MM. André Surèda, Dinet et Dagnac-Rivière. M. Surèda est actuellement le plus complet de nos orientalistes. Il nous a fait pénétrer parmi l'intimité des gens du Moghreb ; il en saisit la mentalité et nous la fait comprendre. Il a l'intelligence suprême de la beauté et du faste coloré des jardins et des architectures ; il évoque réalistement des aspects de féeries et de contes de merveilles ; ses figures de femmes, dans des parures d'un goût rare et hardi, sont peintes avec dilection ; des études de caractère, comme sa négresse, sont d'un beau dessin. Les croyants en prière de M. Dinet sont intéressants. M. Dagnac-Rivière évoque bien l'étincellement blanc d'une *Kouba* près d'une mer au bleu profond.

M. Renouard a peint d'un mouvement très juste M. Wurtz qui lui-même a peint M. Seruzier. Une série de dessins de M. Re-

nouard affirme sa prestesse incontestable et son humour sur lequel les avis sont partagés. Les natures mortes de M. Zakharian sont justement admirées.

Willette donne une de ses pages décoratives. Elles sont, à l'habitude, de tons clairs et d'allures familières. On leur reproche souvent leur format un peu vaste. Que de plafonds officiels et de grandes fresques pour palais nationaux sont moins bien fournies. Willette constate qu'au cours de ces dernières années, on a mis un bonnet d'âne à la Raison, rien de plus juste. Sa *Raison* est une très jolie fillette ; il y a des gens dans ce même Salon qui en eussent fait une déesse sévère et placé un casque sous le bonnet d'âne ; j'aime mieux la notation de Willette. M. David Nillet, de son art sûr et appuyé, figure un vieux couple dans une claire salle, sous une froide lumière ; décor de Bretagne. Voici de belles fleurs de Mlle Magdeleine Dayot, dans un décor prestement brossé ; Mlle Karpelès expose un nu de femme, très juste, très bien construit, un peu trop entouré d'inutiles accessoires. M. Biessy évoque toute la gaie lumière d'un marché sénégalais. Il y a de la joie, de la vigueur, de l'harmonie dans les fantaisies de M. Castelucho.

M. Gilsoul a peint un bassin de Versailles avec une belle autorité. M. Morerod groupe des femmes en deuil ; les formes particulières s'écrasent dans l'allure générale ; elles sont pourtant observées et variées. Il y a là une recherche intéressante. Mme Fournier des Corals, qu'avaient signalée jusqu'ici des portraits harmonieux, a peint une *Soupe populaire*. La couleur en est moins intéressante que celle de ses précédents envois, mais il y a de la vie, de la variété ; les gens ont été étudiés un à un, dans leur vérité. M. Frieseke est toujours élégant et habile ; les belles féeries de M. Rupert Bunny, dans leur petite dimension, sont une fête de la couleur. Une femme en noir de M. Serge-Henri Moreau est d'un beau caractère.

M. Jean Saint-Paul, un débutant, a le sens du paysage ; il construit bien et ses toiles ont un accent personnel. N'oublions point MM. Madeline, Guillard, de Sommyèvre, très moderniste, Mayodon, bon coloriste, Gaspard Maillol avec de belles évocations de ruines, Vasquez Diaz, très vigoureux, M. Osbert avec ses mélancolies d'automne, M. Gaston Prunier avec un aspect de manifestation populaire un peu monotone dans son jeu de drapeaux, mais entourée de spectateurs saisis avec finesse, et encore M. Kaplan et les plages souriantes de M. Thevenot, des paysages de Rioux, chercheur modeste et inquiet, trop peu connu ; notons MM. Bernier, Renefer, excellent dessinateur, Zezzos, sobre et d'une élégance vraie, Louis Charlot, dont la couleur n'est point harmonieuse, mais dont le grand portrait de peintre est hardiment campé et de lignes justes, Thomas

Jean, dont l'*Aveugle* est d'un beau dessin, William Malherbe, très harmonieux et ses portraits de femmes en toilettes irisées revivent les souvenirs. Claudius Denis, d'une jolie fantaisie moderniste.

Deux salles disent les deuils de la Société Nationale. Dans l'une, des rappels de l'œuvre de Lepère, d'Agache, de Maufra, de Milcendeau, de Lunois, de Roby, de Mme Marie Duhem, de La Gandara, de Billotte, de Chevalier, de Michel Cazin, d'Aubé, de Bugatti. Seuls, parmi ces artistes regrettés, Lepère et Agache peuvent être considérés comme ayant mené à bien leur œuvre, si variée, si souple chez Lepère et, chez Agache, d'une profonde mélancolie de pensée. La recherche acharnée au caractère chez La Gandara aurait continué à étayer sa nervosité sur un métier plus appuyé; Milcendeau aurait rapporté d'un nouveau voyage en Espagne des contrastes chatoyants à ses Vendées désolées; Lunois, dans son silencieux travail, allait dépasser comme peintre sa gloire de graveur. Madame Duhem n'a jamais rien montré d'aussi clair et d'aussi ému que ses tableaux de fleurs; la finesse de ses mélancolies était exquise. Un beau paysage du midi pyrénéen montre l'incessant labeur de Roby, tout proche de la maîtrise. Puis une salle également commémorative précède la salle des mobilisés. Une esquisse et quelques belles notes lumineuses rappellent Abel Truchet, son faire ingénieux et preste, sa rare qualité d'animateur des choses. Doucet eût été un grand artiste, son portrait de femme en est une démonstration. Remy Duhem, le fils d'Henry Duhem, laisse une étude de femme d'une vérité saissante. Daniel Desvallières, le fils de Georges Desvallières, possédait d'admirables dons d'harmonie; l'inspiration qui a donné au père son beau Christ de cette année vivait en lui. Stefan de Terlikowsky était un coloriste de belles qualités; voici Claude Giran, bon peintre de fleurs, Ricardo Florès, dessinateur expressif, Thiellement qui donnait au paysage une fraîche saveur d'image populaire, Berteaux, inquiet et chercheur de luminosité, Carniel, avec des nus très souples d'épiderme très velouté, et Schnerb, qui fut peintre et critique d'art: il a laissé sur Bonhommé, l'inventeur pictural de l'usine, la plus clairvoyante étude; son art de paysagiste était sensible et fin. Il eût abordé la grande décoration avec des qualités de métier et une intelligence de lettré.

La sculpture est remarquable; des bustes de M. Despiau, simplifiés et expressifs, des bustes de M. Aronsohn d'une admirable vérité et un torse de femme d'une grâce infinie. Le *Vainqueur* de M. Louis Dejean jaillit en sa grâce svelte et nerveuse de jeune athlète comme d'un élan de verve heureuse; de M. Halou, un beau bas-relief Adam et Eve, et un buste très pénétrant, d'une sérénité émue; de M. Auguste Cornu, qui adopte le bois comme matière, deux bustes d'hommes intéressants et un buste de femme très re-

marquable ; le goût de l'artiste a donné une harmonie à son œuvre, malgré que la polychromie en soit partielle et arbitraire. M. Cornu et M. Abbal reposent à nouveau et avec talent le problème de la statue peinte ; nous n'avons ici la place que de signaler l'intérêt de la tentative : il est de premier ordre pour la sculpture monumentale nécessaire à l'architecture nouvelle, qui cherche à échapper aux blafardises conventionnelles. Il y a de l'élégance dans plusieurs œuvres de M. Marcel Jacques. M. Toussaint a du pittoresque, de la variété, de la souplesse ; notons encore les envois de M. Poisson, de M. Berthoud, dont les figures de femmes sont très séduisantes. M. Pierre Roche expose une jolie figure de fillette et un buste très pittoresque du ferronnier Brindeau de Jarny. La *Source* comptera parmi les meilleures œuvres de M. Desbois : c'est d'une grâce parfaite, si ce n'est pas très vigoureux. M. Bartholomé expose des bas-reliefs d'un joli sentiment, d'un bel abandon, auxquels on souhaiterait plus de nervosité.

§

Salon des Artistes français. — Le portrait y abonde ; il y fleurit sous les espèces de dames très bien, parées de leurs plus beaux atours, portraiturées sur fond de parc, en nature ou en tapisserie, des messieurs cossus, exquis, tirés à quatre épingles, vernis à foison. On a voulu son portrait par un maître patenté. On l'a, c'est très bien, n'en parlons plus. De M. Humbert, qui a de la patte et du métier, à M. Cayron, évidemment maniéré, la cimaise roule un flot de signatures autorisées au-dessous de figures radieuses, béates, avec des sourires endimanchés. Peu de portraits d'artistes. Un Debussy sec et froid, de M. Marcel Baschet, un beau portrait de Jean-Paul Laurens, par son fils Pierre Laurens, brave, n'évitant pas l'aspect de vieillesse, sévère et sérieux, très sympathique (à comparer avec le rajeunissement académique d'après le même modèle que nous montre Mme Beaury-Saurel). Le mieux traité, c'est Henri Martin ; il s'est adressé à lui-même et s'en est admirablement tiré. Il apparaît le pinceau à la main et son portrait est environné de deux aspects de son jardin ; la *pergola* et le *bassin fleuri*, que ses toiles, ont rendu célèbres. Autres bons portraits : une effigie de jeune fille de M. Bonnat ; une Bretonne de M. Adler ; deux fillettes de M. Maurice Mathurin, très honnête tableau, juste et délicat ; un bon portrait de dame âgée par Mlle Jouclard, qui a du talent.

Grande Peinture : M. Flameng avec ses *Ecossais revenant du combat*, aspect froid et métallique, raideur inutile ; peut-être cette raideur vise-t-elle à l'épique ; l'*Armistice* de M. Adler, d'une joie trop disciplinée ; de M. Gustave Pierre, un écrasement contrarié de poilus dans une rue de petite ville ; la relève ! Tous ces soldats se ressemblent jusqu'à l'identité ; passe pour le costume, mais les physiono-

mies. M. Jules Joets, autre grand succès du Salon, a disposé des couseuses pâles dans une sombre atmosphère. Au moins a-t-il eu le souci de particulariser ses modèles, ce qu'omet de faire M. Bail Joseph, qui, pour huit personnages, ne se met en dépense que d'une physionomie ; il est vrai qu'elles portent le même costume, c'est d'une variété infinie. M. Cormon présente des esquisses qui ont déjà fait leur tour de Paris, dans les cercles ; on les revoit sans plaisir. M. Cormon travaille actuellement dans la mythologie et la préhistoire. Il y met de la musique et de l'amour. Entre temps, il pose son pinceau pour défendre les grands principes. Ce n'est pas maladroit, car cela lui constitue une manière de personnalité ; un peu falote ! c'est toujours cela ! M. Didier Pouget se plaît toujours parmi les bruyères dont son rival, M. Auglade, n'a pas réussi à le débusquer. M. Saint-Germier n'a pas quitté la Venise de Gozzi, dont il n'arrive point à se rendre compte. Regardons les bons paysages de M. Quost, sincère et ému, les notations heureuses de M. Nozal, le cimetière attristé de couronnes multicolores dans la traînée de neige de M. Charreton, qui est un très bon tableau, une église normande de M. Blot, un passage de troupes à Ypres, émouvant et simple, de M. Edmond Lesellier, un bon tableau de M. Jean-Gabriel Domergue, qui a le sens du décor, un portrait expressif de M. Lop, un boulevard en fête de M. Devambez, un port de M. Balande, le paysage de Corse avec le berger à cheval obligé de M. Canicionni, et nous n'aurons, je pense, rien oublié de remarquable.

A la sculpture : un bon buste moyenageux de Jean Baffier, un petit *Bacchus* de M. Fernand David, d'une facture heureuse et libre, un joueur de flûte placé par M. Desruelles en ornement d'une fontaine, d'un style très agréable, un bon buste de M. Bouchard, qui par ailleurs s'amuse à faire déboulonner par des petits amours casqués de bourguignotes une statue de Kaiser, des joyeusetés de M. Max Blondat avec le poilu pour thème, un poilu-Silène, entouré de bouteillons ; le monument aux aviateurs de M. Perrault-Harry, un aigle foudroyé, d'une simplicité noble et éloquente ; un aimable buste à l'antique de Mme Maugendre-Domergue.

§

La Triennale. — A la Triennale, qui est une manière de salon délecté et qui occupe cette année un étage de l'école des Beaux-Arts, une admirable esquisse décorative de Jules Chéret, des intérieurs d'Henri Matisse d'une exquise harmonie, une *Femme au miroir*, des fleurs, une nature morte qui sont des meilleures toiles de Louis Legrand, de chaudes et puissantes évocations de Maurice Chabas, des fenêtres ouvertes sur la Méditerranée par Marquet, des figures de Flandrin, de Mme Marval ; de belles marines de Paul Signac, des dé-

corations de Jaulmes, d'harmonieux d'Espagnat, un nu bien peint de Mlle Delasalle, deux beaux Jeanès, impression de nature radieuse, des fleurs de Mme Galtier-Boissière, deux beaux paysages de Provence de M. Vivés-Apy, d'élégantes figures de M. Prinet, des sculptures de MM. Despiau, Abbal, Villeneuve, des eaux-fortes d'Ouvré.

C'est un excellent milieu d'art ; l'exposition ne présente guère que des œuvres satisfaisantes ; les fausses notes sont infiniment rares. Il y a plus de peinture dans ces salles restreintes que dans les enfilades de salles des Artistes Français.

§

Les Humoristes sont assombris ; on trouve chez eux de beaux tableaux graves des Forain et des Steinlen, on y rencontre les féeries galantes et mélancoliques de Louis Morin, les colorations gaies d'Ibels, les ingéniosités de M. Poulbot, des bustes harmonieux de M. Berthoud, les dessins d'Abel Faivre, les heureuses recherches d'élégances ou de joliesses parisiennes de M. Synave, les grosses gaités anecdoctiques de M. Albert Guillaume, les pittoresques petites filles de Montmartre de M. André Warnod, d'une psychologie amusante, les fantaisies bien peintes où s'éjouit la verve de M. J.-G. Domergue, les bois où M. Laboureur a synthétisé nos alliés d'Amérique, des dessins de M. Carlègle, des aquarelles d'Hellé, les gaîtés peintes d'Avelot. Beaucoup des bons rieurs se sont fait pamphlétaires et ont délaissé de railler le bourgeois pour cribler l'ennemi de traits acérés ; quelques fléchettes fixées au mur témoignent de leur verve. Quelques images aussi certifient les souffrances endurées, puisque voilà, pas très loin, des images d Hansi, de son Alsace restituée à la gaîté, d'âpres dessins de M. Pierre Laurens, représentant des Allemands groupés autour des camps de prisonniers français. Si les dessins légers tendent à disparaître de cette salle, ce n'est point seulement parce que la verve des humoristes s'exerce autrement, c'est peut-être qu'ils se sont aperçus qu'ils rendaient peu sur le fond rouge sombre de cette salle, un peu vaste pour ces œuvrettes menues. Mais cela n'offre-t-il pas un avantage ? puisque nous voyons leurs dessins dans tous les journaux, ne vaut-il pas mieux qu'ils nous montrent à cette exposition leurs peintures et ce qu'ils font parallèlement à leur métier de dessinateur ?

§

Le Salon des Décorateurs. — D'intéressants essais ont été faits en vue de la création de mobiliers pouvant être fabriqués en série, pour les pays envahis, par nos meilleurs meubliers. André Mare, Sue, Ausseur, Gallerey, Francis Jourdain, etc... Le but est-il atteint ? L'élégance et le goût des modèles ne les rend guère plus coûteux que des meubles laids et informes, sauf qu'il y faut peut-être des ouvriers plus habiles. Les recherches de luxe et d'esthétique de MM. Follot

et Dufrène sont heureuses ; les ferronniers Brandt ou Dunand donnent des modèles d'un goût simple et pur. M. Kieffer continue à proposer de sobres et belles reliures. Mlle Zillhardt excelle à redonner des formes d'art populaire à des tasses et à des verreries. Les tapisseries émanent de Mme Ory Robin ou de Mme Maillaud et les artistes, MM. Pierre Roche, Jaulmes, ou Zingg, apportent à leurs confrères les artistes-artisans l'appui de bonnes œuvres d'art peintes, gravées ou sculptées.

GUSTAVE KAHN.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Ouverture de nouvelles salles au Musée du Louvre : un don de M. Léon Bonnat; la collection Arconati-Visconti ; exposition des La Tour de Saint-Quentin. — Le retour des collections des musées du nord de la France. — La question des revendications artistiques et la presse allemande; les reprises de l'Italie au Musée impérial de Vienne.

Tandis que se poursuit la réouverture de nos musées — Trocadéro, Luxembourg, Versailles, Maisons-Laffite, Carnavalet, Chantilly (mais pourquoi Cluny reste-t-il en dehors de cette liste ?) — le **Louvre** continue avec une belle et louable ardeur la réinstallation de ses collections, et, de semaine en semaine, ouvre de nouvelles salles au public. A l'heure où nous écrivons, toutes celles qui encadrent la cour du vieux Louvre sont visibles. Mais des nouveautés y ont été introduites : à bon droit, le conservateur de la peinture et ses dévoués adjoints n'ont pas voulu attendre l'achèvement, qui sera encore long, de la réorganisation de la Grande Galerie et des salles annexes pour nous rendre la jouissance de quelques-uns des chefs-d'œuvre du musée, et ils ont transformé en salles de peinture les anciens cabinets des dessins qui font suite aux salles du mobilier. Depuis le 14 avril, les visiteurs du Louvre (parmi lesquels des escouades ininterrompues de *sammies* qu'une intelligente initiative du commandement américain fait promener dans nos musées sous la conduite de guides qui leur en expliquent les richesses) retrouvent avec joie, dans ces salles, successivement le beau *Saint Sébastien* de Mantegna provenant d'Aigueperse et la *Madone* de Baldovinetti ; les autres Mantegna et les principaux Primitifs italiens faisant cortège à la céleste vision du *Couronnement de la Vierge*, de Fra Angelico, présentée isolément dans sa majesté de retable ; les chefs-d'œuvre de Léonard (qui, malheureusement, semblent avoir beaucoup noirci, depuis quatre ans, surtout la *Vierge aux rochers*), auxquels, pour honorer particulièrement sa mémoire à l'occasion du quatre centième anniversaire de sa mort, on a joint quelques-uns des plus beaux dessins du Louvre, accompagnés d'une douzaine d'autres, non moins admirables, prêtés par M. Léon Bonnat, le baron Edmond de Rothschild

et la comtesse de Béarn, et les deux célèbres manuscrits de sa main, ornés de figures de toute sorte où se révèle la curiosité inventive de ce génie universel, que possède l'Institut de France ; puis Raphaël avec Corrège ; les Titien et le *Concert champêtre* de Giorgione (ensemble magnifique) ; les Rubens et les Van Dyck de petites dimensions ; puis — groupement merveilleux entre tous — onze des vingt-deux Rembrandt que possède notre Louvre, présentés, comme ils ne le furent jamais, en pleine lumière et, avec leur patine dorée, rayonnant ainsi d'un éclat qu'on ne leur avait pas encore vu ; après quoi, traversant les salles des gouaches, des pastels, des miniatures et des ivoires, on trouvera une petite et exquise salle Watteau — à laquelle il est bien regrettable qu'on n'ait pas adjoint une salle Chardin. (Et quel dommage aussi qu'on n'ait pas profité des remaniements actuels pour reléguer en quelque coin cet amas de copies qui s'appelle la collection Thiers et qui encombre si inutilement les deux grandes salles voisines ! L'occasion, cependant, eût été bonne de procéder à ce déménagement si désirable, et aussi de transporter dans nos palais nationaux, où, replacées dans leur milieu, elles acquéreraient plus de sens, les pièces de mobilier qui occupent également tant de place dans les grandes salles traversées tout à l'heure ! Mais à chaque jour suffit sa peine, et peut-être la conservation du Louvre se propose-t-elle d'accomplir ces réformes lorsque prendra fin l'installation provisoire des pièces que nous venons de parcourir ?)

Reprenons, parallèlement à celles-ci et en sens inverse, notre promenade. Du cabinet des Watteau, à travers la collection Thiers, nous arriverons à une salle nouvelle occupée par la belle **collection Arconati-Visconti** donnée au Louvre en 1914 par la marquise de ce nom, et dont nous avons énuméré à ce moment (1) les principales richesses (2). Rappelons-les sommairement. Parmi les peintures : un petit panneau siennois du XIVe siècle, *Saint Nicolas faisant l'aumône* (histoire des trois jeunes filles et des trois bourses d'or) ; un *tondo* de Botticini : *La Vierge adorant l'Enfant Jésus* ; d'autres *Vierges* de Luini ; deux portraits d'un jeune homme et d'une jeune femme par Bastiano Mainardi ; un portrait de *Bianca Maria Sforza* par Ambrogio de Predis ; un « plateau d'accouchée » véronais du XVe siècle orné d'un curieux *Triomphe de Vénus* vénéré par les grands amoureux de l'histoire légendaire : Achille, Tristan, Lancelot, Samson, Pâris et Troïlus ; une *Annonciation* entre deux saints, œuvre excellente du peintre allemand Zeitblom ; puis, de notre école française du XVIe siècle, trois remarquables petits portraits de *Charles IX*, de *Louis de Saint-Gelais* et

(1) V. *Mercure de France*, 1er juin 1914, p. 640-641.
(2) Un excellent catalogue, rédigé par les conservateurs intéressés, et illustré de 48 planches, a été édité par les soins de la maison Hachette.

de *Nicolas de Neuville, seigneur de Villeroy*, auxquels il faut joindre le beau portrait aux deux crayons de *Jean-Pierre Acarie*, membre du Conseil des Seize pendant la Ligue, par Lagneau, et un ravissant pastel de petite fille (*Nicole Ricard* enfant) par M.-Q. de La Tour. Parmi les sculptures : en premier lieu, un charmant médaillon de Desiderio da Settignano : *L'Enfant Jésus et le jeune saint Jean-Baptiste* ; deux *Pages* d'Antonio Rizzo qui autrefois montaient la garde aux côtés du condottiere Giovanni Emo sur son tombeau ; un *Saint Jean-Baptiste* de l'atelier des Mantegazza ; dans les œuvres de notre école française : une belle *Vierge* en marbre du XIVe siècle, une *Sainte* de l'école de la Loire du XVe, une *Pâmoison de la Vierge* de l'école bourguignonne de la même époque, une *Tête d'évêque* et deux bustes d'enfants du XVIe siècle, dont le dernier est attribué à Claude Lullier de Besançon ; un charmant médaillon en terre cuite offrant une tête de jeune homme dans la manière du sculpteur Roland ; enfin des œuvres flamandes : une *Annonciation*, bas-relief en bois peint et doré, une *Sainte Barbe*, un *Saint Léonard* et un *Saint guerrier*, qui pourrait être une production de l'art allemand aussi bien que de l'art flamand. — A ces peintures et sculptures s'ajoutent des meubles et de nombreux objets d'art, parmi lesquels des bahuts et des coffres français ou italiens du XVIe siècle, dont le plus beau est un bahut attribué à Hugues Sambin ; des stalles provenant de l'église Saint-Etienne de Toulouse ; des portes sculptées de l'ancien château de La Bâtie d'Urfé, de l'hôtel d'Alibert à Orléans, etc. ; enfin des ivoires (triptyques, valves de miroirs, coffret hispano-arabe), des émaux champlevés, des bronzes (aquamaniles, encriers, statuettes, notamment une *Baigneuse* de Jean Bologne), des objets en dinanderie ou en fer forgé, et un choix remarquable de céramiques italiennes et hispano-mauresques.

Après cette salle, vient enfin celle où l'on a groupé les petits bronzes, aquarelles et dessins de Barye dus à la générosité de M. Zoubaloff, auxquels on a ajouté le portrait de la sœur de l'artiste dont nous avons parlé lors de l'ouverture de la salle La Caze où il figurait parmi les nouvelles donations. On a mis à sa place dans cette salle un exquis tableau de Corot peint par l'artiste en 1874, un an avant sa mort : *Intérieur de la cathédrale de Sens*, que, dans son infatigable libéralité, le même généreux amateur vient encore de donner au Louvre. Depuis notre dernière chronique cette salle La Caze s'est enrichie de nouvelles pièces, entre autres le charmant tableau des *Deux Sœurs* de Chassériau offert, comme nous l'avions annoncé, par le neveu du peintre; encore un grand tableau de Fantin-Latour du même genre que ses groupes *Autour du piano*, *Hommage à Delacroix* et *L'Atelier des Batignolles*: le *Coin de table*, qui réunit les portraits du poète Emile Blémont (à qui le Louvre

doit cette toile), Verlaine, Rimbaud, Elzéar, Léon Valade, Jean Aicard, d'Hervilly et Camille Pelletan, puis un *Portrait du roi de Rome enfant*, dessin par Prud'hon, et une émouvante *Tête de Christ* en bois sculpté peint et doré, de l'école romane du Midi de la France, comparable comme beauté d'expression à l'admirable *Christ* de Courajod, et donnée par M. J. Doucet (1).

Mais le don le plus précieux qu'ait reçu le Louvre en ces derniers temps lui vient de M. Bonnat : c'est un **album de quatre-vingt-dix dessins de Rembrandt** renfermé dans une riche reliure du XVIIIe siècle et constitué pour une part (quarante dessins) par des pièces provenant d'une collection anglaise, et, pour le reste, de feuilles acquises une à une par notre compatriote. C'est un ensemble merveilleux : on y trouve des dessins de jeunesse de Rembrandt d'après sa mère, des études de Saskia, des croquis en vue de la *Ronde de nuit* ou de la *Pièce aux cent florins*, d'admirables études de lions, des paysages étonnants de justesse, etc. : toute la gamme du génie du maître. Souhaitons qu'un éditeur avisé nous donne un jour, avec la perfection des moyens actuels de reproduction, un fac-simile de ce bel album, qui le mette à la portée de tous.

Les visiteurs peuvent passer maintenant de la salle La Caze dans les salles Henri II et des Sept Cheminées. Elles ont subi les plus heureuses transformations et sont consacrées toutes deux à la peinture du Premier Empire : dans la première, l'*Enterrement d'Ornans* et les autres toiles de la seconde moitié du XIXe siècle, qui se trouvaient là sans aucune raison et qui seront mieux à leur place dans la salle des Etats avec les autres peintures de la même époque, ont fait place aux œuvres de Prud'hon, de Mlle Constance Mayer, de Girodet, du baron Gérard, retirés de la salle suivante ; et celle-ci, ainsi désencombrée, est consacrée principalement à David et à Gros dont les grandes compositions historiques — le *Sacre* du premier (descendu sur la cimaise), la *Bataille d'Eylau* et les *Pestiférés de Jaffa* du second — jointes aux portraits de personnages célèbres de l'époque par David, Gérard et Gros, aux fougueux *Officiers de la garde* de Géricault, constituent une magnifique évocation de la période napoléonienne. Une seule chose y détonne : la fade composition de *L'Aurore et Céphale* de Guérin ; n'aurait-on pu la loger dans la pénombre de la salle précédente ? — Ajoutons enfin qu'on vient de rouvrir, au deuxième étage, les salles de la collection Thomy-Thiéry et le Musée de la Marine.

(1) Deux fautes d'impression, qui se sont glissées dans notre dernière chronique, où nous énumérions les œuvres exposées dans cette salle (*Mercure de France*, 16 mars), doivent être rectifiées : p. 319, ligne 16, à propos de la toile *Autour du piano*, il faut lire : « qui groupe *autour d'Emmanuel Chabrier assis au piano* les effigies.... » ; p. 330, ligne 37, la statuette du prêtre Zaï, donnée comme appartenant à l'école thébaine, est une œuvre de l'école *memphite*.

Mais le « clou » du Louvre, actuellement, est la réunion, dans deux pièces qui font suite à la série des nouvelles salles de peinture, des célèbres **pastels de La Tour de Saint-Quentin** ramenés enfin de leur exil de Maubeuge et exposés au profit de la reconstitution du musée et de l'Ecole de dessin de la malheureuse ville natale de l'artiste. Nul doute que le prestige de ces chefs-d'œuvre, encore rehaussé par l'histoire de leurs vicissitudes au cours de ces quatre années tragiques (1) et joint à l'attrait de doubler son plaisir d'une bonne œuvre, ne fasse se presser la foule devant ces précieuses images, incomparables miroirs de vie — surtout les « préparations » où le modèle apparaît implacablement saisi et fixé dans sa profonde vérité, — éloquents témoins dont les visages muets réservent à ceux qui savent les interroger (ce ne fut sans doute pas le cas, malgré la prétention qu'ils en eurent, des organisateurs du musée allemand de Maubeuge et du Dr Erhard, l'auteur du livre édité par les soins du « corps de réserve de Bapaume ») (2), tant de confidences sur eux-mêmes et sur leur époque. Nous n'aurons pas, comme l'écrivain allemand, la présomption de « tirer de l'ombre » ces délicats chefs-d'œuvre et de les révéler aux lecteurs du *Mercure* (3); qu'il nous suffise de rappeler, entre autres, les grands portraits de l'*Abbé Huber* si amoureusement plongé dans la lecture de son livre, de *Mme de la Poplinière*, de *Jean-Jacques Rousseau*, de *Grimod de la Reynière*, des peintres *Louis de Sylvestre* et *Parrocel*, de *Dachery*, ami d'enfance de La Tour, les merveilleuses « préparations » de la *Dauphine Marie-Joséphine de Saxe*, du *Duc de Bourgogne*, de *Crébillon*, de *D'Alembert*, de *M. de Julienne*, du *P. Emmanuel*, de *Mme Masse* avec son bon sourire et la tendre gaieté de son regard, de *Mlle Dangeville* aux yeux moqueurs, de *La Camargo*, de *Mme Favart* au sourire narquois, et ces délicieuses *Inconnues* cataloguées sous les numéros 41, 51, 54, 56, 62, 72; enfin, adorable entre toutes, l'exquise *Mlle Fel....*: grâces spirituelles, fantômes charmants, si heureux sans doute de se retrouver dans l'ancien palais de la royauté française après avoir subi — mais en y opposant leur fin sourire auquel ils ne durent rien comprendre — l'épaisse admiration des reîtres teutons...

(1) Nous renvoyons, pour plus de détails sur cette histoire, à l'intéressant récit publié dans la *Revue hebdomadaire* (21 septembre 1918) par un témoin oculaire, M. Elie Fleury, directeur du *Journal de Saint-Quentin* éditeur du précieux *Catalogue raisonné* de la collection de ces pastels (Saint-Quentin, 1904, in-8 ill.). Consulter également, au sujet des conditions dans lesquelles fut exécuté le transport de ces précieux pastels, les intéressants détails et photographies publiés par l'*Illustration* dans son numéro du 10 mai dernier.

(2) V. *Mercure de France*, 16 juin 1917, p. 696.

(3) A ceux qui désireraient se documenter plus amplement sur ces œuvres rappelons surtout, outre le catalogue de M. Elie Fleury mentionné ci-dessus, les monographies des Goncourt (*L'Art du XVIIIe siècle*, 1re série) et de Maurice Tourneux (Paris, H. Laurens, in-8. ill.; coll. des « Grands artistes. »)

A ces quatre-vingt-six La Tour sont joints l'admirable portrait au pastel du maître par Perronneau, puis des œuvres qui se trouvaient dans la demeure de l'artiste : pastels de la Rosalba, bien pauvres et bien fades à côté de ceux du maître français, un tableau de Chardin : *Le Singe peintre ;* deux dessins rehaussés de Parrocel : *Chasse au tigre* et *Chasse au sanglier*, etc.

§

En même temps que les La Tour nous revenaient les richesses des **Musées et châteaux du Nord** de la France évacuées par les Allemands à Valenciennes, puis à Bruxelles, et qui réintègrent peu à peu leurs anciennes demeures. En outre, les Allemands ont restitué au musée de Lille le tableau de Piazzetta, l'*Assomption de la Vierge*, qu'ils avaient emporté à Francfort en 1914, et à la ville de Colmar le célèbre retable d'Isenheim de Mathias Grünewald, et la charmante *Vierge au buisson de roses* de Schongauer, enlevés du musée et de l'église Saint-Martin pour être mis à l'abri à Munich.

L'Italie, de son côté, a exigé de la direction du **Musée impérial de Vienne** la restitution de 180 tableaux enlevés en 1808 et 1816 par les Autrichiens dans les églises et palais du Nord de l'Italie, puis en 1838 à Venise, parmi lesquels quatre plafonds de Véronèse et des fragments de retables ou ensembles décoratifs de Vivarini, Carpaccio, Cima de Conegliano, etc., qui vont ainsi pouvoir être reconstitués.

Reste, pour nous, la question des **compensations artistiques à exiger de l'Allemagne** en expiation et réparation des effroyables destructions opérées par ses armées sur notre sol. Réclamée chez nous de divers côtés par les Académies et Sociétés des Beaux-Arts et par divers publicistes (1) comme devant être inscrite parmi les clauses du traité de paix, cette mesure de stricte justice a été aussitôt dénoncée par les Allemands comme le signe d'un esprit de haine et de rapine dont ces gens vertueux — qui eussent fort bien admis la confiscation par leurs armées victorieuses des chefs-d'œuvre des musées et des églises de Belgique et de France (2) — se montrent profondément scandalisés. Répondant à ce que nous avions écrit à ce sujet dans un récent numéro de l'*Illustration* (3), M. E. von Bendemann, dans la *Frankfurter Zeitung* du 25 février, s'élève — comme le fait aujourd'hui à Versailles le comte Brockdorff-Rantzau — contre la politique de vengeance que masquent, suivant lui, ces revendications du droit et de la justice, et renchérissant sur lui, l'auteur d'un article anonyme publié dans l'*Illustrirte Zeitung* de

(1) Voir entre autres l'article très documenté de M. P. de Nolhac, publié récemment dans *Les Arts* (1918, n° 173).

(2) Voir l'article de M. Emile Schaefer dans le *Kunst und Künstler* de Berlin en octobre 1914, cité par nous dans le *Mercure*, n° du 1er avril 1916, p. 518-519.

(3) N° du 6 janvier 1919.

Leipzig le 29 mars, proteste avec indignation contre le plan des alliés (car la Belgique et l'Italie émettent de semblables prétentions) de dépouiller l'Allemagne et contre « la soif de vengeance, de haine et de rapacité de la France ». Des artistes et écrivains d'art réunis à l'Académie des Beaux-Arts de Berlin, le 6 avril, ont récriminé à leur tour et même, le 18 avril, à l'Académie des Beaux-Arts de Dresde, ce Meier-Graefe qui, au début de septembre 1914, supputant les profits artistiques que l'Allemagne allait retirer de notre écrasement, s'écriait dans le *Berliner Tageblatt :* « Nous sommes aux portes de Paris. Malheur aux vaincus ! »... Cette belle indignation n'est pas nouvelle. Nous en avons déjà éprouvé les effets en 1916, alors que l'Allemagne pouvait encore, avec un semblant de raison, se moquer de notre prétention à « vendre la peau de l'ours ». Aujourd'hui comme alors, nous nous contenterons de renvoyer ces messieurs aux principes posés par eux-mêmes quand, répondant en 1910 au gouvernement belge qui lui demandait pour une exposition le prêt de certaines toiles de la Pinacothèque de Munich, l'Allemagne, envisageant la perte possible de l'une d'elles, répondait : « Les œuvres des grands maîtres ne peuvent se payer avec de l'argent : elles peuvent seulement se remplacer par des œuvres équivalentes. La perte d'un de nos tableaux doit pouvoir nous donner le droit d'en prendre d'autres dans vos musées. » La destruction de nos monuments doit nous conférer les mêmes droits. Mais par orgueil, pour se mentir à elle-même ou essayer encore d'en imposer au monde, l'Allemagne (on en a eu la preuve le 7 mai à Versailles dans le discours arrogant du comte Brockdorff-Rantzau) ne veut se reconnaître ni vaincue ni coupable. C'est elle, dont on a entendu durant quatre années les féroces clameurs de haine, les appels à la guerre sans pitié, qui gémit d'être aujourd'hui l'objet d'un ressentiment et d'un traitement injustes et s'étonne de ne pas trouver notre main tendue pour la réconciliation ! Comme si l'on avait à plaindre et à choyer la bête enragée qui s'est cassé les reins en se jetant sur vous ! De quelle effarante inconscience ou de quelle impudence témoigne un tel état d'esprit ? Il semble, à lire et à entendre les écrivains allemands, que rien ne se soit passé entre nous qu'un malentendu pénible auquel, dans l'intérêt commun, il sied de mettre fin au plus tôt. Les atrocités de toute sorte commises par les armées teutonnes semblent totalement ignorées de ces messieurs ou tenues par eux comme la conséquence, certes regrettable, mais inévitable, d'une guerre dont l'Allemagne n'est pas plus responsable que les autres belligérants... A ces plaidoyers hypocrites et mensongers où les rôles sont si impudemment renversés, où l'on ose, en face de la France dévastée, ériger en « martyre » simplement parce qu'elle est condamnée à subir une expiation infiniment hors de proportion avec ses crimes, la nation de proie, restée intacte, qui a vécu

durant quatre ans du butin conquis ou volé dans nos régions envahies, qui y a organisé des « commissions de destruction » destinées à les ruiner systématiquement, il n'y a qu'à opposer cette simple question : Quelles eussent été les conditions qui nous auraient été imposées par l'Allemagne victorieuse ? Quelle eût été à notre égard l'attitude de ces gens si arrogants, si implacables dans le succès ? La réponse nous est fournie par eux-mêmes : elle est dans le programme annexionniste de M. Erzberger dressé en septembre 1915 (1) et dans le mémoire des grandes associations économiques allemandes remis vers la même date à leur gouvernement (2) et où l'on exigeait que nous fussions traités « sans aucun ménagement », frappés « le plus lourdement possible », sans se laisser émouvoir « par une fausse pitié ». Et Maximilien Harden, parlant de nos conditions de paix, où la France ne réclame *que ce qui lui est dû strictement à titre de réparation*, a confessé que celles « de l'empire allemand, s'il avait été victorieux, auraient été, pour la France spécialement, plus terribles encore (3) »... Nos ennemis, à l'occasion de la remise du traité, ont décrété une semaine de deuil dans toute l'Allemagne. Que celle-ci emploie ces jours de pénitence à faire, si elle en est capable, son examen de conscience.

AUGUSTE MARGUILLIER.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Frédéric Eccard : *L'Alsace sous la domination allemande* ; Paris; Armand Colin, 4 fr. — Yves Guyot, *Les Garanties de la paix*, 2e partie, examen critique, Alcan, 3 fr. 50. — F. Contreras : *Le Chili et la France*, Bossard, 3 fr. 60. — *Le Chili germanophile*, Cahors, impr. Coueslant, s. p.

Un journaliste alsacien de Strasbourg constatait récemment que, malgré les multiples tentatives faites en France pour renseigner le grand public sur la situation véritable de l'Alsace-Lorraine entre les deux guerres, l'ignorance la plus candide au sujet de cet intéressant problème continuait à régner dans tous les milieux. Est-ce indifférence ou manque de curiosité? Les images sentimentales s'imposent à l'esprit mieux que la réalité des faits. Quand on a évoqué les souffrances des deux provinces qui pendant quarante-huit ans ont « gémi sous la botte de l'ennemi », on croit avoir tout dit d'un pays qui, pourtant, à maintes occasions, montra un tout autre visage. Nos troupes victorieuses ont été accueillies en libératrices, mais la joie n'eût pas été complète, si, pour acclamer nos soldats, les jeunes filles des villes ne se fussent pas déguisées en paysannes. Puérilités singulières et qui suffisent à expliquer l'attitude un peu vaudevil-

(1) V. le *Temps*, n° du 30 avril 1919.
(2) V. le *Figaro*, n° du 12 mai 1919.
(3) V. le *Temps*, 14 mai 1919.

lesque de certains fonctionnaires qui, dans les premiers mois de la réoccupation, furent chargés d'administrer le pays. Les difficultés qu'ils rencontrèrent dans la suite n'ont d'autre origine que leur ignorance. N'avaient-ils pas formé le dessein de constituer sans transition trois nouveaux départements français d'une région qui, si elle avait été autrefois bien française, ne s'était pas moins profondément modifiée pendant près d'un siècle de domination étrangère?

L'Alsace-Lorraine, à la veille de la guerre, eût été parfaitement apte à se gouverner elle-même et elle l'eût souhaité, si l'Allemagne n'avait pas mis obstacle à ses volontés. Elle possédait un Parlement élu au suffrage universel, avec des hommes capables d'élaborer et de voter des lois; quelques-unes de ces lois étaient excellentes ; à l'encontre de celles qui sortent généralement des délibérations du Parlement français, elles étaient applicables et furent appliquées. L'ancienne Terre d'empire s'était créé une législation fiscale infiniment plus juste et plus démocratique que celle qui était alors en vigueur en France et sa législation sociale pouvait être présentée en exemple au monde entier. Certes, ses conditions politiques n'avaient rien d'enviable et les entraves mises à la liberté d'opinion pesaient lourdement sur le pays, mais le goût de l'entreprise et l'essor économique dont il participait, en développant sa prospérité matérielle, fortifiait chez ses habitants l'esprit d'indépendance qui est un des caractères distinctifs de la race. M. Pierre Badin, après avoir constaté l'effort des jeunes générations, pouvait écrire le 19 janvier 1905, dans un article du *Journal* :

Un particularisme probe, fidèle à ses origines, à ses coutumes, à son histoire, voilà le secret de la valeur morale de ce pays, qui réclame aujourd'hui de l'empire le droit de vivre comme les autres Etats confédérés. Il est temps que nous reprenions le chemin de l'Alsace. Elle nous apprendra une certaine discipline de conscience qui n'est plus de nos habitudes, elle nous enseignera le moyen de se rénover sans révolte et de s'affranchir par la patience, la dignité et la tradition.

Cette rénovation d'une province arrachée à la France, restée française de cœur, mais qui sait écouter la voix de la raison qui lui commande d'accepter l'inévitable, M. Eccard nous en présente tous les aspects, dans un petit volume qu'il livrait à l'impression, dans le moment même où « le lourd cauchemar de la domination allemande » prenait fin pour son pays. Il faudrait en recommander la lecture à tous les fonctionnaires chargés d'apporter à l'Alsace libérée les bienfaits de l'administration française et il devrait prendre place dans les bagages de tous ceux qui s'en vont là-bas pour prendre contact avec une population si accueillante à tout ce qui vient de France.

L'Alsace sous la domination allemande est un manuel d'histoire nationale. L'auteur, avocat au barreau de Strasbourg,

avait entrepris de l'écrire deux ans avant le grand conflit mondial, à une époque où l'application de la nouvelle Constitution, votée par le Reichstag, allait fournir la preuve que l'Allemagne impériale était décidément incapable de fournir à l'Alsace-Lorraine un statut politique conforme à son génie propre. M. Frédéric Eccard appartenait alors à ce petit groupe de la *Revue alsacienne illustrée*, où l'on s'appliquait à développer des idées conformes à la réalité de la terre. C'est là que s'élabora la doctrine qui rénova le problème alsacien et qui rendit l'élite française attentive au drame, dont les péripéties se déroulaient entre les Vosges et le Rhin. A Colmar on faisait de la politique, une politique de partis; à Strasbourg la lutte quotidienne tirait sa force d'arguments appuyés sur les données de la civilisation générale. La protestation stérile, qui avait servi de thème aux annexés de la première génération et dont les Alsaciens établis en France tirèrent un si singulier bénéfice, n'avait plus de raison d'être dans une Europe orientée vers des destinées nouvelles. Il fallait sauver le patrimoine alsacien, en face de la culture germanique de plus en plus envahissante et exiger le maintien des traditions françaises qui, pendant deux siècles, avaient donné au pays son véritable caractère. Le grand mérite du travail de M. Eccard, achevé pendant la guerre, tandis que les événements eussent incliné l'auteur à mésestimer l'effort des autonomistes alsaciens, c'est d'avoir rendu hommage à une activité qui, si elle fût critiquable en certains points, sauva cependant les provinces momentanément perdues d'une absorption complète par le germanisme et rendit possible l'accueil enthousiaste que des populations ayant conservé le culte de la France réservèrent à nos divisions victorieuses.

Dès le lendemain de l'annexion de 1871, deux tendances s'affirmèrent dans les classes dirigeantes des pays annexés : d'une part la haine farouche et l'hostilité irréductible, en face de toutes les entreprises des nouveaux maîtres; d'autre part le désir sincère d'atténuer les difficultés d'une situation qu'il était momentanément impossible de modifier et de tirer parti du caractère fédératif de cet empire, auquel on était incorporé de force, pour sauver certaines libertés locales. Auguste Dollfus, président de la Société industrielle de Mulhouse, écrivait alors : « Je restai donc Alsacien d'abord, Français de cœur, convaincu que nous n'avions qu'à nous soumettre, étant les moins forts, ne croyant pas à un retour, prochain tout au moins, de l'Alsace à la France, et cherchant par mon attitude à rendre le plus de services possible à mon pays et à mes concitoyens et à sauver de la ruine tout ce qu'on pouvait de nos institutions et de notre organisation. » M. Jules Sengenwald, président de la Chambre de commerce de Strasbourg, dans une lettre publiée par le *Journal d'Alsace*, protesta « contre les appréciations exclusives » de ceux

de ses concitoyens « qui ne comprennent pas que le seul hommage qu'il soit possible de rendre momentanément à notre passé est de maintenir une place aux lois, aux institutions, aux usages, au goût, à la langue de la France, dans ce coin de terre où nous avons appris à les aimer et dont d'autres que nous finiront par subir la douce influence ».

C'est exactement le langage que l'on tenait encore quarante ans plus tard, dans les milieux intellectuels de Strasbourg, qui voulaient faire de l'Alsace une « province intellectuelle de la France ». Mais cette attitude des premiers autonomistes était fort mal jugée à Paris, où l'on ne courait aucun risque à être intransigeant, où tous ceux qui entraient en rapport avec l'administration allemande étaient traités de « Prussiens ». Les vainqueurs furent du reste parfaitement incapables de tirer parti des dissensions qui allaient naître entre ceux qui étaient restés et ceux qui abandonnèrent leur foyer pour aller vivre en France. Ne leur demandez pas d'entreprendre des conquêtes morales. S'ils envoyèrent dans la nouvelle Terre d'empire des fonctionnaires de tout premier ordre, des administrateurs rompus à la tâche, ceux-ci ne tardèrent pas à se faire détester à cause de la brutalité de leurs méthodes, de telle sorte que les personnalités indigènes, les mieux disposées à soutenir une politique de conciliation, furent vites découragées. Quelques-unes, comme Auguste Schneegans, dont les *Mémoires* abondent en détails intéressants sur cette curieuse époque, se compromirent irrémédiablement par leur complaisance vis-à-vis du nouveau régime ; d'autres, comme Jacques Kablé, passèrent franchement à la protestation, tout en affirmant la nécesité d'une collaboration avec les représentants du pouvoir. Depuis la suppression de l'enseignement du français dans les écoles, jusqu'à l'affaire de Saverne, durant quarante-cinq ans de domination, la « puissante machine administrative » allemande a si souvent mal fonctionné que ses qualités mêmes finirent par tourner contre elle.

M. Eccard a abordé avec infiniment de tact et une parfaite clairvoyance l'analyse de cette période difficile de l'histoire alsacienne qui comprend les vingt-cinq premières années de l'occupation allemande. S'il rend hommage aux qualités d'organisation du gouvernement impérial qui « réalisa de notables progrès, notamment en matière législative », il n'en constate pas moins que « la situation politique restait intolérable ». L'auteur passe un peu rapidement sur les événements qui se succédèrent après l'année fatale de 1887, alors que l'introduction du régime des passeports visait à rompre complètement les relations de l'Alsace avec la France. « Nous avons la paix des cimetières ; l'ordre règne à Varsovie », constatait un membre de la Délégation d'Alsace-Lorraine, M. Jules Klein. Régnant par la terreur, le gouvernement s'était ménagé à cette même Délé-

gation une majorité complaisante qui pouvait faire illusion sur les sentiments véritables du pays. C'est par cette Assemblée qu'il fit voter, le 28 février 1901, les premiers crédits pour la reconstruction du Haut-Kœnigsbourg, le fameux castel impérial, dont l'aspect singulier provoqua, dans la suite, l'hilarité de l'Europe. M. Eccard ne consacre que quelques lignes à cette scandaleuse affaire qui porta une si grave atteinte à la dignité morale du pays. Si l'on publiait aujourd'hui la liste des politiciens qui se prononcèrent en faveur de la restauration, on y trouverait des noms qui surprendraient quelque peu.

La seconde moitié du volume de M. Eccard est consacrée à la lutte en faveur d'une Constitution autonome, aux incidents presque quotidiens qui se produisirent ensuite, jusqu'au moment où la guerre oriența de nouveau l'Alsace dans l'orbite française. L'auteur a eu le rare mérite de juger les événements avec une parfaite impartialité. Bien qu'il ait négligé volontairement les notes et les références qui eussent inutilement alourdi son travail, sa probité d'historien n'est jamais en défaut. Louons-le d'avoir eu le courage de nous montrer la *réalité alsacienne*, alors que ces dernières années ont vu éclore tant d'œuvres de fantaisie.

HENRI ALBERT.

§

La 2e partie de l'ouvrage de M. Yves Guyot, ancien ministre, sur les **Garanties de la Paix**, est consacrée aux buts de guerre et aux programmes de paix des belligérants. L'éminent auteur étudie d'abord les révélations récentes sur les événements d'avant-guerre (correspondance Nicky-Willy, révélations Lichnowsky et Muehlon), puis les buts de guerre du Kaiser et de Wilson, ce qui l'amène à étudier les problèmes que posent les revendications des diverses nationalités. Aussi la majeure partie de son livre est-elle consacrée à l'Autriche-Hongrie, à l'Empire allemand et aux transformations qu'ils doivent subir. Il se termine par des études sur les « sanctions et réparations » nécessaires et sur la Société des Nations.

Toujours partisan des solutions les plus libérales, M. Yves Guyot base son travail sur d'immenses lectures et sait en faire profiter le lecteur. Son livre est à la fois fort instructif et fort intéressant.

Pour les Européens le Chili est le plus lointain et l'un des plus petits États américains. Mais, grâce à l'intelligence et à l'énergie de ses habitants, il se place au troisième rang parmi les républiques de l'Amérique du Sud et y jouit d'une influence méritée. Dans un volume intitulé **Le Chili et la France**, notre sympathique collaborateur, M. Francisco Contreras, a entrepris de faire connaître le développement politique, économique et intellectuel de sa patrie ; il indique quelle était sa situation internationale avant la guerre et

raconte les répercussions que celle-ci a eues dans ce pays lointain. Malgré son éloignement, il n'a pas été sans en souffrir, surtout au commencement, quand les marchés étrangers se fermèrent et quand le crédit s'effondra. Les difficultés de cette situation furent augmentées à la fin de 1914 par la présence de l'escadre de croiseurs allemands qui domina les mers chiliennes pendant quelques semaines. Le gouvernement chilien eut à se montrer ferme et vigilant pour éviter la violation de sa neutralité. Son désir de rester impartial à l'égard des belligérants fit qu'il fut accusé de favoriser nos adversaires. Finalement, d'imposantes manifestations francophiles prouvèrent que la majorité des Chiliens restaient conscients des devoirs de solidarité que les affinités de leur civilisation impose aux peuples latins. M. F. Contreras, qui a consacré tous ses efforts à collaborer à ce triomphe de la bonne cause dans sa patrie, a su en raconter les péripéties d'une façon fort agréable. Son livre, destiné *à l'élargissement de l'influence française dans l'Amérique du Sud*, mérite de remporter un vif succès et a sa place marquée dans nos bibliothèques publiques.

Une brochure anonyme, **Le Chili germanophile**, nous fait connaître les sentiments et les manifestations des Chiliens bochisants pendant la guerre. Assez influents, grâce aux fonctions qu'ils occupaient, ils faisaient valoir les services rendus par les Allemands immigrés au Chili et le « noble geste de protection du chancelier Bismarck (en 1880), pendant la guerre contre le Pérou et la Bolivie, quand surgit aux Etats-Unis une initiative d'action commune avec plusieurs puissances européennes dans le but de nier le droit légitime (du Chili) à une extension territoriale sur le littoral du nord ». L'auteur, tout en prétendant que ces manœuvres germanophiles durèrent autant que les victoires allemandes, reconnaît qu'elles ont cessé : « Avec une ferveur trop factice, dit-il, le Chili étale sa toute récente sympathie pour les Alliés. »

On ne peut guère se tromper en croyant que cette brochure est l'œuvre d'un Péruvien ou d'un Bolivien.

M. J. A. Hoyos, dans un livre sur **Les Etats-Unis d'Amérique et la Colombie** (A. Pédone, s. p.), expose les relations de ces deux Etats depuis la révolte des colonies espagnoles. Colombien lui-même, l'auteur cherche à prouver que son pays a toujours eu raison dans ses nombreux différends avec la grande République. Ceux-ci, depuis 1900, ont eu pour cause la construction du canal de Panama. M. Hoyos cherche à disculper sa patrie de n'avoir vu dans celle-ci qu'une occasion de faire payer le plus cher possible la concession. Il est cependant certain qu'il a fallu la payer pour obtenir le droit d'exécuter ce travail d'intérêt général, où le Parlement colombien ne vit qu'une occasion de battre monnaie comme les seigneurs

féodaux quand on voulait traverser leurs terres. La conduite des Etats-Unis et des habitants du Panama a pu n'être pas conforme au droit, mais elle pouvait se réclamer de certaines considérations d'équité. Toujours conciliant et généreux, le président Wilson a cherché à réconcilier les deux républiques par un traité signé le 6 avril 1914 mais le Sénat des Etats-Unis ne l'avait pas encore ratifié en avril 1917.

ÉMILE LALOY.

OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE

Albert Droulers : *Sous le poing de fer*, Bloud et Gay, 3 fr. 50. — F. Martin Ginouvier : *Le Martyre du curé de Varreddes*, Bloud et Gay, 0 fr. 60.

Sous le poing de fer, quatre ans dans un faubourg de Lille, est un récit de M. Albert Droulers sur l'occupation allemande, — récit édifiant, je n'ai pas besoin de le dire, et dont il ne sera peut-être pas inutile cette fois encore d'indiquer les constatations.—Lille, on peut le rappeler, fut occupée par l'armée allemande dès les premiers mois de la guerre. Le livre de M. Albert Droulers est le récit très simple des faits constatés durant ce séjour, — sans toutefois qu'il donne une suite d'événements, mais plutôt les agissements de la soldatesque boche, les tracasseries et méchancetés de l'administration, voisinant avec les réquisitions inévitables dans une situation de ce genre et qui se trouvaient presque nécessaires. Les réquisitions, on peut le penser d'ailleurs, sont faites avec désinvolture. L'Allemand, persuadé que tout lui est dû, entre dans une maison où il salue à peine. Il note des choses qu'on viendra enlever ensuite, et d'abord — il semble même le faire intentionnellement — celles auxquelles on se trouve tenir le plus. Mais, en somme, il prend de tout : des tables, des chaises, du linge, de la vaisselle, des tapis, des rideaux, — le piano au besoin, la bibliothèque, le lavabo, le lit, des glaces... Il entre sans saluer, sans frapper, se met dans un fauteuil et allume une cigarette. Il est chez lui. Il s'est installé dans la ville et tout lui appartient. — Comme il veut tout réglementer, tout conduire, il faut déclarer les poules, les chiens, les arbres fruitiers, les vins et liqueurs, et jusqu'aux matelas, — qu'il se réserve de saisir. Il défend de posséder des bicyclettes, des appareils photographiques, des armes ; fait l'inventaire des objets en métal, — bronze, cuivre, étain, nickel, plomb, zinc, aluminium, laiton, — qu'il tient ainsi en réserve. Mais chacun, naturellement, se hâte de dissimuler ou détruire ce qui pourrait lui être utile. Alors il commence des visites domiciliaires, des fouilles ; et quand il trouve qu'on détient des objets réquisitionnés, il faut payer l'amende, c'est-à-dire des centaines de marks. Le plus souvent, toutefois, il a beau chercher, son-

der, visiter les coins et armoires, — et jusqu'à la fosse d'aisance, — il ne rencontre rien. A côté de cela, on a réquisitionné dans les usines et fabriques, chez les commerçants et dépositaires, non seulement les métaux, mais tout ce qui peut concerner l'alimentation, le vêtement. — Les officiers cependant font la fête dans les appartements qu'ils occupent, et pour y entrer ensuite il faut mettre des bottes. L'auteur cite un grand industriel du faubourg, dont les domestiques refusèrent même un jour de faire la chambre d'un intendant général qui s'y trouvait logé, tant était écœurant l'état des draps et tapis. Mais ce n'est pas un cas isolé. Les officiers comme les hommes se soulageaient partout, du haut et du bas, et l'on peut noter ce détail que non seulement ils recevaient des « dames », mais leur distribuaient des toilettes qu'ils trouvaient dans les armoires. — Il y a d'ailleurs sur le chapitre des femmes d'autres choses, — un peu fortes, et sur lesquelles je n'insisterai pas jusqu'à plus ample information. — On peut passer cependant sur l'organisation du bluff de la victoire. L'Allemand, constate du reste M. Albert Droulers, a la manie de tout réglementer, — et il ne tarit pas dans le détail qu'il donne de ses exigences. Plus loin, il constate que l'espionnage était organisé, même avec des enfants de 13 à 14 ans, qui faisaient tous les soirs leur rapport à la Kommandantur. Aussi les amendes, les peines arrivaient continuellement, — souvent pour des motifs futiles ou ridicules, quand ce n'étaient pas de simples tracasseries : 20 marks pour avoir déclaré qu'une poule était morte par accident alors qu'il s'agissait d'une négligence volontaire ; 20 ans de forteresse pour avoir gardé des pigeons dont on a retrouvé les plumes et les os, etc... — A côté de l'espionnage on peut encore parler des agents provocateurs dont ce volume indique l'organisation ; du chapitre des punitions collectives, comme l'interdiction de sortir, sauf à des heures déterminées, ou la réduction de ce temps ; la suppression des laissez-passer ; l'amende aux communes ou le prélèvement d'ôtages et leur emprisonnement. C'est qu'à la stupidité foncière du Boche il faut toujours ajouter la méchanceté et la cruauté. Quant aux motifs des peines, ils se trouvaient plutôt nombreux : refus collectif de se présenter pour le travail ou de déclarer les objets prohibés ; rossée administrée le soir à un Allemand par un inconnu ; inscriptions injurieuses pour Guillaume ou l'Empire tracées sur les murs ; meurtre de soldats ou de gendarmes. La commune de Loos fut ainsi punie pendant quatre semaines, avec forte amende, suppression des laissez-passer, interdiction de sortie depuis 2 heures de l'après-midi jusqu'au lendemain 9 heures, — tout cela parce qu'on avait trouvé un drapeau allemand sur lequel était écrit : M... pour les boches ! — Mais on pouvait de même interdire de « ricaner en lisant les affiches », de les « annoter ou détériorer », la population non seulement résistait, mais tournait l'Allemand en

ridicule, se gaussait de ses manies, de ses tics, de son pas de parade. Quand un de leurs « guerriers » se trouvait passer parmi les gosses jouant au ballon, il était certain de le recevoir, tartiné de boue, dans la figure, — et naturellement ce n'était personne. Souvent, pour tenir en respect la marmaille, il fallait mobiliser toute la gendarmerie, rendre responsable les parents. — Mais la population de Lille, ajoute l'auteur, ne fut jamais privée de nouvelles. Des installations clandestines de télégraphie sans fil fonctionnaient, et l'on publiait également des journaux. Il y eut une feuille qui dut changer de titre, mais parut pendant deux ans, défiant toutes les recherches. Elle fut prise après une dénonciation ; mais les nouvelles quand même continuèrent à se répandre dans la ville.

Le volume de M. Albert Droulers indique d'ailleurs bien d'autres choses : le rôle plutôt difficile des municipalités de la région ; la conduite du clergé qui fut partout admirable durant la guerre, dont beaucoup de prêtres furent déportés, certains en Russie et soumis à d'odieux traitements. C'est ensuite le chapitre du travail imposé par l'ennemi et que la population chercha partout à éluder. Entre temps il est aussi parlé du curieux spectacle donné au début par les déchets allemands, qu'on faisait venir pour besogner en France, — sorte de Cour des Miracles, dans laquelle on fut heureux de puiser pour renforcer les troupes d'occupation, lorsque commença la pénurie du matériel humain. On fit alors des râfles dans les familles ; mais les travailleurs envoyés dans les Ardennes y furent reçus à coups de pierres, nos adversaires toujours malfaisants ayant répandu le bruit que c'était la lie de la population, tous gens tarés et qui venaient volontairement pour prendre la place des habitants. Enfin ce furent les réquisitions de 1916, le travail sous les coups et au besoin la peine de mort ; les terrassements à exécuter parfois jusque sous le feu de nos lignes. Il y a dans cette partie du livre des histoires lugubres, la confirmation de tout ce qu'on a raconté à propos des camps de discipline. L'Allemand, en effet, ne connaît que la brutalité, les coups ; il essaya même de la torture, et si quelques-uns purent s'évader, gagner les terres amies de la Hollande, ce ne fut jamais que de très rares exceptions. En France, aux environs de Lille, on en vint à réquisitionner jusqu'aux jeunes filles, aux enfants... — C'est à peu près la fin de ce récit, qui est encore une page édifiante sur la mentalité de l'adversaire. Sur la couverture, *le poing de fer* a été dessiné, en reproduction d'une affiche de l'emprunt Outre-Rhin, apposée sur les murs de la cité occupée, et qui indique une fois de plus que l'Allemand se fait gloire de sa manière brutale. — Le livre de M. Albert Droulers n'est pas une œuvre de littérature, mais simplement un témoignage. Son intérêt tient uniquement dans les choses qu'il présente, et à propos desquelles toute la Bochie mainte-

nant serait bien aise de voir arriver l'oubli et de faire « Kamarad ».

Le récit de M. P. Martin-Ginouvrier, à propos du **Martyre du curé de Varreddes**, revient sur la bataille de la Marne et le rôle du général Galliéni, — un peu trop oublié depuis lors — et qui vit clairement et ordonna la manœuvre que le général Maunoury sut exécuter ensuite, tandis que le général Foch arrêtait à la Fère-Champenoise les attaques furieuses de l'ennemi. Une promenade sur le champ de bataille rappelle divers épisodes de la lutte du côté de Meaux, et aussi la physionomie de la ville durant les journées tragiques de la première semaine de septembre 1914. Un moment la bataille est vue d'une fenêtre, et un récit de M. l'abbé Formé donne les impressions de ceux qui viennent se réfugier au Séminaire. Les combats se rapprochent un moment et des obus tombent de divers côtés ; aux alentours, des villages flambent : Barcy, Varreddes, Germigny-l'Evêque, Etrepilly. On fait sauter les amorces des ponts qui unissent Meaux à son faubourg du Marché, — ces vieux ponts si curieux et qui portent encore des rangées de moulins. Les Allemands avaient annoncé qu'ils seraient à Paris le lendemain,et en attendant prenaient soin de marquer leur passage. Chez l'instituteur de Germigny-l'Evêque ils avaient jeté dans un seau hygiénique deux croix de la Légion d'honneur et l'on trouva ensuite un billet où ils appelaient le propriétaire : « ordure de Français ». Mais il leur fallait une victime. Ils se saisirent de l'abbé Fossin, le curé de Varreddes, vieil homme impotent, qui soignait et administrait leurs blessés aussi bien que les nôtres, et l'accusèrent d'avoir fait des signaux du haut du clocher, — d'avoir causé ainsi la défaite de l'armée allemande. Il fut injurié, frappé, couvert de crachats. On l'enferma à la mairie et quatre de leurs soldats — par ordre sans doute — vinrent témoigner qu'ils l'avaient vu faire des signaux, renseigner l'armée française. On dut le fusiller dans un coin, l'abattre comme une bête malfaisante, car personne ne le revit, — petite et basse vengeance qui ne compensait guère leur déception en voyant s'évanouir, avec notre victoire de la Marne, les journées de fantastique pillage sur lesquelles ils avaient tant compté en atteignant la capitale.

CHARLES MERKI.

A L'ÉTRANGER

Allemagne.

UNE PAIX « INACCEPTABLE ». — De même que l'Allemagne n'a pu se dérober aux conditions de l'armistice,si dures qu'elles lui eussent paru, de même elle ne pourra faire autrement que d'accepter les clauses des préliminaires de la paix. Evidemment elle se fera tirer l'oreille. Mais il convient de se rappeler le mouvement de stupeur

qui s'empara de nos ennemis, au mois d'octobre dernier, lorsqu'il fut évident que c'en était fini à jamais du rêve insolent de domination universelle, il faut se rappeler les jérémiades des journaux et les projets baroques qui devaient, envers et contre tous, changer encore une fois les fortunes de la guerre, pour ramener à leur juste valeur les cris d'indignation que poussent maintenant les Allemands. Ces façons indécentes sont assez dans leur manière. Voici longtemps déjà qu'ils accusent le monde entier d'être ligué contre eux. Au temps bienheureux de la paix, quand il s'agissait de régler leurs propres affaires, le moindre changement dans leurs habitudes, la plus petite réforme législative les faisait rechigner. On pouvait lire alors dans leurs journaux les discussions interminables que suscitait le dépôt d'un projet de loi, l'introduction d'une mesure quelconque, pour comprendre à quel point ils aiment à affirmer leur mécontentement. Ce peuple, que rien ne saurait satisfaire, ne trouve jamais assez d'occasions pour exhaler sa rancœur. Mais ses colères ne sont jamais de longue durée. Il manque de souffle. Après avoir crié très fort, il balbutie... Et plus il a crié, plus il se montre ensuite docile à obéir aux ordres reçus. Il recommencera à la prochaine occasion, à moins qu'il n'ait un maître sévère et qui tire sur la laisse... Pour ceci, on verra plus tard.

Il faut reconnaître que, si l'Allemagne a prétendu obtenir des Alliés des conditions de paix qui lui parussent moins dures, elle n'a rien fait qui puisse faciliter ses desseins. Dès le premier contact, elle s'est butée dans son orgueil. La harangue prononcée à Versailles par le comte de Brockdorff-Rantzau, le 7 mai, a produit, dans tous les milieux, la plus fâcheuse impression. On ne saurait être plus maladroit ; et quelques-uns de ceux qui écoutaient parler le ministre des Affaires étrangères de la République impériale ne pouvaient se défendre d'un vague sentiment de pitié devant tant d'inconscience et une niaiserie si grossièrement étalée. Mille moyens s'offraient à un orateur habile qui, pour la première fois, se trouvait en contact direct avec ses adversaires, pour faire vibrer la corde sensible et éveiller, chez l'un ou l'autre des délégués ennemis, un vague courant de sympathie. Quand on se trouve en posture d'accusé, c'est une mauvaise méthode que de plaider non coupable avant même d'avoir été interrogé. Un prince de Bulow, s'il avait dû jouer le rôle de M. de Brockdorff, se fût comporté tout autrement. Et tout d'abord, il eût parlé français, renonçant à une fanfaronnade qui ne pouvait que manquer son effet auprès d'un auditoire depuis longtemps éclairé sur les moyens d'action du germanisme. Les balourdises d'un médiocre traducteur n'améliorent jamais la qualité d'un discours. Pour traiter une affaire, et il s'agit ici d'une bien grosse affaire, le quémandeur doit toujours se mettre à la portée du dis-

pensateur. Voyez Pouyer-Quertier à Versailles en 1871 ! Ce gros mangeur, ce buveur impénitent, en tenant tête à Bismark, grâce à la solidé de sa mâchoire et de son estomac, parvint alors à nous conserver le bassin de Briey. Hier encore, grâce à leur bonhomie, les délégués autrichiens ont mieux défendu leur cause que M. de Brockdorff avec sa raideur figée.

Les journalistes qui ont accompagné la délégation allemande à Versailles ont-il fait preuve de plus d'esprit politique que les grandes vedettes ? Il y a là quelques juifs rompus aux pratiques de la politique extérieure et qui, depuis longtemps, sentaient venir la catastrophe qui s'est abattue sur leurs pays. De plus, pendant toute la guerre, ils ont pu lire les journaux de l'Entente et connaissaient les sentiments que les pratiques de leur gouvernement avaient éveillés chez nous. Dans les papiers qu'ils ont envoyés chez eux nous ne lisons que des doléances, si bien que l'impression est née en Allemagne que nous les traitons comme des prisonniers de droit commun. Nous offrons aux plénipotentiaires un séjour enchanteur dans le plus beau parc du monde et ils osent rechigner ! Le *Vorwaerts* du 13 mai, dans un article de fond intitulé « Jadis et aujourd'hui », rapproche le traité de Francfort du traité de Versailles et affirme que nous infligeons un « traitement indigne » aux délégués allemands. « Aujourd'hui, écrit l'organe socialiste majoritaire, on ne traite pas mieux les envoyés allemands à Versailles qu'on ne ferait de *galériens envoyés au bagne*, dans cette France dont la devise est : Liberté, Egalité, Fraternité. »

Mais c'est précisément parce que nous sommes dans un pays de liberté que nous devons protéger les délégués, dûment accrédités par la République impériale pour nous demander la paix, contre toute atteinte à leur personne. Ne se doutent-ils donc pas du ressentiment qu'a fait naître, dans toutes les classes de la population française, le long martyre des régions du Nord ? Et s'ils se trouvaient en présence de quelques réfugiés, aujourd'hui encore sans foyer, s'ils rencontraient un prisonnier de guerre tyrannisé pendant quatre ans par la soldatesque prussienne, comment pourrions-nous les empêcher d'être insultés ? Plus tard, quand la paix sera définitivement conclue, s'il leur prend fantaisie de se montrer sur nos boulevards, les journalistes de Versailles ne pourront s'en prendre qu'à eux-mêmes si quelqu'un s'avise de leur tirer les oreilles. Actuellement leur sécurité est entre nos mains.

Il serait fastidieux de décrire ici toutes les manifestations que provoqua en l'Allemagne la présentation des conditions de paix. Le ton des journalistes de Versailles paraît modéré, si on le compare aux diatribes indignées qui parurent dans toute la presse allemande à partir du 8 mai. Depuis le *Non !* catégorique de M. Théodore Wolff,

qui fait dans le *Berliner Tageblatt* une campagne acharnée contre la signature, jusqu'aux cris de rage des journaux conservateurs, c'est à peu près partout la même antienne. Après l'apathie des premiers jours, le grand public, indifférent à tout ce qui ne se rapporte ni à son estomac, ni à ses plaisirs, a fini par s'échauffer sous le coup de fouet de ses dirigeants. La séance de protestation de l'Assemblée nationale, tenue à l'*Aula* de l'Université de Berlin, le lundi 12 mai, avait été mise en scène avec cette habileté que le gouvernement révolutionnaire tient de l'ancien régime. Après que M. Scheidemann eut lancé le mot « inacceptable », au milieu d'un flot d'éloquence, où se mêlaient de nouveau tous les truismes à propos de la « paix de justice » mis en circulation depuis six mois, les chefs de groupe apportèrent les uns après les autres l'appui de leur éloquence au refus du gouvernement. M. Haase, chef des indépendants, fit quelques réserves qui ne manquèrent pas d'impressionner l'assistance. Les extrémistes, dont il est le porte-parole, avaient, dès le début, préconisé l'acceptation du traité de paix, quel qu'il soit. Ils comptent sur la révolution universelle pour en supprimer les effets. Mais M. Haase tint à déclarer nettement qu'il ne recueillerait pas l'héritage du ministère, pour le cas où celui-ci, plutôt que de signer, préférerait donner sa démission.

La camarade Haase a donné une claire réponse, déclare la *Freiheit*. Les indépendants ne songent nullement à décharger de leurs responsabilités ceux qui sont coupables de la guerre, ceux qui sont responsables de la situation où se trouve aujourd'hui l'Allemagne.

« La journée s'est terminée par un scandale », écrit plus loin la même *Freiheit*, pour caractériser les discours du président Fehrenbach, et l'organe indépendant ajoute :

M. Fehrenbach, le président de l'Assemblée Nationale, paraissait croire encore qu'il se trouvait devant l'ancien Reichstag. Il a dit en terminant la plus grande bêtise que puisse dire un président de l'Assemblée Nationale. Dans la situation actuelle, il a soutenu clairement et distinctement que ce n'était pas l'Allemagne, mais l'Entente, qui portait la responsabilité de la guerre. Voilà ce qu'a déclaré Fehrenbach, après que le chef de la délégation de paix allemande, le comte Brockdorff-Rantzau, a été obligé de convenir, devant l'assemblée des hommes d'Etat du monde entier, que l'Allemagne portait au moins autant de responsabilités dans la guerre que les Alliés. Un homme sensé peut-il croire que c'est par des paroles de cette sorte que l'on arrivera à produire une bonne impression sur l'Entente, et obtenir une revision du traité ? Mais ce n'était pas encore assez : M. Fehrenbach a ensuite exhorté le peuple à la vengeance ; il a lancé un appel à la revanche, inspiré par le plus pur esprit réactionnaire. Il est remarquable que M. Fehrenbach ait terminé son discours par le chant patriotique : « *Deutschland, Deutschland über alles* ». Et il a trouvé une approbation,

non seulement sur les bancs des partis bourgeois, mais même sur ceux d'une partie des socialistes de droite.

Les Parlements des Etats confédérés se sont associés successivement aux protestations de l'Assemblée d'Empire. A Stuttgart, à Bamberg, à Dresde, à Carlsruhe ont été adoptées des résolutions flétrissant la « paix de brigandage » et demandant l'application des 14 articles du président Wilson. Quoi d'étonnant si la foule des rues a fini par s'en mêler ? Devant l'hôtel Adlon de Berlin, où résident les missions alliées, des cris hostiles ont été poussés. Dans toutes les villes d'Allemagne des réunions publiques ont été tenues, au cours desquelles des orateurs de toutes nuances s'efforçaient de donner à cette vaine agitation un caractère de démonstrations populaires.

Faut-il noter, dans ce concert d'invectives, les voix discordantes ? Elles sont peu nombreuses. Maximilien Harden continue à exceller dans le rôle du « cavalier seul ». M. de Gerlach, dans la *Welt am Montag* du 12 mai, se sépare, lui aussi, des chefs de son parti, pour faire entendre des paroles raisonnables. Ce publiciste démocrate affirme qu'il faut signer la paix. Certes, le traite est déplorable. Il est très dangereux de pousser le peuple allemand au désespoir. C'est servir les intérêts du chauvinisme allemand et du communisme mondial. En outre, il est absurde de lier l'homme qui, par son travail, doit payer ses dettes. Malgré tout il faut signer.

Si j'étais délégué de l'Allemagne, je signerais avec le sentiment que je mets mon nom sous un document funeste, non seulement pour l'Allemagne, mais pour le monde entier. J'indiquerais nettement les conséquences inévitables que, selon moi, il doit entraîner. Je déclarerais que nous nous efforcerons loyalement d'en remplir les conditions, mais que nous ne croyons pas notre pays capable d'accomplir cette tâche. Nous nous inclinons devant la force, mais nous rejetons toute la responsabilité sur les hommes qui ne veulent pas entendre la voix de la raison.

Nous ne pouvons plus faire la guerre. Y songer serait une folie. Ne pas signer, c'est dire à l'Entente : « Faites de nous ce que vous voudrez ; enlevez-nous le bassin de la Ruhr ; occupez nos ports ; arrêtez toute importation de vivres ! » Et alors, dans deux mois nous ne nous contenterons plus d'avoir faim : nous mourrons de faim. L'homme qui ne signe pas ressemble au soldat qui, par peur d'une offensive meurtrière, se donne la mort.

M. de Gerlach exagère, mais il a du moins l'avantage de voir clair et de parler franchement. Le comte de Brockdorff-Rantzau procède autrement. Il a rédigé de volumineuses contre-propositions qui doivent être soumises à la Conférence après que la commission de la paix de l'Assemblée nationale en aura pris connaissance. A une réunion de cette commission, le 17 mai, le ministre Wissel a tenu à déclarer encore une fois qu'aucun peuple ne pouvait remplir les conditions imposées à l'Allemagne par l'Entente.

L'effet que pouvaient produire ces contre-propositions a, du reste, été fortement atténué par une série de dix notes que M. de Brockdorff a fait remettre successivement à M. Clemenceau. Elles mettent en lumière l'incompatibilité absolue entre les conceptions auxquelles ont obéi les délégués de l'Entente, en rédigeant le texte des préliminaires, et les idées auxquelles l'Allemagne reste attachée, malgré la défaite, malgré la révolution. Si les représentants de la république allemande ne reconnaissent pas que l'Empire a voulu la guerre, qu'il l'a conduite d'une façon barbare et qu'il a finalement été battu, aucun terrain d'entente n'existe évidemment et il ne nous reste plus qu'à imposer nos conditions par l'affirmation de notre force.

La troisième note de M. de Brockdorff est particulièrement significative. Elle traite des responsabilités. On peut y lire entre autres :

La délégation allemande ne peut pas reconnaître que de la faute de l'ancien gouvernement au déchaînement de la guerre mondiale découle pour les puissances alliées et associées un droit ou une prétention à une indemnité par l'Allemagne pour les pertes subies du fait de la guerre.

Les représentants des Etats alliés et associés ont déjà déclaré à plusieurs reprises que le peuple allemand ne doit pas être rendu responsable des fautes de son gouvernement. *Le peuple allemand n'a pas voulu la guerre.* Il n'aurait jamais entrepris une guerre offensive. Dans la conscience du peuple allemand cette guerre a toujours été une guerre de défense.

Nous avions prévu, ici même, qu'à l'heure du règlement de compte l'Allemagne se prévaudrait de cette singulière théorie. Il y a exactement deux ans, le 1er juin 1917, alors que l'échec de l'offensive Nivelle ne devait guère nous permettre de compter sur l'issue heureuse de la guerre, le *Mercure* avait annoncé ce chantage à la démocratie que l'Allemagne ne manquerait pas de tenter, dès qu'elle serait battue. « Passons l'éponge sur le passé », déclare aujourd'hui le comte de Brockdorff-Rantzau. Son faux-nez démocratique le met à l'abri des reproches. Le peuple allemand s'est débarrassé de ceux qui sont responsables de la guerre, il ne saurait réparer le mal qu'il n'a pas fait. Mais il faudra bien que les délégués allemands finissent par comprendre que l'heure n'est plus aux vaines discussions. L'un d'eux s'en est rendu compte quand il disait, le 17 mai, à Versailles : « Nous signerons de toute façon, car, si nous revenions sans avoir conclu la paix, nous serions écharpés à notre retour à Berlin. Le peuple a faim de paix et il s'impatiente. »

Si l'Allemagne persévérait dans son refus, nous avons, en outre, tout ce qu'il faut pour la faire céder. L'occupation de la Ruhr, que prévoit M. de Gerlach nous procurerait le coke métallurgique dont nous avons le plus grand besoin et que la République allemande ne peut plus nous livrer, parce qu'elle est incapable d'organiser chez elle toute espèce de travail fructueux. Nous occuperions Francfort, où

les grosses fortunes sont nombreuses. Nous pourrions appliquer, là et ailleurs, le système des contributions de guerre qui a procuré de si beaux profits au commandement allemand en Belgique, dans nos départements du Nord et de l'Est. Une jolie collection d'otages garantirait un payement rapide. Quelques bonnes mesures de ce genre feraient enfin comprendre aux Allemands ce que c'est que la vraie guerre, pour peu que les jets de grenades et les assassinats de leurs spartaciens ne le leur aient pas encore appris.

HENRI ALBERT.

§

A travers la presse.

LA PRESSE ALLIÉE. — Il est indéniable qu'il existe, entre les Alliés, une certaine mésentente, une mésentente cordiale. En butte naguère aux sarcasmes d'une certaine presse impérialiste dite du Droit et de la Justice, le Président Wilson est bien près d'être renié par les purs wilsoniens. Voici maintenant M. Lloyd George attaqué, dans son propre pays, pour manque de polonophilie. Ecoutons le *Times :*

Il y a un siècle les vainqueurs de Napoléon ont confirmé le crime commis contre la Pologne et qui était contenu dans les partages commencés par Frédéric II dans l'intérêt de la Prusse. Aujourd'hui, sous l'impulsion directe de M. Lloyd George, la Pologne doit être sacrifiée à nouveau, du moins il en est ainsi selon le projet actuel du Traité de la Paix.

Depuis très longtemps tous ceux qui connaissaient bien l'Europe orientale étaient d'avis que le rétablissement d'une forte Pologne était nécessaire non seulement en tant qu'acte de justice donnant la liberté à plus de 20 millions d'habitants, mais encore comme premier pas à faire sur le chemin d'un arrangement qui devait régler les conditions créées par l'écroulement de la Russie. Ce premier pas serait effectué par la constitution d'une barrière entre l'expansion allemande en Russie aussi bien que contre la poussée bolcheviste vers l'Europe centrale.

Or, pour établir une Pologne réelle, il est clair qu'il faut y ajouter les districts situés au bord de la basse Vistule et contenant une population polonaise très considérable, ainsi que la ville de Dantzig, l'accès historique de la Pologne à la mer. Cette solution, demandée par la justice et le sens commun, a été recommandée unanimement par la Commission alliée déléguée par la Conférence de Paris pour examiner la question polonaise.

A la stupéfaction de tout le monde, M. Lloyd George, à peine arrivé à Paris, demanda l'abandon de la solution basée sur ces principes.

Les fins poursuivies par M. Lloyd George dans cette attaque assidue contre la Pologne ne manqueront pas d'être manifestes. Le désir de tranquilliser l'Allemagne, de ménager des chances de paix que l'Allemagne voudra bien accepter, la peur du bolchévisme avançant contre Budapest, tout ceci s'est combiné pour produire le résultat définitif : la Pologne sacrifiée à l'Allemagne. Si la Pologne ne reçoit pas d'accès à la mer, il y

a bien plus de chance que les Allemands signeront le traité de paix. Le profit politique est lucide.

Pourtant, on ne peut se tromper sur la portée de ce sacrifice fait au détriment de la Pologne et au profit de l'Allemagne. Plus de 20 millions de Polonais seront laissés à la merci de la nouvelle Allemagne sans autre débouché économique que celui que l'Allemagne aura la bonne grâce de leur laisser.

La tragédie de la Pologne résulte de la situation extérieure de ces derniers temps. Il y a un siècle, à Vienne, il y eut un moment où les espérances polonaises semblaient se réaliser. Il y avait maintenant à Paris un moment tout à fait semblable, mais une fois de plus les jalousies et les aspirations politiques d'un caractère égoïste ont triomphé. Les prétendus égards de M. Lloyd George pour quelque deux millions d'Allemands dont les droits lui paraissent plus forts que ceux de 20 millions de Polonais et son souci perpétuel de préparer une paix que les Allemands voudront signer, tout ceci a pour résultat une demi-mesure, qui ne peut être durable et un sacrifice qui est déjà manifeste.

Rien n'est plus amer dans toute l'histoire de cette Conférence de la Paix que la façon dont les exigences politiques ont amené l'écroulement des espérances et les aspirations des nationalités dont la libération avait été proclamée comme une des fins principales et une des justifications de cette abominable guerre mondiale.

Nous sommes en train d'abandonner les Polonais aux Allemands.

LA PRESSE ENNEMIE. — Les Allemands se demandent si le traité de paix ne devrait pas être soumis à un referendum populaire. L'Entente, qui reproche encore à l'Allemagne de ne pas avoir l'esprit démocratique, s'opposera-t-elle à cette consultation ? La *Berliner Zeitung am Mittag* toutefois se prononce contre le referendum. Ecoutons ses raisons :

On remarque que c'est justement dans les milieux démocratiques qu'on rencontre le plus d'adversaires du referendum. Au cours d'une discussion qui eut lieu dernièrement dans un club démocratique de Berlin un homme politique très connu, appartenant au parti démocratique, a résumé quel était, selon lui, l'état de l'opinion de l'empire. Il a attiré l'attention du public sur les dangers qu'il y aurait maintenant à consulter la voix populaire et il justifie son attitude par les considérations suivantes :

« Dans tous les districts industriels, il est certain qu'on voterait pour une paix quelle qu'elle dût être. A l'inverse, dans toutes les régions agricoles, principalement en Prusse orientale et occidentale et dans le Sleswig-Holstein la population se prononcerait avec énergie contre toute paix qui imposerait la cession de territoires à l'ennemi. Etant donné les divergences profondes de l'opinion publique, il serait à craindre que le résultat du vote soit à la merci d'incidents dus au hasard. En tout cas, il est certain que le peuple ne décidera, dans aucun cas, dans un sens vraiment conforme à l'intérêt de la nation, dans son ensemble.

« Il faut, en effet, tenir compte que le gouvernement n'a jamais tenu l'opinion publique au courant de la situation. Pour se convaincre de la

vérité de cette affirmation, il suffit de rappeler les déclarations faites au moment de l'armistice et qui se sont toujours révélées comme manifestement fausses. On a, par exemple, prétendu que l'armistice, au bout de quelques semaines, nous condamnerait à la famine. Plus tard, nous avons encore l'exemple d'Erzberger déclarant que la livraison de machines agricoles serait le signal de la ruine immédiate de l'agriculture.

« Ces déclarations auraient pu avoir facilement de graves conséquences politiques. Qui peut nous assurer qu'au moment de la discussion du traité de paix les mêmes erreurs et les mêmes fautes ne seront pas commises? Il n'y a aucune objection à ce qu'on consulte le peuple sur des questions de principe, comme on le ferait, par exemple, sur la question de la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Mais la connaissance de la paix suppose des connaissances de problèmes politiques et économiques considérables qui ne peuvent être résolus que par le gouvernement lui-même, qui a le temps d'étudier le problème sur toutes ses faces. Le Gouvernement a, depuis des mois, organisé une grande commission de la paix qui se compose d'experts en matière de politique étrangère et économique. Nos négociateurs se sont fait accompagner à Versailles d'un certain nombre de conseillers techniciens. Cette delégation doit être en état de décider si nous pouvons signer ou non et le Gouvernement doit pouvoir prendre la responsabilité de la décision. »

LA PRESSE NEUTRE. — Mr Edmond Fleg, dans la *Semaine littéraire* de Genève, expose l'état du Sionisme au moment où s'ouvre le Congrès de la paix. Après nous avoir montré le pour et le contre, il conclut ainsi :

Les chefs du mouvement sioniste eux-mêmes sentent la gravité de l'heure et le poids des responsabilités qu'ils ont assumées. Un immense espoir a été allumé par eux en Israël ; à supposer, — ce qui est infiniment probable, sinon certain, — que le Congrès de la Paix mette aux mains des Juifs les moyens de le réaliser, ceux-ci se trouveront-ils matériellement et moralement en mesure d'y réussir ?

La tâche, sans précédent au cours de l'histoire, paraît au-dessus des forces humaines. Les hommes compétents estiment, il est vrai, qu'une Palestine rendue à son antique fertilité et exploitée au point de vue commercial et industriel serait en état de contenir une population de six millions d'âmes. Mais la productivité du pays qui, par suite du détestable régime turc, était déjà fort restreinte, a encore diminué après les destructions opérées par les armées de Djemel Pacha. Une crise aiguë des logements rend la situation plus précaire encore. Il faudra non seulement organiser, en l'endiguant, l'immigration des centaines de milliers de Juifs qui attendent avec fièvre le moment d'être admis en Palestine, mais aussi leur rendre la vie possible dès leur arrivée, c'est-à-dire disposer d'un ravitaillement suffisant en vivres, en matériaux de construction et en matières premières. Si vaste que soit ce programme, les techniciens qui se sont voués à sa réalisation en ont étudié dans tous les détails l'exécution et espèrent pouvoir le mener à bonne fin.

Les résultats heureux qu'avait obtenus, avant la guerre, la colonisation

juive en Palestine semblent de nature à justifier cette ambition. Quelques exemples vont le montrer. Dans la culture des céréales, le rendement brut annuel moyen des fellahs arabes est à peu près de 62 francs par hectare; dans les bonnes fermes juives il variait de 150 à 200 francs. Tandis que les orangeries arabes ne donnent qu'un rendement moyen de 900 caisses par hectare, les planteurs juifs obtiennent 1.300, 1.400 et même 1.900 caisses. Les vignobles arabes produisent 375 à 450 francs par hectare; les vignobles juifs voisins, 750 à 825 francs. Les vaches laitières des fellahs donnent 600 à 800 litres de lait par an; celles des colons juifs jusqu'à 2.000 litres et plus.

Cette supériorité des résultats obtenus du côté juif n'est pas due seulement à la supériorité des méthodes et à l'installation de fermes modèles, d'écoles agronomiques, d'instituts qui ont fait, depuis quelques années, d'utiles expériences, des recherches nombreuses et de véritables découvertes en ces matières. Il faut tenir compte en outre d'un élément moral dont on ne saurait exagérer l'importance.

Les premiers essais de colonisation juive ont été dus à des Juifs russes mystiques, les Chovévé Zion (Amants de Sion), qui, vers 1878, immigrèrent en Palestine pour y retrouver à la fois un sol à cultiver et une tradition à renouer. Rien ne préparait ces intellectuels à triompher des difficultés sans nombre qui allaient se dresser devant eux; mais l'esprit héroïque qui les animait a survécu à leurs tentatives et même au relâchement moral qu'aurait pu provoquer la générosité des philanthropes admirables qui vinrent en aide à leurs successeurs. C'est qu'en effet la colonisation juive en Palestine est un phénomène qui ne ressemble à aucun autre phénomène analogue. Comme le faisait remarquer très justement M. Tolkosky dans une brochure récente, « la colonisation juive en Palestine, à la différence de ce qui se produit pour la colonisation pratiquée ailleurs par d'autres peuples ou par les Juifs eux-mêmes, est non un mouvement d'expansion, mais un mouvement de concentration d'énergie, c'est-à-dire la convergence de toutes les forces vives vers un but unique et central ». Cette circonstance explique peut-être, mieux que toute autre considération, le succès si exceptionnel des colons juifs en Palestine.

Le même élément moral intervient dans un phénomène plus stupéfiant encore : la renaissance de l'hébreu parlé sur le sol palestinien. Dès l'établissement de la première colonie agricole et de la première école publique en Palestine, l'hébreu, qui n'était presque plus que la langue de la prière, de la poésie et de la discussion théologique, avait été proclamé par les pionniers juifs langue de l'enseignement primaire et des relations quotidiennes de la vie. Le premier journal hébraïque fut fondé à Jérusalem; à Jérusalem encore fut instituée une Académie hébraïque chargée de recueillir, dans les milliers de livres de la littérature quarante fois séculaire d'Israël, les termes qui pourraient servir à exprimer les notions de la vie et de la science modernes. A l'époque où la guerre commença, il existait déjà en Palestine deux cent cinquante établissements scolaires, dont trois lycées, deux écoles de musique, deux écoles agricoles, une école polytechnique, cinq écoles normales et une centaine de jardins d'enfants, où l'hébreu servait de langue usuelle. On a, depuis, posé à Jérusalem la première pierre de la future université juive, qui est destinée à servir d'organe de liaison

intellectuelle entre l'Occident et l'Orient et où l'usage de l'hébreu sera de rigueur, pour tout membre enseignant, après un certain nombre d'années de séjour.

L'importance que la population juive de Palestine attache déjà à l'emploi de la langue hébraïque, et les sacrifices qu'elle est prête à faire pour elle, ont été mis en évidence, avant la guerre, lorsque le Comité central des Juifs d'Allemagne, dont certaines écoles palestiniennes dépendaient, demanda que l'enseignement de l'allemand y fût obligatoire au détriment de celui de l'hébreu : à Jaffa, à Caïffa, à Saffed, à Tibériade, à Jérusalem, élèves et professeurs désertèrent d'un commun accord les écoles du *Hilfsverein*, qui finalement fut contraint de céder.

Or cette renaissance de la langue permet de faire prévoir une renaissance de la pensée et de l'âme même. Comme l'écrit M. Ittamar Ben-Avi dans un article très documenté de la *Palestine nouvelle*, « le troisième retour d'Israël vers Sion correspond à son troisième retour vers sa langue originelle; et de même que le deuxième retour a donné une renaissance littéraire d'une importance extraordinaire et dont les Livres des Cantiques, de Job, de l'Ecclésiaste et de la Sagesse de Sirah forment les étapes les plus saillantes, de même le retour actuel est en train de fournir un exemple sans pareil de ce que peut une nation virile et courageuse sur le sol des ancêtres ». M. Balfour l'a dit aussi, dans sa préface au premier volume de l'*Histoire du Sionisme* de M. Sokolow : « Le gain matériel réalisé par le sionisme sera peut-être grand, mais le gain spirituel sera plus grand encore. »

Ce gain spirituel, on en a constaté l'importance non seulement en Palestine, mais partout où des Juifs sont assemblés. Ils ont repris conscience de leur apport collectif au patrimoine de l'humanité. Et dans l'aide qu'ils veulent fournir à ceux de leurs frères qui n'ont pas encore trouvé de patrie on distingue l'espoir confus et conscient de voir une Jérusalem nouvelle collaborer glorieusement à l'ordre moral du monde qui se crée.

PAUL MORISSE.

LA CURIOSITÉ

Collection Georges Papillon : faïences de Marseille, Moustiers, Rouen, Nevers. — Collection Henri Michel-Lévy : tableaux anciens, dessins, pastels. — Ventes diverses.

Les grandes ventes, depuis le commencement de l'année, se succèdent sans lasser ni les vendeurs, ni les acheteurs. Les prix montent, montent toujours, suivant le cours de toutes choses. On ne s'étonne pas ; on rit et on accepte. On se laisse même entraîner par eux dans une sorte de vertige !

Successivement furent dispersées les collections d'Octave Mirbeau, à la grande joie des partisans de l'Impressionnisme ; les œuvres et les collections de Degas, dont le total à ce jour s'élève à une dizaine de millions (on annonce une quatrième vente pour le mois de juin), ce qui dut atténuer le chagrin des héritiers de ce grand artiste qui

fut aussi, paraît-il, un grand ladre ; les collections Boussod-Valadon et Manzi-Joyant, où figuraient tant d'œuvres de choix dont la dispersion marque la fin de deux maisons longtemps réputées dans le monde entier.

Je regrette que les circonstances ne m'aient pas permis de donner une physionomie de ces ventes. Mais laissons le passé : soyons au présent, car la vie continue, poussant tout le monde sur la route.

La première vente Georges-Papillon, au mois de mars, dépassa 700.000 fr. La seconde vente, faite les 7, 8 et 9 mai par le ministère de Mes Dubourg et Lair-Dubreuil et l'expertise de M. Caillot, approcha de 250.000 fr. Tous les fervents de la Céramique y assistaient, comme ils assisteront à la troisième vente le 3 juin prochain. On sait que M. Papillon, conservateur des collections du musée de Sèvres, était une autorité en la matière. Il avait réuni un millier de pièces. Aucune n'était indifférente, mais celles de Rouen et de Nevers formaient surtout un ensemble impressionnant. Nous devons aux faïenciers de Rouen d'incomparables merveilles. Leurs œuvres, ainsi que celles des faïenciers de Marseille, jouissent d'une vogue légitime. On est volontiers plus injuste envers les artistes de Nevers et de Moustiers.

Et cependant ceux qui savent apprécier et sentir trouvent dans les œuvres de Nevers et de Mousties d'ineffables jouissances.

Je souhaite que les trois ventes Papillon remettent en faveur la céramique de Nevers et accroissent la faveur de celle de Moustiers. Quelques pièces ont atteint cependant des prix élevés. M. Stora donna 2.000 fr. d'une écuelle en Moustiers à médaillons polychromes et 7.000 fr. d'une potiche en Nevers.

La collection de tableaux, dessins, pastels, de M. H. Michel-Lévy, mise aux enchères par Mes Lair-Dubreuil et Baudoin et par les experts Féral et Paulme, produisit 573.850 francs. Elle comprenait 157 pièces qui n'étaient peut-être pas toutes de première qualité, mais dont quelques-unes offraient un réel intérêt.

Elles suscitèrent d'ailleurs l'emballement des amateurs, qui se donna surtout carrière dans les dessins de Fragonard et de Watteau. M. Edouard Jonas paya 27.000 fr. sur demande de 20.000 fr. le *Galant surpris*, dessin à la sanguine sur traits de crayon noir, de Fragonard ; M. Schoeller donna 33.000 fr. sur estimation de 25.000 de la *Résistance inutile*, dessin du même artiste au lavis de bistre sur traits de crayon noir et légèrement rehaussé d'aquarelle. M. Fanchier-Magnan acquit pour 35.000 fr. *Un Satyre*, de Watteau, dessin à la pierre d'Italie rehaussé de sanguine et de blanc. L'*Emballage*, dessin au crayon noir et à la sanguine rehaussé de blanc, monta à 30.100 fr. sur estimation de 12.000 fr. et *Jeune femme assise à terre*, à

28.000 sur estimation de 15.000 fr. M. Edouard Jonas fut l'heureux acquéreur de ces deux œuvres.

Une aquarelle de Huet, *Jupiter et une Nymphe*, fut chaudement disputée. Estimée 15.000, elle échut à M. Dalligny pour 29.000 fr. !

Les enchères sur les peintures furent relativement plus calmes. Cependant une petite toile de Pater, le *Bivouac*, prisée 75.000 fr. et acquise par M. Meyer, alla à 100.000 fr. La *Danse paysanne*, par Watteau, revint à M. Guiraud pour 85.000 sur demande de 60.000 fr.

Les prix des objets d'art et d'ameublement ne tendent pas non plus à baisser. Bien au contraire : ils sont effarants ! Dans la vente du comte de B... du 8 mai, une pendule fit 18.000 fr. et une autre 15.100 fr. Dans une autre vente, celle de M J. L., qui avait lieu le même jour à l'Hôtel Drouot, une bergère Louis XV, recouverte en cuir, avec coussin en cuir, fut adjugée 3.350 fr. à M. Bouet !

Il m'a semblé, toutefois, que le cours des tapisseries n'avait pas augmenté dans les mêmes proportions que le cours des autres objets anciens. Le 15 mai, à la Galerie Georges Petit, M. Lair-Dubreuil, avec MM. Paulme et Lasquin comme experts, dispersait un assez bel ensemble de tapisseries. Deux verdures du XVII[e] siècle, jolies de ton, n'ont fait que 4.000 fr. Une autre verdure d'Aubusson de la même époque, oiseaux dans un paysage avec cours d'eau au pied d'un château, larges bordures à fleurs et feuillage, n'a pas dépassé ce prix. Une grande tapisserie flamande du XVI[e], à sujets champêtres, fut attribuée à M. Mock pour 16.750 fr. Une autre, même fabrique et même époque, avec petits personnages en riches costumes, échut à M. Jansen pour 11.300 fr. M. Touzain paya 65.100 fr. une tenture d'Aubusson, époque Louis XV, composée de quatre belles tapisseries. M. Jacques Seligmann se fit adjuger pour 186.000 fr. une tenture fine d'Aubusson comprenant sept panneaux, d'après des cartons de Pillement, à sujets chinois, d'un coloris très frais.

J'aurais voulu dire quelques mots des ventes où furent dispersées par MM. Desvouges et l'expert René Blée de nombreux objets provenant du château de Vigny. Peut-être pourrais-je en parler dans ma prochaine chronique.

JACQUES DAURELLE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Folklore

Raphaël Blanchard : *L'Art populaire dans le Briançonnais ; le Bacubert ;* Champion. 5 »

Histoire

Georges Batault : *La guerre absolue ;* Payot. 4 50

J.-M. Tourneur-Aumont : *Etudes de cartographie historique sur l'Alemanie, régions du haut Rhin et du haut Danube du III[e] au VIII[e] siècles.* Avec 3 cartes ; Colin. 12 »

Littérature

Aurel : *Rodin devant la femme*; Maison du Livre. 4 50

G. Bontoux : *Louis Veuillot et les mauvais maîtres du XVI*e*, XVII*e *et XVIII*e *siècles*; Perrin. 3 50

Louise Clermont : *Emile Clermont, sa vie, son œuvre*. Préface de M. Maurice Barrès ; Grasset. 3 50

Edmond Estève : *Paul Hervieu, conteur, moraliste et dramaturge*; Berger-Levrault. 5 »

Camille Lemercier d'Erm : *les Bardes et Poètes nationaux de la Bretagne armoricaine*. Anthologie contemporaine du XIXe-XXe siècles. Préface d'Anatole le Braz; Sansot. 6 »

Les plus belles chansons de Djivani. Traduction et notice biographique par Archag Tchobanian; Leroux. 2 50

La Roseraie d'Arménie, Tome I : *Arakel de Sunik*, pages choisies. Traduction précédée d'une étude et suivie de notes par Archag Tchobanian. Avec de nomb. illus.; Ernest Leroux. 40 »

Camille Spiess : *La Poésie et sa décadence;* Soi-même. » »

Ouvrages sur la guerre actuelle

Maurice Barrès: *La Lorraine dévastée*. Avec 8 pl. et 1 cart.; Alcan. 2 75

Mlle Chaptal : *Rapatriés : 1915-1918*; avec 7 pl. h. t.; Alcan. 2 75

Paul Crokaert : *L'Immortelle mêlée. Essai sur l'épopée militaire belge, 1914*; Perrin. 3 50

Lieutenant Fonsagrive : *En batterie !* Delagrave. 3 50

Gabé de Champvert: *Six mois en Lorraine*; Berger-Levrault. 2 75

Capit. Raoul Hoff : *La Bataille décisive, 18 juillet-11 novembre 1918*; Editions et librairie. 3 »

Raoul Leguy : *La Ronde des Bleuets*; Figuière. 2 »

Nos marins en guerre. Morceaux choisis par le Capitaine H. Bornecque et le lieutenant Germain Drouilly. Préface de Jean Richepin; Berger-Levrault. 3 »

Mme Saint-René Taillandier: *En France et en Belgique envahies*; Avec 7 pl. h. t.; Alcan. 2 75

G. Somville : *Dinant*; Perrin 3 50

Edouard Soulier : *La Hollande amie*; Berger-Levrault. 3 »

François de Tessan : *De Verdun au Rhin;* Renaissance du livre. 3 50

Pédagogie

Emile Bugnon : *L'Ecole primaire et les leçons de la guerre;* Berger-Levrault. 1 75

Philosophie

P. Decoster : *La Réforme de la conscience;* Lamertin, Bruxelles. » »

Dr Gustave Geley : *De l'inconscient au conscient*; Alcan. 10 »

Emile Masson : *Le Livre des hommes et leurs paroles inouïes* ; Ollendorff. 4 50

Joseph Rivière : *Camille Spiess, sa vie, son caractère et sa pensée*: Avec portrait, autographe, opinions et bibliographie; Figuière. 3 50

Jean Signorel : *La pensée allemande dans l'ordre juridique;* Berger-Levrault. 3 50

Poésie

Mathieu Ambrosi : *La tragédie mondiale ;* Figuière. 2 50

Victor Billaud : *L'Epopée, 1914-1919*. Préface de Pierre Billaud; Lemerre. 4 50

Paul Fort : *Les Enchanteurs* ; Mercure de France. 3 50

A. P. Garnier: *Le Dit de Sainte-Odile*, Garnier. » »

Maurice Heine : *L'Islam sous la cendre ;* Meynial. 20 »

J. Mélon : *Le roi triste;* Crès. 3 50

Yvan Nohé: *Echos d'épopée, Sentes d'automne;* Berger-Levrault. 3 »

Joseph Pomié : *Albert;* Figuière. 3 50

André Spire : *Le Secret;* Nouv. Revue française. 3 50

André Tête: *Quelques sourires et quelques larmes* ; H. Leclerc. 3 50

Paul Verlet : *De la boue sous le ciel;* Plon. 4 50

Jean Wallis: *Le Jardin saccagé;* Assoc. jeunes littérateurs et artistes, Perpignan. 2 »

Politique

Etienne Buisson : *Les Bolcheviki 1917-1919* ; Fischbacher. 4 50
Jules Chopin : *L'Unité de la politique italienne*. Avec une carte ; Bossard. 2 70
Francesco Cosentini : *Préliminaires à la Société des Nations*. Introduction de Yves Guyot ; Alcan. 3 50
Olof Hoijer : *Le scandinavisme dans le passé et dans le présent* ; Bossard. 1 80
D. Iancovici : *Take Jonesco* ; Payot. 3 »
Charles Rivèt : *En Yougoslavie* ; Perrin. 3 50
Emile R. Wagner : *La Revanche de la Kultur*. Préface de Mme Juliette Adam : Alcan. 7 50
Président W. Wilson : *Messages, Discours, Documents diplomatiques relatifs à la guerre mondiale, 18 août 1914-8 janvier 1918*. Traduction conforme aux textes officiels publiés avec des notes historiques et un index par Désiré Roustan ; Bossard. 2 vol. chacun. 4 50

Publications d'Art

Albert André : *Renoir*. Avec de nombreuses reproductions. Editions des *Cahiers d'aujourd'hui* ; Crès. 30 »
A. M. Gossez : *Henry Chapront aquatintiste*. Préface de Philéas Lebesgue. XXXIII illustrations ; Les Humbles. 2 »

Questions coloniales

Pierre Perreau Pradier et Maurice Besson : *L'Effort colonial des alliés*. Préface de M. Paul Doumer. Avec 5 cartes ; Berger-Levrault. 10 »

Questions religieuses

Prosper Alfaric : *L'Evolution intellectuelle de saint Augustin. I. Du Manichéisme au Neoplatonisme* ; Nourry. « »

Roman

Alexandre Arnoux : *Le Cabaret* ; Fayard. 3 50
Léon Berthaut : *Soldats de Jeanne d'Arc* ; Flammarion. 3 50
Alice George Brouillhet : *Comme en un rêve* ; Grasset. 3 50
Robert Chauvelot : *Un roman d'amour à Java* ; Fasquelle. 3 50
Gaston Chérau : *Le Monstre* ; Flammarion. 3 50
Jules Claretie : *Noris* ; Nelson. 2 50
Madeleine Clemenceau-Jacquemaire : *Les Hommes de bonne volonté* ; Calmann-Lévy. 3 50
Jacques Fierre : *Les Galères dans la rade* ; Flammarion. 3 50
Gilbert de Voisins : *L'Esprit impur* ; Crès. 3 50
Ker-Frank-Houx : *Le Chemin des pieds nus*. Illustré de 34 compositions par Félix Courché ; Crès. 10 »
Alexandre Larisson : *Bouissol le marin* ; Laffitte. 3 50
Raymonde Machard : *Tu enfanteras...* ; Flammarion. 3 50
Jeanne Marais : *La nièce de l'oncle Sam* ; Albin Michel. 4 50
Marcel Nadaud : *Frangipane et Cie* ; Albin Michel. 4 50
Jehanne d'Orliac : *Madeleine de Glapion, demoiselle de Saint-Cyr* ; Flammarion. 3 50
René Pujol : *L'Homme qui gagne* ; Edit. franç. illustrée. 4 50
Maurice Rémon : *Le Grand Soir* ; Ollendorff. 4 55
J.-H. Rosny jeune : *Mimi, les profiteurs et le poilu* ; Calmann-Lévy. 3 50
Raoul Ruttiens : *Broer Frutsel*. Préface de Georges Eekhoud, illust. de Roméo Dumoulin ; Imprimerie Goossens, Bruxelles. » »
Maurice Simart : *Ponette, modiste de Berne* ; Albin Michel. 4 50
Alfred de Vigny : *Servitude et grandeur militaires* ; Nelson. 2 50

Sociologie

André Chéradame : *Comment éviter les impôts mortels* ; La Pensée française. 4 »
Gilbert Chinard : *La Doctrine de l'américanisme* ; Hachette. 2 »

Théâtre

Pierre Albert Birot : *Matoum et Tevibar, ou histoire édifiante et récréative du vrai et du faux poète*, drame pour marionnettes ; Sic. 4 »

Jean Hilaire ; *La Kahéna*, drame historique en 5 actes, en vers. Préface de Georges Dubosc : Defontaine, Rouen. » »

Silvain et Jaubert : *Les Perses d'Eschyle*, pièce en vers ; Hachette. » »

Varia

Louis Delluc : *Cinéma et Cie* ; Grasset. 3 50

Voyages

John Charpentier : *Notre nouvelle amie l'Angleterre* ; Hachette. 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Société anonyme du « Mercure de France ». Assemblée générale ordinaire annuelle. — Mort d'Henri Beauclair. — Election à l'Académie Goncourt. — La Tombe de M. Sonnino. — Le tour hindou de la corde rigide. — Une chaire de la Société des Nations. — Syndicat de journalistes. — Une Œuvre inédite de Saint-Saëns. — Visite d'empereur. — Un livre oublié de Remy de Gourmont. — Stendhal au pilon. — Les Conquêtes de la mode parisienne. — La Judith errante. — « Pour « la peau ». — Infusion de pavots. — L'Argot de nos prisonniers en Bochie. — Publications du *Mercure de France*.

Société anonyme du « Mercure de France ». Assemblée générale ordinaire annuelle. — Les actionnaires de la Société anonyme du *Mercure de France* sont convoqués en assemblée générale ordinaire annuelle le mardi 3 juin prochain, à 18 heures, au Siège Social.

§

Mort d'Henri Beauclair. — Henri Beauclair, écrivain et journaliste, qui vient de mourir à l'âge de 58 ans, laisse quelques volumes fort plaisants (*La ferme à Goron; Ohé l'artiste !... ; le Pantalon de Mme Desnou ; l'Eternelle chanson ;* les *Horizontales ; Pentecôte ; Tapis vert*, etc.). Mais c'est sans doute par les *Déliquescences d'Adoré Floupette* que son nom restera dans l'histoire littéraire parmi les auteurs des aimables supercheries qui connurent en leur temps les joies de la célébrité. Car ces facéties — qu'elles soient signées Ossian, Surville, Clara-Gazul ou Floupette — ont toujours du succès lorsqu'elles sont divertissantes. C'était le cas pour les *Déliquescences*.

Cette satire des outrances de la poétique symboliste, le fin normand Beauclair la perpétra de complicité avec le poète du terroir bressan Gabriel Vicaire. C'est une plaquette d'une trentaine de pages. La première édition (Byzance, chez Léon Vanier, éditeur, 1885) est aujourd'hui très rare et ne se vend pas moins de soixante à quatre-vingts francs. La seconde édition, également introuvable, était augmentée de poèmes nouveaux et d'une « Vie d'Adoré Floupette par Marius Tapora, pharmacien de 2e classe ».

Nulle méchanceté dans cette œuvre légère ; mais bien plutôt une tendresse dissimulée pour l'école dont elle prétendait railler l'excentricité de technique et de pensée. Certaines pièces des *Déliquescences* figurent dans les anthologies et se relisent avec agrément.

L'intention parodique apparaît sans extravagance dans ce quatrain des « Enervés de Jumièges » :

L'horizon s'envole
Rose, orange et vert
Comme un cœur ouvert
Qu'un relent désole.

De même dans le fameux « Scherzo » de la « Symphonie en vert mineur » :

Si l'âcre désir s'en alla,
C'est que la porte était ouverte.
Oh ! verte, verte, combien verte
Etait mon âme ce jour-là !

D'excellents poètes, tourmentés par le vers baudelairien des *Correspondances* (« les parfums, les couleurs et les sons se répondent ») mettaient alors tous leurs soins dans la recherche des concordances à peine différentes de celles établies par Floupette dont l'ironie se montrait ici de qualité assez subtile. Mais les allusions visant Rimbaud et Mallarmé étaient moins heureuses.

Une importante étude sur les *Déliquescences* et Henri Beauclair a été publiée par son compatriote Charles-Théophile Féret (Dumont, éditeur), en 1905.

§

Election à l'Académie Goncourt. — L'Académie Goncourt s'est réunie le 21 mai pour procéder au remplacement de M. Paul Margueritte, décédé l'année dernière.

M. Emile Bergerat a été élu au premier tour par 6 voix contre une à M. Romain Rolland, une à M. Han Ryner et une à Raoul Ponchon.

M. Bergerat, romancier, poète, auteur dramatique et chroniqueur, est né à Paris en 1845. Il a collaboré au *Journal officiel*, au *Voltaire*, au *Journal* et a publié plus de vingt volumes de prose et de vers.

C'est un contemporain d'Hugo, un frère littéraire de Banville et un des gendres de Théophile Gautier.

Pour son livre *Théophile Gautier, biographie, entretiens, correspondance*, Edmond de Goncourt écrivit une préface en 1878. Mais on ne trouve le nom de M. Bergerat qu'une fois — et à propos de cette préface — dans le *Journal* des deux frères ; le poète de *La Nuit bergamasque* fréquenta peu le Grenier d'Auteuil.

§

La tombe de M. Sonnino. — M. Sonnino, le ministre des Affaires étrangères d'Italie, possède sur la mer, près de Livourne, un petit château dit du *Romito*, du nom du promontoire sur lequel il est érigé à une centaine de mètres d'altitude au-dessus de la mer. Tout à côté du château même il y a la grotte du *Romito* où, pendant longtemps, habita un ermite. On ne sait pas quelle fut sa vie, mais on est certain qu'il était poète. Il écoutait là l'harmonie de la mer et sous les regards des étoiles composait de longs poèmes dont quelques bergers savent paraît-il encore des strophes.

Or, le baron Sonnino a élu cette grotte comme lieu de sa sépulture et a déjà fait ériger sa tombe à cet endroit selon ses indications. Au milieu de la grotte il y a un énorme bloc carré de granit rouge sur lequel est gravé en gros caractères le nom :

SIDNEY SONNINO.

et au-dessous la date de naissance.

Gouverner, c'est prévoir; vivre aussi.

§

Le tour hindou de la corde rigide. — M. Arnold van Gennep nous communique la lettre suivante qu'il a reçue de M. Octave Béliard :

Mon cher confrère,

J'ai entendu parler en plusieurs circonstances et par plusieurs personnes, qui en furent témoins oculaires, du *tour hindou de la corde rigide*. J'ai fréquenté d'assez nombreux voyageurs, étant moi-même fils de marin. L'un de ces voyageurs me raconta le fait avec cette circonstance particulière qu'il photographia, me dit-il, le fakir tandis qu'il *paraissait* grimper à la corde. Or le cliché donna toute autre chose que ce que ses yeux, et ceux de la foule assemblée, avaient vu : le fakir parut, sur la plaque, tranquillement assis à terre sur le rouleau de cordes.

Cette observation et cette expérience photographique, qui contredit l'expérience analogue que vous citez du lieutenant Holmes, établirait définitivement la théorie de la suggestion collective que vous semblez écarter assez catégoriquement.

Evidemment, il semble bien difficile d'admettre qu'une foule soit à ce point abusée, et que des personnes cachées, à l'insu du fakir, qui ne fait pas le tour pour elles, participent à l'hallucination générale. Mais tout ce que l'on peut dire, c'est que, jusqu'ici, la suggestion collective n'a été ni observée scientifiquement, ni, par conséquent, scientifiquement démontrée. Ce n'est pas une raison pour la nier. Nous sommes dans un ordre de faits inconnus.

Toute explication me semble en tout cas préférable à la vôtre, celle du mandrin rigide qui permettrait de maintenir droit un câble de dix ou vingt mètres de haut auquel grimpe un enfant ou un homme.

Malheureusement je ne puis vous nommer avec certitude la personne de qui je tiens le témoignage décisif que j'ai rapporté ci-dessus. Je crois bien me souvenir que c'est le lieutenant de vaisseau Baudy, tué à Dixmude. En tout cas j'affirme de la façon la plus nette l'avoir entendu.

Veuillez croire, etc..

OCTAVE BÉLIARD.

§

Une chaire de la Société des Nations. — La solution du problème de la Société des Nations est particulièrement bien accueillie dans le pays de Galles. On signale, en effet, qu'un officier anglais, le major David Daires, vient d'offrir vingt mille livres sterling à l'université du Pays de Galles (collège d'Aberystuyth), pour qu'une chaire de politique étrangère soit fondée en mémoire des étudiants morts au champ d'honneur. Le major, en versant cette somme, a décidé que cette chaire se spécialiserait dans l'étude « des problèmes juridiques, politiques, économiques que soulèvera le projet de la Société des Nations et dans l'étude des civilisations étrangères ». Le major Daires a demandé, en outre, que le nom du président Wilson soit donné à cette chaire.

§

Syndicat de journalistes. — L'Association des Journalistes professionnels mobilisés a eu l'idée la plus heureuse qui soit : elle songe à défendre les intérêts de ses membres. C'est la première fois, croyons-nous, qu'une association de presse s'occupe de répondre à l'objet de sa constitution.

Le Bulletin de cette association demande à ses sociétaires de lui faire connaître les emplois qu'ils désireraient occuper dans la presse. On s'efforcera de les aider et de les satisfaire. Leur profession s'organise. Et d'ici peu

les associations ou syndicats de presse similaires seront amenés à instituer à leurs sièges de véritables offices de « placement » et de mutation. Pour peu que les directeurs veuillent bien y mettre du leur, le métier deviendrait agréable.

A une époque où certains directeurs de journaux parvenus à de hautes situations ont pris l'habitude de traiter leurs collaborateurs comme des « employés », il est naturel que les journalistes s'organisent à l'instar des prolétaires. Ils auront à lutter contre les accapareurs, les amateurs et les « patrons » peu scrupuleux (ces derniers sont d'ailleurs la minorité).

Dans ce mouvement, les éléments de gauche parlent même d'adhérer à la C. G. T. (Fédération du Livre). Mais c'est une question qui sera étudiée plus tard, car elle soulève bien des objections, politiques et autres.

§

Une œuvre inédite de Saint-Saëns. — Au cours d'un récent festival organisé en l'honneur de M. Camille Saint-Saëns, Mlle Napierkowska a dansé le célèbre morceau du *Cygne*, plus connu en général des violoncellistes que des danseurs.

Le Cygne est extrait d'une œuvre inédite : « *le Carnaval des Animaux*, grande fantaisie zoologique pour deux pianos, deux violons, alto, violoncelle, contrebasse, flûte, clarinette, céleste harmonium et xylophone. »

Ce singulier « Carnaval » se compose de quatorze morceaux dont voici en ordre les titres : 1° Marche royale du lion ; 2° Poules et coq ; 3° Hemiones (animaux véloces) ; 4° Tortue ; 5° Eléphant ; 6° Kangourous ; 7° Aquarium ; 8° Personnages à longues oreilles ; 9° Coucou au fond des bois ; 10° Volière ; 11° Pianistes ; 12° Fossiles ; 13° le Cygne ; 14° Finale.

Saint-Saëns écrivait cette fantaisie aristophanesque en février 1884 pour se consoler de la cabale qui l'avait accueilli à Berlin par des cris et des sifflets. Elle fut jouée le mardi gras la même année à la matinée du violoncelliste Lebouc ; et des gens d'esprit dirent malicieusement de l'artiste que c'était là « son chant du Cygne ».

Joué encore à quelques matinées, le *Carnaval des Animaux* doit demeurer inédit, et c'est grand dommage pour la joie des amateurs de musique.

N'est-il pas amusant de voir le pianiste figurer dans ce cortège d'animaux ? Mais, sans doute, Saint-Saëns songeait déjà à cette pièce de vers qu'il devait écrire peu après, à l'occasion d'une visite à l'Exposition de 1889 :

Les pianos de la terre
Tout le long, le long du mur
Sont rangés comme des stères
De bois tendre ou de bois dur.
Des pianistes féroces
Rôdent, pâles, alentour ;
Il en est qui sont des rosses
Guettés par l'éternel four.
D'autres, tapant comme quatre,
Sont destinés au succès.
Entre nous, ils sont à battre,
Quand ces fous ont leurs accès.
Pour la réclame, une clique
A faire honte au fer Bravais ;
Ils disloquent la musique,
Les bons comme les mauvais,

Saccageant les belles œuvres,
Comme autrefois le grand Hum...
Je connais bien leurs manœuvres,
Puisque, autrefois, j'en fus un !

Cela vaut mieux, n'est-il pas vrai, qu'un article sur Wagner et cela fera plaisir, par l'ancienneté du souvenir, au fidèle ennemi de Saint-Saëns, M. Jean Marnold.

§

Visite d'Empereur. — C'était au camp de prisonniers d'Alten-Graben en 1916, au mois d'avril. On avait officiellement annoncé que le Kaiser et sa suite visiteraient le camp. Par mépris de l'hôte impérial, avec une parfaite entente, les prisonniers français décidèrent de ne pas se promener sous le pauvre soleil de printemps et de rester dans leurs baraquements. Ils se calfeutrèrent ainsi pendant que Guillaume II et son état-major traversaient un camp qui semblait inhabité. L'Empereur ne rencontra que des sentinelles immobiles. Pas de Français en rouge ni en bleu, pas de Russes en grisaille... Guillaume II semblait comprendre ce silence et allait s'éloigner, lorsque, voyant que la porte d'un baraquement était ouverte, il s'approcha du seuil. Avec le plus parfait naturel, les prisonniers lisent, parlent, jouent aux cartes. Nul ne prête attention à ce petit homme en manteau gris, aux moustaches blanchissantes, aux traits tirés qu'entourent des officiers d'état-major. Un large hauptmann, devinant les secrètes pensées du maître, se tourne vers un groupe de joueurs et, d'un timbre net et cordial :

— Eh bien, Messieurs. Qui est-ce qui gagne ?

— Les Français, bien entendu !

Sans insister, le Kaiser et sa troupe battent en retraite et reprennent leur promenade dans le camp déserté.

§

Un livre oublié de Remy de Gourmont. — Durant son passage à la Bibliothèque Nationale, Remy de Gourmont écrivit plusieurs ouvrages de vulgarisation. Ceux-ci sont mentionnés dans les bibliographies ; cependant j'ai trouvé chez un bouquiniste un livre qui ne figure pas dans la brochure de Paul Delior : *Remy de Gourmont et son œuvre*, ni dans les travaux analogues. Consulté, M. Jean de Gourmont m'avoua l'ignorer complètement.

Le volume vaut donc la peine d'être signalé ; c'est un in-8, cartonné rouge, contenant 42 gravures et qui s'intitule : *Les Canadiens de France*. Edité chez Firmin-Didot, il est postérieur (1890 ?) et forme un complément dans la même collection à l'ouvrage : « Les Français au Canada et en Acadie », paru en 1899. Les deux livres figurent au catalogue de Firmin-Didot, et il est étonnant que l'un d'eux ait passé inaperçu.

Ce n'est point là, certes, une œuvre importante du maître. Mais tout ce qui touche au clair génie que fut Remy de Gourmont est digne de mémoire.

JEAN-JACQUES THOMASSET.

§

Stendhal au pilon. — Un écrivain passait rue Richelieu, l'autre jour. La Bibliothèque nationale s'ouvrait devant lui. Il éprouva le besoin de revoir certains passage de *le Rouge et le Noir*. Il entra.

Non certes à la « Salle de travail », où l'austère article 80 du Règlement séquestre les « romans modernes », mais dans la salle publique, affectée à la plèbe des lecteurs frivoles. Il rédigea sa fiche et attendit.

Il n'attendit pas longtemps : l'appariteur déclara d'une voix éclatante et sévère : *L'ouvrage n'existe pas, il a été mis au pilon.*

L'écrivain s'esquiva sous les regards réprobateurs des lecteurs qui se demandaient de quelle abomination ce personnage avait voulu se repaître.

Il prétendit du moins mériter son opprobre et s'installa dans la salle de travail. Le fonds des ouvrages mis à la disposition des lecteurs s'offrait. Après avoir hésité entre *les Contes* de La Fontaine et les *Bijoux indiscrets*, il choisit avec délicatesse l'*Art d'aimer* d'Ovide.

§

Les conquêtes de la mode parisienne. — Les Espagnols qui ont du goût se réjouissent ; les modes françaises sont en train de rajeunir l'Espagne et Madrid. Dans un article, illustré de photographies nombreuses et qui témoignent en effet de l'élégance madrilène, M. de Linarès parle dans la *Esfera* de la fameuse promenade de Madrid, la « Castellana », qui est un peu comme notre avenue du Bois :

> Je me souviens, écrit-il de ces senoritas de 1900, et je ne peux y penser sans tristesse. Elles marchaient à pas lents et menus, les bras immobiles, elles semblaient sortir de la vie des cloîtres ; elles étaient timides comme des esclaves... Aujourd'hui celles qui viennent sur la Castellana sont gentilles et séduisantes, elles marchent d'un pas rapide, les bras libres, elles sont rieuses, ce sont de vraies femmes en somme. Peu à peu, un parisianisme sauveur nous conquiert, et c'est une joie de rencontrer ici, de midi à deux heures, les mêmes jolies silhouettes que nous avons si souvent rencontrées de onze heures à midi dans les sentiers du Bois de Boulogne.

C'est là un hommage que nous ne devons pas ignorer, parce qu'il intéresse et notre amour-propre, et notre commerce des robes et des chapeaux. Car il ne faut pas perdre de vue le côté pratique.

§

La Judith errante. — C'est la Judith en bronze de Donatello qui se trouve à Florence. C'est une œuvre de la vieillesse du maître qui la fondit vers 1440. En 1495, après l'expulsion des Médicis, les républicains placèrent cette statue symbolique à gauche de la porte du Palais de la Seigneurie avec l'inscription : *Salutis publicæ exemplum.* Mais en 1504, Judith fut dépossédée de cette place d'honneur par l'arrogance juvénile du *David* de Michel Ange. Dès lors elle erra de place en place. Il serait long de les indiquer toutes. Elle se promena dans tous les coins et sous toutes les arcades de la loggia de l'Orcagna, où pendant de longues années elle se dressa au milieu de la travée latérale qui regarde la via della Ninna (Ninna dei Medici, deuxième fille de Cosme l'ancien). Le cadre était d'une charmante discrétion. C'est là que nous avons tous admiré la Judith. Nous ne devions plus l'y retrouver, la guerre venue. Car pour protéger la Judith contre des bombes possibles, on la mit dans un caveau. Et, lorsqu'ils l'en sortirent tout récemment, les conservateurs décidèrent de lui assigner un poste plus en vue. Ils la placèrent contre la façade même du palais, à gauche, à quelques pas de sa place primitive occupée maintenant par une copie du *David*. Quelques artistes critiquent la brutalité de ce plein air

qui, disent-ils, écrase l'œuvre. D'autres affirment au contraire que la grande lumière la met tout à fait en valeur. La question intéresse beaucoup les Florentins qui en discutent autour de la statue. Car Florence, ville magnifique, offre dans ses rues même à l'admiration du passant les quatre plus beaux morceaux de bronze qui soient sortis de la fonderie, l'un étant justement notre Judith, et les trois autres : les *Portes du Baptistère* de Ghiberti, *l'Incrédulité de Saint-Thomas* de Verrocchio, et le *Persée* de Cellini.

§

Pour « la peau ». — Le *Mercure* du 1er mai, en citant ironiquement le passage du *Manuel Roret* sur le tannage de la peau humaine, nous autorise à rappeler, dans ses colonnes, que cette question macabre a fait l'objet d'un long débat dans l'*Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*. Sous trois chefs différents : *Peau humaine tannée* (*Table générale*, 687 et tomes LXII et LXIV); *Tanneries de peau humaine* (*Table générale*, 869 et tome XLII); *Reliures en peau humaine* (*Table générale*, 761 et tomes XXXVI, XXXVII, XLII, L, LIII, LXV, LXVI, LXVII et LXXIII, le lecteur curieux trouvera, en effet, dans la *Revue* de M. G. Montorgueil, ample matière à piquer son intérêt éveillé. Et il en conclura, somme toute, que Georges Petit ne faisait qu'énoncer une vérité élémentaire, à laquelle, simplement, il ne manquait, pour devenir axiomatique, que la confirmation des références fournies au cours de l'enquête de l'*Intermédiaire*. D'ailleurs, pendant cette guerre même, la question des reliures en peau humaine est revenue à la surface de la curiosité et voici ce qu'en avril 1916 M. Pierre Dufay communiquait à ce propos et qu'il nous permettra de reproduire ici :

Au cours des quinze mois que mon service m'a fait passer à Vaugirard, un aimable habitant du XVe, connaissant mon amour des livres et ma curiosité pour tout ce qui les touche, vint un jour me communiquer la pièce rare qu'il considérait comme le bijou de sa modeste bibliothèque. C'était l'édition populaire de la *Vie de Jésus*, le petit volume à vingt sous que tout le monde connaît... Il fallait donc considérer non le livre, mais la reliure. Encore que pleine, elle me laissa assez froid. A quoi bon cette peau de truie, mal préparée, d'ailleurs? Le tannage, comme la reliure, semblait avoir été saboté. Les plats gondolaient et ne fermaient pas, les marges étaient rognées, et le titre paraissait avoir été composé par quelque apprenti, au sortir de l'école. — Devant la médiocrité de mon enthousiasme, mon visiteur n'hésita pas à employer les grands moyens. Achevant d'ouvrir le livre, qui ne consentait pas à rester fermé : — « *Eh bien! lisez la dédicace.* » — « *Mais ce n'est pas l'écriture de Renan.* » — « *Lisez tout de même !...* »

Ce que lut M. Pierre Dufay, c'était un certificat d'origine, signé *R. F.* et daté de Nantes, 10 janvier 1906, d'où résultait que le volume avait été relié avec un peu de la peau d'une femme — que nous appellerons *X* — récemment décédée à l'Hôtel-Dieu de Nantes, de bacillose intestinale, et que *R. F.* qui, au commencement du semestre d'hiver 1906, avait préparé le creux axillaire de la défunte, n'avait rien trouvé de mieux à faire que d'offrir à « sa chère P. » ce souvenir original de la morticolesque manipulation... Peau de femme, ou peau de truie, d'ailleurs, la différence est si peu sensible ! A l'état de reliure, s'entend !

G. P.

Nous recevons, d'autre part, sur le même sujet la lettre suivante :

Il existe au moins une peau d'homme entière tannée. Elle est au musée de Nantes. C'est celle d'un soldat tué au siège de Nantes (1793).

Sur la peau on voit parfaitement le trou *de la balle* qui tua l'homme (ne pas confondre). UN LECTEUR.

§

Infusion de pavots.

Monsieur le Directeur,

Mme Isabelle Rimbaud, dans une très jolie envolée littéraire du *Mercure* du 16 mars, dit qu'elle allait la nuit cueillir des pavots dont elle faisait une immédiate infusion calmante pour son frère Arthur.

Il serait peut-être utile de dire, dans l'intérêt des personnes, qu'un pareil procédé expéditif pourrait séduire, qu'il est tout à fait hors des usages médicinaux.

C'est la graine de pavot qui sert, seule, à faire des infusions— infusions qui durent plusieurs heures, — encore ces graines ont-elles dû sécher auparavant environ *trois mois*. Tout autre mode ne pourrait être, pratiquement, que mauvais à l'estomac et à l'intestin du patient.

Veuillez agréer, etc. UNE LECTRICE DU « MERCURE ».

§

L'argot de nos prisonniers en Bochie. — Nous recevons cette lettre :

Deux linguistes, ayant lu le récent article de M. Dauzat (*Mercure*, mars 1919, p. 255), me font la même remarque, fondée sur leur connaissance de la langue russe, — que j'ignore. Je transcris la note de M. B... « Il faut *do svidaniia*, et non *do svoudania* (*svidanié* rendez-vous). Il faut *ne panimaïou*, et non *ne panoumaïou*. »

GASTON ESNAULT.

Nous avions bien remarqué la façon d'écrire le russe de M. Dauzat, mais nous l'avions respectée, jugeant qu'il voulait rendre par cette graphie une prononciation populaire. La seconde expression rapportée ci-dessous doit s'écrire exactement *ne ponimaïou* et signifie « je ne comprends pas ».

§

Publications du « Mercure de France » :

LES ENCHANTEURS (*Médée. Merlin. Bulbul. Les Rois Mages*), par Paul Fort. Vol. in-18, 3.50 plus 30 o/o de majoration (123 hollande à 20 fr.).

§

Rachat de numéros du « Mercure de France ». — L'Administration du *Mercure de France* rachète les numéros suivants, savoir :

Au prix de 4 fr. l'un : les Nos 61, 73, 74, 75, 87, 109.

Au prix de 3 fr. l'un : les Nos 144, 182, 196, 197, 202.

Au prix de 2 fr. l'un : les Nos 422, 445.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.

COLLECTION DE M. MARCEL COTTREAU

OBJETS D'ART

ET D'AMEUBLEMENT

DU XVIIIe ET AUTRES

PORCELAINES DE CHINE

OBJETS DIVERS — MANUSCRIT DU XVe SIÈCLE

Groupe en marbre blanc du XIVe siècle

BRONZES — PENDULES

SIÈGES ET MEUBLES

TAPISSERIES

TABLEAUX ANCIENS

ŒUVRES DE

J. BERTAUX, BRUEGHEL, PH. DE CHAMPAIGNE, A. VAN DYCK, FRANCIA
J. VAN DER HEYDEN, HOBBEMA, SINGELAND, M. MIREVELDT, VAN MIERIS, D. TENIERS
S. VRANCX, E. DE WITTE, G. WYNANTS, ETC.

Vente Galerie Georges PETIT, 8, rue de Sèze

Le Jeudi 12 Juin 1919, à 2 heures.

Commissaire Priseur : Me Henri BAUDOIN, 10, rue Grange-Batelière

EXPERTS :

Pour les Objets d'Art :
MM. MANNHEIM, 7, rue St-Georges, 7

Pour les Tableaux :
M. JULES FÉRAL, 7, rue St-Georges, 7

EXPOSITIONS :

Particulière : le mardi 10 Juin 1919, de 2 h. à 6 heures.

Publique : le mercredi 11 Juin 1919, de 2 h. à 6 heures.

OBJETS D'ART

ET D'AMEUBLEMENT

DU XVIIIe SIÈCLE ET AUTRES

Porcelaines de Sèvres, d'Allemagne et de Hollande
Faïences
Sculptures, — Pendules, — Bronzes
Sièges, — Meubles en Tapisserie
Meubles

TAPISSERIES de BEAUVAIS, d'AUBUSSON et des FLANDRES

Etoffes, Rideaux, Tapis

TABLEAUX ANCIENS et MODERNES

PAR

H. Baron. — N. Diaz. — Ch. Jacque, etc.
A. Belle, J. Jouvenet, J.-A. Lemoine, J.-B. Monnoyer, E. Thiaulon, etc.

DESSUS DE PORTES

1re Vente, après décès de Mademoiselle D...., **Hôtel Drouot, salles 5 et 6**, *les mercredi 18, Jeudi 19 et Vendredi 20 Juin 1919, à 2 heures. Commissaire Priseur : Me Henri BAUDOIN, 10, rue Grange-Batelière.*

EXPERTS :

Pour les objets d'art :
M. M. Mannheim, 7, rue St-Georges.

Pour les tableaux :
M. Jules Féral, 7, rue St-Georges.

EXPOSITIONS :

Particulière, le lundi 16 Juin 1919, de 2 h. à 6 heures

Publique, le mardi 17 Juin 1919, de 2 h. à 6 heures.

COLLECTION L... DE M...

TABLEAUX MODERNES

AQUARELLES ET DESSINS

PAR

BARYE, BONINGTON, COROT, DAUBIGNY, DAUMIER, DECAMPS, DELACROIX, DIAZ, J. DUPRÉ, E. FROMENTIN, GÉRICAULT, HARPIGNIES, INGRES, CH. JACQUE, JONGKIND, E. LAMI, MARILHAT, MEISSONIER, J.-F. MILLET, RICARD, TH. ROUSSEAU, TROYON, ZIEM, ETC.

Bronzes de Barye

TABLEAUX ANCIENS

ŒUVRES DE

G. BELLINI, G. TER BORCH, G. DOU, F. GUARDI, P. DE HOOGH, CL. LORRAIN
G. METZU, A. VAN DER NEER, A. ET I. OSTADE, J. RUYSDAEL, J. STEEN, D. TENIERS
A. ET W. VAN DE VELDE, PH. WOUWERMAN, ETC.

DESSINS ANCIENS

AQUARELLES ET PASTELS

Des Écoles Allemande, Française, Hollandaise, Italienne des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles.

ÉMAUX ET MINIATURES

OBJETS DE VITRINE

Boîtes, Bonbonnières, Tabatières, Matières dures, Émaux cloisonnés

BRONZES D'ART DES XVIe, XVIIe et XVIIIe SIÈCLES

BRONZES D'AMEUBLEMENT ET MEUBLES ANCIENS

TAPISSERIES ANCIENNES

Vente à Paris

GALERIE GEORGES PETIT, 8, rue de Sèze

Les Lundi 16, Mardi 17, Mercredi 18 et Jeudi 19 Juin 1919, à 2 heures

COMMISSAIRE-PRISEUR : **Me F. LAIR-DUBREUIL**, 6, rue Favart, 6

EXPERTS

M. GEORGES PETIT	M. JULES FÉRAL	M. MARIUS PAULME
8, rue de Sèze, 8	7, rue Saint-Georges, 7	10, rue Chauchat, 10

Chez lesquels se distribue le Catalogue.

EXPOSITIONS

PARTICULIÈRE : Le Samedi 14 Juin 1919, de 10 heures à midi et de 2 heures à 6 heures.
PUBLIQUE : Le Dimanche 15 Juin 1919, de 10 heures à midi et de 2 heures à 6 heures.

Chemins de Fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée

Rétablissement du Service P.-L.-M. d'excursions dans la Forêt de Fontainebleau.

La Compagnie P.-L.-M a rétabli, à partir du jeudi 17 avril jusqu'au dimanche 2 novembre 1919, le service d'excursions par auto-cars qu'elle avait organisé avant la guerre pour la visite de la Forêt de Fontainebleau.

Ce service en correspondance directe avec les trains de et pour Paris comprend deux circuits quotidiens dont l'un (matinée) comporte une excursion dans la partie Nord de la Forêt et l'autre (après-midi) une excursion dans la partie Sud. Déjeuner à Fontainebleau.

Indépendamment de ces deux circuits il sera mis en marche les jeudis, dimanches et jours fériés, un 3e circuit comprenant les parties Nord et Sud de la Forêt avec arrêt à Barbizon pour le déjeuner.

Demander le prospectus spécial à l'Agence P.-L.-M. de Renseignements, 88, rue Saint-Lazare, ou aux autres Bureaux de la Compagnie P.-L.-M.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.

VENTE au Palais à Paris, le 21 juin 1919, à 3 h.

MAISON A PARIS 59, RUE NOTRE-DAME-DE-NAZARETH, Conte 160 m. q. env. Rev. brut : env. 9.326 fr. **M. à pr. : 50.000 fr.**
3 MAISONS A RUEIL (S.-et-O.), rue Trumeau, nos 8, 10 et 10 *bis*. Contce : 576 m. q. env. Rev. brut : 4.285 fr. **M. à pr. : 25.000 fr.** S'adresser à Me Ch. GARNIER, avoué à Paris, 6, avenue du Coq, et à Me Malandrin, avoué à Paris.

MAISON D'ANGLE 28, PLACE VENDOME et *rue P.-Champs* Contce 241 m. 56. Rev. br. 121.216 fr. **M. à prix : 1.600.000 fr.** Adj. ch. not. Paris, 24 juin. Me P. DELAPALME, not., 11, r. Montalivet.

MONTMORENCY, *belles Villas et Terrains* à bâtir, pr. gares. Adj. ét. Me DUPONT, not., dim. 15 juin, 2 h. Demes, affiches.

Vente au Palais, à Paris, le 21 juin 1919, à 3 h.

IMMEUBLE A SCEAUX 2 lots : 1o Immeub. r. des Chesneaux, 44. Contce 315 m. **M. à pr. : 15.000 fr.** — 2o Imm. rue de Houdon, 131. Cce 219 m. 19. **M. à pr. : 10.000 fr.** Rev. brut : 1.800 fr. Faculté de réunion. S'adr. à Me DELOISON, avoué, 1 r. Bourdaloue, Paris.

VENTE au Palais, à Paris, le 21 Juin 1919, à 3 h.

en 3 lots 1° GRANDE PROPRIÉTÉ A CETTE arrondissement de **Montpellier** (Hérault). Contenance 18 ares 76 cent. environ. **M. à prix : 250.000 fr.**: 2o 1 **Propriété rurale à Bagnols-s.-Cèze**, arrondissement d'Uzès (Gard), cont. 1 hect. 5 ares, 38 cent. environ. — II. **Propriété à Bagnol-sur-Cèze**, arrondissement d'Uzès (Gard). Cont. 35 ares environ. **Mise à prix : 22.000 fr.** — 3o **Propriété à Uzès** (Gard), rue Boucairie, no 7. **M. à pr. 6.000 fr.** S'adresser pour les renseignements à Me Roger BERTIN, avoué à Paris.

VENTE au Palais, à Paris, le 21 juin 1919, à 3 h.

IMMEUBLES EN SOLOGNE sur **Romorantin** (canton de la Motte-Beuvron) : **1° PROPRIÉTÉ** et **Ferme** du Petit-Vaullier, à Chaumont-s.-Tharonne. Contenance : 221 hectares env. **M. à pr. : 195.000 fr.** **2° FERME** de Milliot. Conten. 198 hect. environ. **M. à pr. : 160.000 fr.** ; 3o **Ferme** de la Moricière. Conten. 105 hect. env. **Mise à pr. : 80.000 fr.** sur **GIEN** (canton de Briare) : **DOMAINE** des **TENINS**. Cont. 193 hect. env. **Mise à pr. : 130.000 fr.** S'adr. à Paris, à Me JOHANET, avoué, quai Voltaire, 33, à Me Pelgrin, administ. judic., à Me Cottenet, notaire ; à Me Charon, not. La Motte-Beuvron ; à Me Boutroux, not. à Briare, et à Me Autin, not. à Sully-sur-Loire.

VENTE au Palais le 21 juin 1919, à 3 heures

HOTEL à PARIS Bd ARAGO, 93. Conten. 567 m. 25 env. **Mise à prix : 60.000 fr.** S'adr. Mes NORGEOT, Joly, avoués; Me Bazin, notaire.

Etude de Me MAUGIN, notaire à VERBERIE (Oise).

A vendre à l'amiable 1o *Belle Pr. de campagne à* **VERBERIE** comprenant chalet normand tout meublé, communs, autre mon, rev. 1.500 fr. Cce : 1 seul tenant clos murs, 1 hect. *Prix dem. 80.000 fr.*
2o Belle Propriété boisée 75 h. seul tenant, contiguë forêt Compiègne, Carrière pierres, **CHASSE** Jouissance immédiate *Prix dem. 200.000 fr.*
3o **Terrains et Bâtiments** pr **USINES** à Libourne (Gironde) 38.000 m.q. ; 3.800 m.q. Couverts, bord Isle avec quai. *Prix dem. 200.000 fr.*
4o **PROPRIÉTÉ** campagne à *Verberie*, 1.500 m gare près forêt Compiègne, close murs, Dépendances. Contce 2 hect. 50. *Prix dem. 45.000 fr.* S'ad. pour visiter et traiter à Me MAUGIN, not. à *Verberie*.

Vente au Palais, à Paris, le **21 juin 1919 à 3 heures.**

1o *Immeuble à Paris,* **RUE DU PRÉ-AUX-CLERCS N° 7** (VIIe Arrondissement) Rev. 9000 francs environ ; **Mise à prix : 90.000 francs.** 2o **Immeuble à Paris RUE D'ANGOULÊME no 27** (XIe arrondissement) Contence 416 m. 86 cent. environ. Revenu net 23.000 fr. environ **Mise a prix : 280.000 fr.** S'adr. à Mes Roger BERTIN, avoué à Paris, Lejeune et Barillot, notaires à Paris.

Vente au Palais le **21 juin** 1919 à 3 heures **en 9 lots.**

1o **IMMEUBLES** à **Luzarches, Bellefontaine, Plessis-Luzarches (S.-et-O.).** Contenance 2 hect. 31 a. 11 cent. environ non loués. **Mise à prix : 50.000 fr. 2o Immeubles à Plessis-Luzarches, Lassy, Bellefontaine, Jagny, Luzarches** (S.-et-O.) Contenance 35 hect. 93 a. 12 cent. environ, **Mise à prix : 50.000 francs. 3o Immeuble à Paris RUE DES DEUX-GARES, 11** Revenu 9.000 francs environ ; **Mise à prix : 140.000 fr. 4o Immeuble à Paris, RUE D'ALSACE, 37** Revenu 10.000 fr. env. **Mise à prix : 130.000 fr.** 5o **Immeuble à Paris RUE CASSETTE, 27** et **R. Madame, 44** (6e arrondissement). Revenu 22.000 fr. environ ; **Mise à prix : 300.000 francs ; 6o Immeuble à Paris RUE DAUPHINE, 31** Rev. 11.000 fr. env. ; **M. à prix : 140.000 fr.**
7o **Terrain à Villiers-s-Marne** (S.-et-O.) Rue des Courts-Sillons. Contenance 505 mètres env. non loué ; **Mise à prix : 4.000 fr. ; 8o Terrain à Villiers-s-Marne** (S.-et-O.), Rue Guillaume-Budé, Contenance 909 mètres env. non loué ; **Mise à prix : 7.000 fr. ;**
9o **TERRAIN A VILLIERS-SUR-MARNE** (S.-et-O.) Rue du Stand ; Contce 1830 mètres env. non loué. **Mise à prix : 15.000 fr.** S'adr. à Mes Roger BERTIN, avoué à Paris, Barillot, notaire à Paris.

BULLETIN FINANCIER

Les clauses financières du traité de paix, laisseront, c'est bien certain, à notre charge d'énormes dépenses, et la hausse des devises étrangères, qui ne pourra que s'accroître jusqu'au jour où par le jeu de nos exportations le change cessera d'être aussi onéreux, n'est pas sans causer de légitimes inquiétudes.

Pourtant, en dépit de ces considérations, nous assistons depuis plusieurs semaines à un revirement complet dans l'orientation de notre marché, et ce revirement est d'ailleurs absolument justifié.

Qu'il me soit permis de répéter cette banalité : l'Histoire est un perpétuel recommencement. Il est en effet sans exemple qu'un peuple triomphant n'ait pas connu une renaissance économique en rapport avec l'ampleur de sa victoire et l'héroïsme de ses armées. Il en sera de même pour la France, et bien que l'avenir heureux auquel nous aspirons nous soit encore voilé par quelques brumes, le monde des affaires a repris confiance et les achats deviennent de jour en jour plus nombreux. Il en est d'ailleurs de même sur les places de Londres et de New-York où le volume des affaires traitées a pris des proportions bien plus grandes que chez nous.

Les différentes séries de nos Rentes sont soutenues et en reprise assez sérieuse. N'ayant heureusement jamais connu une dépréciation semblable à celle qui affecta les fonds russes, leur avance n'est évidemment pas comparable à celle qui s'est produite sur ces emprunts qui gagnent une moyenne d'une dizaine de points.

Parmi les Fonds d'Etats étrangers, l'Extérieur et le Turc Unifié se sont aussi beaucoup améliorés.

La grève des employés de banque s'est heureusement terminée et nos grands établissements de crédit, devant qui s'ouvre un brillant avenir, ont été l'objet de nombreuses demandes. Notons tout particulièrement les progrès accomplis par le Comptoir National d'Escompte, la Société Générale, le Crédit Lyonnais et la Banque de Paris et des Pays-Bas.

Les chemins de fer français ont moins participé à la reprise, tandis que les chemins espagnols, stimulés par la tension du change, progressaient assez largement. Les valeurs de transport en commun sont assez irrégulières, les Omnibus s'amélioraient pendant que le Métropolitain et le Nord-Sud fléchissaient à nouveau et ce, malgré le relèvement de tarifs consenti à ces compagnies.

Il y a eu des demandes en Valeurs d'Electricité et en Valeurs métallurgiques et les plus-values enregistrées dans ces deux groupes sont souvent importantes.

En conformité avec la bonne tenue du métal, les Cuprifères sont en excellente tendance.

Le Boléo reprend à 770 fr. sur l'amélioration de la situation économique du Mexique, qui exerce également une heureuse répercussion sur les cours de la Mexico El Oro et de l'Estrellas à la veille d'une déclaration de dividende.

Un compartiment qui reste encore plein d'intérêt est celui des Valeurs d'engrais et de produits chimiques. Les Phosphates tunisiens sont recherchés, l'action ancienne à 398 fr. et la nouvelle à 389 fr. ; celle-ci ne devant pas tarder à se mettre à la parité de la première.

Les transactions restent nombreuses sur les pétrolifères et valeurs industrielles de Russie qui poursuivent à vive allure leur notable amélioration.

Aux caoutchoutières, principalement sur la Financière et Padang, la hausse interrompue de temps en temps par des prises de bénéfices, se continue normalement.

Les mines de diamants ont beaucoup progressé, le marché de ces valeurs fait montre d'une très grande activité. La De Beers s'avance à 644 fr. et Jagersfontein à 210 francs.

Après de nombreuses oscillations, les Mines sud-africaines gagnent un peu de terrain, les valeurs territoriales furent particulièrement achalandées.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris-6e

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Critique
Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

ABONNEMENT

Les abonnements partent de tous les numéros.

FRANCE		ÉTRANGER	
Un an	32 fr.	Un an	37 fr.
Six mois	17 »	Six mois	20 »
Trois mois	9 »	Trois mois	11 »

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.